

Henri
Lopes

Dossier
classé

r o m a n

Seuil 

HENRI LOPES

DOSSIER CLASSÉ

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Du même auteur

Tribaliques
nouvelles

Grand Prix de littérature de l'Afrique noire
Éditions Clé, Yaoundé, 1971
et Presses Pocket, 1983

La Nouvelle Romance
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1976

Sans tam-tam
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1977

Le Pleurer-Rire
roman
Présence africaine, Paris, 1982

Le Chercheur d'Afriques
roman
Grand Prix de la littérature d'Afrique noire
Prix Jules Verne
Éditions du Seuil, 1990

Sur l'autre rive
roman
Éditions du Seuil, 1992

Le Lys et le Flamboyant
roman
Éditions du Seuil, 1997

ISBN 978-2-02-123242-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2002

www.seuil.com

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Étranger, dont la voile a si longtemps
longé nos côtes (et l'on entend parfois
de nuit le cri de tes poulies),
Nous diras-tu quel est ton mal, et qui te
porte, un soir de plus grande tiédeur, à
prendre pied parmi nous sur la terre
coutumière ?

SAINT-JOHN PERSE, *Étranger in Amers*,
Gallimard.

Dans l'autre couloir, il tomba sur ses
pères. Ils étaient quatre qui le regar-
daient affectueusement : le sien, Dieu, le
Parti et son maître de Philosophie. Ils se
mirent à parler tous en même temps.
– Ce n'est pas vous que je cherche, dit-
il, c'est moi.

MICHEL VERRET, *Dialogues pédagogiques*,
L'Harmattan.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Du même auteur

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

La chanson était si belle que je l'aurais écoutée encore, sans me lasser. La voix du pianiste était grave, légèrement rauque. Pas vraiment celle de Louis Armstrong mais quelque chose d'approchant. Il avait interprété une manière de gospel où alternaient les couplets en français et *en langue*. Une mélodie dont le rythme me caressait comme une berceuse. Mes voisins, dont le bavardage m'agaçait, s'étaient tus et, avec un temps de retard, s'étaient joints à mon ovation.

– Bravo, bravo ! s'est exclamé l'un d'eux.

Je me suis demandé si l'homme qui exultait ne me singeait pas. Mon regard a croisé celui d'une jeune femme à leur table. Elle m'a souri en battant des mains. Sa chevelure champagne, artificiellement frisée, presque crêpée selon la mode de cette année-là, lui tombait sur les épaules. Son visage me faisait penser à celui d'une présentatrice, vedette de la chaîne CBS.

J'ai hélé le maître d'hôtel et lui ai glissé un billet de banque pour le pianiste.

– Wéhé ! C'est beaucoup, s'est-il écrié avant de le plier.

À peine l'équivalent de dix dollars.

Il y avait peu de clients sur la terrasse et la tablée à côté caquetait à qui mieux mieux. Je n'avais aucun mal à suivre leur conversation ; ils se gaussaient de la nomination d'Édith Cresson à la tête du gouvernement français. Ce n'était tout de même pas une femme qui allait résoudre les problèmes de la « sécu », s'indignait l'un d'entre eux.

– Pourquoi pas ? a rétorqué la belle à la chevelure champagne.

A l'autre bout de la salle, le maître d'hôtel murmurait quelque chose à l'oreille du pianiste. Mon message, sans doute. Le musicien a eu un mouvement d'impatience.

– Et si on allait terminer la soirée au *Copacabana* ? proposa une voix dans le groupe de la table voisine.

Une autre était plutôt en faveur de *La Case bantoue*, une discothèque du quartier indigène.

Sa mission accomplie, le maître d'hôtel est venu en rendre compte avant de se placer au garde-à-vous derrière moi, le torse bombé, les mains derrière le dos, prêt à répondre au moindre de mes signes.

– Il va, m'assura-t-il, rejouer la chanson, patron.

Le pianiste plaqua quelques accords ; on aurait dit que l'instrument se déglingua.

Prévenant, le maître d'hôtel anticipa mon désir et remplit mon verre en concluant son geste d'un mouvement tournant du poignet avant de reposer la bouteille dans le seau argenté et de la recouvrir d'un linge.

Le musicien égrenait encore quelques notes graves puis légères, comme s'il réclamait l'attention et voulait diffuser la paix sur son auditoire avant de reprendre la chanson.

La première phrase, *a capella*, était lancée comme l'appel du muezzin à la prière. Baissant ensuite de registre, le chanteur murmura une plainte en langue, suivie d'un silence bref pour inspirer tandis que le piano fredonnait la phrase musicale, d'abord lente puis guillerette ; des notes légères et cristallines, jaillissantes et bondissantes comme une eau dévalant en cascade.

Vois comme ils ont dévasté ma plantation !

La musique aurait dû suffire à mon plaisir, mais j'ai éprouvé le besoin de voir le pianiste. Je me suis déplacé de quelques tables. Le dos rond, penché sur son clavier, il secouait doucement la tête. Pour battre la mesure d'abord, puis comme s'il était la proie d'une violente douleur. Malgré la nuit, il portait des lunettes noires à grosses branches semblables

à celles de Ray Charles. Maintenant, c'était de celle de Paul Robeson que sa voix me paraissait la plus proche. Je possède de lui une photo dédicacée à mon père. Il y est entouré de quelques jeunes Africains hilares. L'un d'eux est Bossuet Mayélé, mon père. Il l'avait rencontré à Vienne, au festival de la jeunesse, en 1958, selon ce que m'a rapporté Tonton Goma, l'un des amis de mon père, qui venait souvent à la maison quand Mama Motéma et moi vivions à Paris.

J'avais du mal à saisir le sens de certains mots de la chanson. Ce n'était pas la diction du chanteur qui était en cause. L'accompagnement non plus. Il était discret et ne brouillait pas les paroles. Si je ne les comprenais pas, c'était à cause de ma maîtrise insuffisante de la langue du pays. J'en ai surtout une connaissance passive que je dois à Mama Motéma. Avec obstination, elle me donnait des cours, rue Théophraste-Renaudot, afin que je n'oublie pas *la race*. Une expression qui suscitait toujours un malaise en moi. J'ai eu honte de me sentir étranger en mon pays, moi qui, au journal, affiche l'authenticité de mes origines. Car si mes collègues aiment à s'affubler du titre d'*Américains africains* ou d'*Africains américains* (je ne sais jamais comment traduire *African American*), je suis le seul professionnel de la rédaction originaire d'Afrique. Du moins, d'une certaine manière... En fait, je suis né en France.

Après le premier couplet, la musique est devenue plus syncopée. Une sorte d'improvisation que s'autorisait le pianiste pour se mettre en condition et donner libre cours à sa fantaisie. Il faisait grand usage de sa main gauche, un peu dans le style de Fats Waller. Il a entonné la suite en français. Il s'agissait à vrai dire plus d'une adaptation que d'une traduction. Sans doute pour harmoniser le nombre de syllabes avec celui des notes de la phrase musicale.

Ils ont détruit mon jardin !

Un cri de rage, au bord des larmes, répété et développé en des phrases brèves.

Les gens de la table voisine n'étaient pas partis. Le sosie de la présentatrice de la chaîne CBS secouait la tête en cadence, frétilant à

l'occasion des épaules. Elle avait la peau vanille et j'avais plaisir à contempler son profil. Si Nancy avait été là, elle m'aurait décoché un coup de pied sous la table.

Aïe, mama, mama, hé ! que sont donc nos hibiscus devenus ?

Quel vent, quel tonnerre, les a donc saccagés ?

Quel buffle les a piétinés, quelle hyène les a arrachés ?

À deux pas, sur la Côte sauvage, haletante, la barre s'écrasait sur la grève.

La voix de Paul Robeson poursuivait l'histoire d'une souffrance, gémissait, rageait, rugissait, prenait le ciel à témoin, protestait en hurlant avant de lancer un appel à la révolte. Ce n'était pas le registre habituel des chanteurs du pays. Ceux-ci affectionnent plutôt les timbres aigus.

À leur table, les fêtards se chamaillaient pour revendiquer le droit de régler l'addition. La fille aux cheveux champagne leur a fait les gros yeux, a posé son index sur ses lèvres et m'a souri à nouveau.

Mon regard a croisé celui du maître d'hôtel. Concentré, il redressait le menton, tel un soldat au garde-à-vous et j'ai lu dans ses yeux un signe de complicité, un sentiment de confiance et de fierté.

Les phrases de la chanson étaient devenues brèves et simples ; elles berçaient le cœur et suscitaient en même temps cette exaltation qu'on éprouve à l'écoute des cantiques. Peut-être m'apprenaient-elles à lire le pays comme les chansons de Brassens naguère m'avaient enseigné le monde en devenir ? Le restaurant a fait silence. Même les fêtards. À croire qu'ils percevaient le message en langue.

Je me suis à nouveau déplacé pour voir le pianiste. Je ne parvenais pas à distinguer son visage. Je n'apercevais qu'une silhouette de trois quarts. Il semblait mal à l'aise sur son tabouret, se pliait, se tordait, se couchait sur le clavier, se lamentait sur le sort des arbres déracinés par l'orage et rappelait qu'ils étaient le produit du labeur d'une vie, le fruit de mille sacrifices et qu'il faudrait encore des générations pour que d'autres limbas, d'autres okoumés, les géants de la jungle, parviennent à maturité.

Un jour, une flamme descendra foudroyer les incendiaires

Un jour, ce sera la panique dans les rangs des barbares.

À la table voisine, les femmes tendaient le cou vers lui et rythmaient la musique de la tête. J'ai alors craint que quelqu'un ne se mît à danser et ne désacralisât l'instant.

J'ai fermé les yeux. J'aurais voulu connaître par cœur chaque vers de cette rumba lente. Le garçon n'en savait pas le titre.

– Il l'a composée lui-même, me murmura-t-il, les yeux brillants.

Le pianiste enflait sa poitrine. Sa voix aurait pu se passer de micro. Dans le final, elle a couvert le mugissement de la mer.

Les applaudissements ont éclaté dans la salle et le maître d'hôtel a exulté tel un supporteur saluant le but marqué par son équipe de football.

– Ouais, patron, l'enfant-là est fort !

– Pourquoi m'appelles-tu patron ? Regarde, nous avons la même peau.

La mienne était, il est vrai, plus claire. Il n'a pas relevé la différence. Mansuétude ?

– Vrai ! Mais toi, tu as l'argent, a-t-il dit.

J'ai alors voulu lui parler en langue. Je la parle gauchement et avec un fort accent. Le maître d'hôtel m'a répondu en français et a persisté à me donner du « patron ».

J'étais arrivé la veille à Cap Lamentin. C'est l'une des deux grandes villes du Mossika, l'autre étant Likolo, la capitale.

Le Mossika ne figure sur aucun Atlas. Ce pays existe pourtant ; il appartient à mon Afrique intérieure.

La décision de m'y envoyer avait été prise au cours de la réunion hebdomadaire du comité de rédaction de la revue *African Heritage*. Notre directeur souhaitait publier un reportage sur les derniers développements politiques en Afrique francophone. Il affirmait qu'une lame de fond y déferlait ; que, après l'Europe de l'Est, un effet domino allait provoquer l'écroulement des dictatures en place ; que depuis un an des conférences nationales redonnaient la parole au peuple ; que des régimes multipartistes se mettaient en place et des élections libres installaient une nouvelle génération de dirigeants légitimes et purs ; que la France allait perdre les positions de son pré carré. Suivait un couplet bien connu sur le néo-colonialisme et l'impérialisme français. Couplet que mon père entonnait déjà il y a trente ans, lorsque, étudiant, il militait pour l'indépendance du Mossika.

Deux collègues ont appuyé notre patron usant d'arguments confus et d'expressions consacrées. Les autres se contentaient de boire son prêche sur le sort des frères africains, victimes des anciens maîtres. Cela a encouragé notre rédacteur en chef à nous seriner des propos conformes aux idées reçues qui circulaient dans les milieux militants de la communauté noire.

Après des précautions oratoires, j'ai posé quelques questions. Il fallait s'y attendre, mon discours a été fraîchement accueilli et je n'ai eu aucun mal à comprendre le sens des regards qui se posaient sur moi. Une fois encore, je m'étais écarté de la ligne et je devenais suspect. Un court débat s'est ensuivi émaillé de commentaires mielleux et de quelques sarcasmes.

Comme nous n'avions pas de correspondant sur le terrain, on a proposé l'envoi d'un reporter. Je me suis porté volontaire. Surpris, le rédacteur en chef a hésité ; habituellement, je me cantonne à la rubrique littéraire. Mais comment refuser mon offre ? J'étais, il le savait, le seul à maîtriser le français. Avec nonchalance, il s'est appuyé sur le dos de son fauteuil, l'a fait pivoter, a plissé les yeux comme s'il s'adonnait à quelque calcul rapide. Quand il a lâché un *O.K.* conciliant, j'ai cru apercevoir l'ébauche d'un sourire, une manière de rictus.

En levant la main, je n'avais pas seulement lancé un défi à mon chef, je déterrais des fantômes.

Je vivais en Amérique depuis une dizaine d'années. Venu y terminer mes études, je m'y étais attardé et, m'y sentant bien, avait accepté un poste à l'université de Tucson, en Arizona, où j'enseignais la littérature française. Je m'étais marié à Nancy, une Blanche (on disait *Caucasienne* à l'époque), et avais acquis la nationalité américaine. Cinq ans auparavant, j'avais abandonné l'Université et m'étais fait embaucher par la revue *African Heritage*, espérant que le journalisme me permettrait, mieux que toute autre profession, d'écrire des romans, mon vieux rêve.

Les premières années furent une longue lune de miel avec mon patron. Mes articles étaient acceptés sans discussions, presque aveuglément, et le rédacteur en chef me comblait de louanges. Tout a changé lors de la préparation du numéro de février 1991. Des questions me furent posées sur les réserves que j'avais osé formuler sur le premier roman d'une personnalité politique en vue, proche de la revue, un certain Norman Philips, personnalité prestigieuse de la lutte pour les droits

civiques, dans les années 1960, et alors dirigeant influent du Black Caucus. La semaine suivante, on me fit des observations plus sévères au sujet d'un article trop nuancé par rapport à la ligne éditoriale de la revue. À mon avis, le changement d'attitude à mon égard remontait à plus loin. Du jour où l'on avait découvert que j'avais épousé une Blanche.

En décidant de me rendre en Afrique, je n'étais pas mû par la volonté d'accomplir une mission difficile qui me réhabiliterait aux yeux de ma direction ; j'étais même prêt à perdre mon poste et à retourner enseigner à l'Université. Ma motivation était plus profonde. Je voulais affronter un continent dont je me réclamaïs et dont en même temps j'avais peur. Je l'avais quitté trop jeune pour en avoir des souvenirs.

« Quitter » n'est pas le mot approprié, en vérité nous l'avions fui. À la suite de l'assassinat de mon père, Bossuet Mayélé, ma mère adoptive m'avait emmené avec elle en exil en France.

De mon père, je n'ai guère de souvenirs.

À peine descendu d'avion, j'ai eu peur. Il faisait nuit et je ne connaissais pas Cap Lamentin. J'avais l'impression de pénétrer dans un cachot.

C'est à l'hôtel que je me suis senti rassuré. Si j'étais riche, je vivrais dans un hôtel.

Ma chambre était petite, propre et climatisée. Je disposais d'un poste de télévision et d'un téléphone relié directement à l'étranger.

Avant même de défaire mes bagages, j'ai saisi la télécommande de la télévision et me suis mis à pitonner, une manie que Nancy ne supporte pas.

Les émissions locales avaient pris fin. Sur une chaîne mal réglée, des images ondoyaient et, sur une autre, le son faisait défaut. Je me suis arrêté sur CNN. L'image, un peu neigeuse, était acceptable. C'était l'instant de l'intermède où, sur un fond de paysage paisible, les températures du monde glissent en remontant l'écran. Il faisait beau sur la côte est des États-Unis. J'ai appelé la maison et c'est ma voix que j'ai entendue sur le répondeur. Il était dix-sept heures à Haverford, dans la banlieue de Philadelphie. Nancy avait dû s'attarder avec des étudiants sur le campus.

Deux commentateurs au débit rapide annonçaient les résultats sportifs. Des athlètes en tenue de Superman, casqués, caparaçonnés et les jambes moulées dans des collants se bagarraient pour un ballon ovale. Dans une brève séquence un joueur de base-ball, d'un coup sec, a projeté une pelote dans les tribunes. J'ai dû m'assoupir un instant. Lorsque j'ai

repris mes esprits, la chaîne diffusait une annonce publicitaire. J'ai recomposé notre numéro à Haverford, mais Nancy n'était toujours pas rentrée. À Cap Lamentin, il était tard, j'ai éteint les lumières.

Tous les clients du *Marsouin* étaient partis et je ne me décidais pas à me lever. Le pianiste continuait de jouer. J'ai reconnu le morceau : *Solitude* de Duke Ellington. À Haverford, j'en possède une interprétation de Thelonious Monk.

La brise était douce et je me sentais bien dans ma chemisette de lin blanc ; un cadeau de Nancy que je n'avais pas eu l'occasion d'étreindre.

L'interprétation de *Solitude* par le pianiste révélait un artiste de métier. Pourquoi diable était-il venu se perdre ici ?

Le décor et la clientèle du *Marsouin* me faisaient penser à une époque révolue. La société coloniale aimait à dîner ainsi en plein air, ou sous une véranda, par les nuits chaudes. Le pianiste interprétait maintenant une complainte de Jack Teagarden, un chanteur de jazz, aujourd'hui oublié, que j'avais découvert grâce à Tonton Goma. Je me suis alors souvenu d'avoir rêvé de lui la nuit précédente. Peut-être son nom était-il associé dans mon inconscient à Cap Lamentin.

Les paroles du blues ont levé en moi des souvenirs désordonnés. C'est le genre de musique que je savoure habituellement pour soulager mes coups de cafard. Ce soir-là, elle versait du piment sur ma plaie. Allez savoir de quelle nostalgie stupide j'étais la proie. Celle de mon enfance dissoute dans la mer, celle de mon adolescence, celle du pays perdu ou celle de la vie laissée sur l'autre rive de l'Atlantique ? J'ai haussé les épaules et bu une gorgée de tavel frais.

Je me suis rendu aux toilettes. Elles étaient dans la direction opposée à celle où était installé le pianiste. À mon retour, celui-ci avait disparu. J'ai

regretté de n'avoir pu l'approcher. Je ne voulais pas seulement le féliciter mais le questionner. Peut-être connaissait-il Goma ou en avait-il entendu parler ?

Quand, après l'assassinat de mon père, nous avons fui le Mossika, c'était Goma qui nous avait accueillis à Paris. Par la suite, il venait souvent nous rendre visite dans notre petit appartement de la rue Théophraste-Renaudot, puis il avait disparu pendant quelques années. Je m'étais alors demandé s'il ne s'était pas brouillé avec Mama Motéma. Elle m'avait assuré du contraire, expliquant que la vie est souvent ainsi ; que des points de suspension s'intercalent entre nos rencontres avec ceux que nous aimons le plus ; que les vrais amis ne s'en offusquent pas.

Ce fut par hasard que je retrouvai plus tard la trace de Goma, en flânant dans le Quartier latin. Quelqu'un m'avait glissé entre les mains une feuille publicitaire. Elle donnait le programme du *Caveau de la Huchette*. Goma y figurait. Je m'y étais rendu et, installé dans un coin de la salle, j'avais passé des heures à l'écouter. Quand l'orchestre s'interrompait, le laissant évoluer en solo, discrètement porté par le batteur, le public saluait sa performance par une ovation, qui paraissait faire partie du concert. À la fin de la soirée, je m'étais présenté à lui. Il avait semblé gêné d'être surpris en ce lieu, puis m'avait pris dans ses bras.

Il était deux heures du matin. Nous sommes sortis.

Mal éclairée, la rue Saint-Séverin avait un aspect lugubre.

Je connaissais un café situé un peu plus loin, à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel. Un lieu de rendez-vous de mon père. Nous nous sommes installés au rez-de-chaussée.

Bossuet Mayélé affectionnait le premier étage où, entouré d'une cour de disciples, il jouait, à en croire Goma, le bolchevik en exil qui trame un complot en vue du grand soir.

Goma aimait ironiser sur les activités politiques de mon père. Il se refusait à parler de lui selon les termes de la rhétorique que les

Mossikanais utilisent lorsqu'ils évoquent leurs morts. Pour lui, Bossuet Mayélé était encore vivant et il en parlait comme si celui-ci pouvait répliquer à ses sarcasmes.

Sous l'effet de la boisson, ce fut un florilège de souvenirs sur Mayélé. Rien que je ne sùs déjà. Je l'ai laissé continuer pour voir si son témoignage en recoupait d'autres en ma possession. J'ai ensuite dévié la conversation sur le jazz. Goma affectionnait tous les styles. Armstrong, Kid Ory, Earl Hines, Charlie Parker, même Sidney Bechet et Claude Luter envers lesquels il manifestait de l'indulgence alors qu'il était de bon ton à l'époque de critiquer leur style trop « commercial ».

Et voici que ce soir-là, au *Marsouin*, je me souvenais brusquement que Goma était originaire de Cap Lamentin. Était-il revenu y vivre ?

Rechercher un Goma dans l'annuaire téléphonique de Cap Lamentin était aussi aisé que de rechercher un Ouédraogo ou un Kaboré au Burkina Faso, un Barry en Guinée, un Smith à Londres, un Lévy à Tel-Aviv ou un Lopes à Lisbonne. J'avais de surcroît oublié le prénom de Tonton Goma. Seul son surnom me revenait : Métro.

Mama Motéma m'avait révélé l'origine de ce sobriquet. Un jour, à Paris, peu après l'Indépendance, un Sénégalais, militant activiste et un brin idéologue, lui aurait demandé, goguenard, quand il se déciderait à rentrer en Afrique. Goma avait rétorqué du tac au tac ou, pour parler comme Mama Motéma, *du tic au tac* : « Quand les Zoulous y construiront le métro. »

Les Zoulous n'ont toujours pas construit de métro. Ni à Cap Lamentin, ni à Likolo, la capitale. Mais, allez savoir, Goma s'était peut-être lassé de la vie d'exilé. Dans une de ses lettres, reçue peu après mon arrivée en Amérique, Mama Motéma m'apprenait que Goma envisageait de rentrer au pays. J'en avais douté, puis m'étais dit que les retours au pays natal étaient dans l'air du temps. Les Africains se sentaient de moins en moins à l'aise en France. Si ceux de l'époque de mon père descendaient les Champs-Élysées le dimanche en princes des tropiques, ceux d'aujourd'hui, ouvriers, balayeurs, éboueurs, immigrés « sans papiers », rasaient les murs de la capitale.

En même temps, plus je considérais mon hypothèse, plus le doute s'insinuait en moi. Pourquoi donc Métro, *alias* Goma, serait-il revenu s'enterrer à Cap Lamentin, lui qui avait joué à *La Huchette*, aux *Deux*

Maillets et à Saint-Germain-des-Prés, sanctuaires des amateurs de jazz ? Le seul moyen d'en avoir le cœur net était de me lancer sur sa piste.

Un membre de sa famille à Cap Lamentin saurait bien m'indiquer où il vivait maintenant. Bien que le journal eût fixé un délai de rigueur à mon reportage, il était possible de différer de quelques jours mon départ pour Likolo. Goma était l'un de ceux qui pouvaient m'aider à élucider les questions qui constituaient, au-delà de mon reportage, l'objet de ma quête : qui étaient les assassins de mon père ? Et pourquoi l'avaient-ils tué ?

Pour les besoins de mon reportage, j'avais pris un billet circulaire avec escales au Sénégal et au Bénin. À Dakar, j'avais sollicité un entretien avec un certain Djibril Sow. Ancien dirigeant de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, dont mon père avait été secrétaire général, il était maintenant un avocat réputé pour son indépendance d'esprit. Mama Motéma et Tonton Goma l'avaient souvent cité parmi les proches de mon père. J'espérais obtenir de lui des détails sur la vie d'étudiant de Bossuet Mayélé. Lorsque je lui avais présenté ma carte de visite, le Sénégalais m'avait dévisagé en fronçant les sourcils. Dès qu'il comprit que j'étais le fils de son camarade, il repoussa sa chaise, ouvrit les bras et me serra contre lui.

Il m'introduisit le jour même dans un réseau de connaissances qu'unissait le temps des études en Europe, plus spécialement le souvenir de la Feanf et du Comité anticolonialiste. Mon nom sonna à leurs oreilles comme un mot de passe et je fus aussitôt adopté. Fils du camarade Mayélé, j'étais leur fils.

Ma peau n'étonnait plus. On en comprenait l'origine. Ils se souvenaient d'Huguette, la *fiancée* de Mayélé, une étudiante blonde dont ils conservaient une image précise. Ils se plaisaient à répéter, un malicieux sourire aux lèvres, que, même après plusieurs années de vie commune dans une chambre d'étudiants de la cité universitaire d'Antony, le jeune couple persistait à se vouvoyer. Ils s'en amusaient.

Mais ils me laissaient sur ma faim dès qu'il s'agissait de ma mère. Une ombre qu'ils avaient entrevue mais dont ils ne savaient rien. Aucun

d'entre eux n'avait eu l'occasion de s'entretenir avec elle.

Je savais bien que mon père avait été un animateur de la Feanf, ce syndicat d'étudiants aujourd'hui tombé dans l'oubli. Mama Motéma me l'avait souvent répété. À Dakar et à Cotonou, j'en appris plus. En quelques jours, je pus glaner mille anecdotes qui m'aidaient à reconstituer le visage de Bossuet Mayélé. Chaque soir, dans ma chambre d'hôtel, je confiais à un cahier d'écolier tout ce que j'avais appris, de peur de l'oublier. Quelquefois, dès le lendemain, au risque de l'importuner, j'allais relancer un interlocuteur, le faisais revenir sur une date, un lieu ou une circonstance.

Les camarades de mon père avaient retenu une de ses formules, dénonçant le morcellement (il disait la *balkanisation*) du continent et proclamant que sans unité l'Afrique irait à vau-l'eau. Une expression, avouaient-ils avec humour, qui fit d'autant plus florès que la plupart d'entre eux l'entendaient pour la première fois. Suivaient quelques autres anecdotes qui soulignaient l'élégance avec laquelle mon père maniait la langue des Baroupéens. À Cotonou, l'un d'eux me confia, avec un sourire indulgent, que Mayélé n'hésitait pas à proclamer que la littérature française s'était arrêtée à Racine.

Aucun d'eux ne me questionna sur la période qui suivit le retour de mon père au pays. Par délicatesse, sans doute ; ils évitaient de retourner le couteau dans la plaie car ils savaient quel avait été son sort.

Dans chacune des capitales de l'Afrique de l'Ouest où je suis passé, il y avait toujours un ancien étudiant pour honorer le fils de Mayélé. Au pied levé, il organisait une réception qui, dans sa simplicité, ressemblait à une fête de famille. Saurais-je leur rendre la pareille s'il advenait un jour à l'un d'eux de passer par Philadelphie ? Nancy et moi sommes si casaniers. Quand nous recevons – généralement des collègues –, c'est à la fortune du pot.

Si mon nom m'avait permis, en Afrique de l'Ouest, de m'insérer, sans carnet d'adresses, dans un réseau auquel j'étais étranger, pourquoi pas à Cap Lamentin, ville plus petite que Dakar et Abidjan ?

À l'hôtel, le réceptionniste, qui se vantait pourtant de tout savoir, ne voyait pas de quel Goma je voulais parler. Chaque fois que j'interrogeais quelqu'un, je recevais en réponse ce *hé !* impossible à transcrire, cette comique exclamation africaine entre le cri de stupeur et l'ébahissement. Mes interlocuteurs l'accompagnaient d'un indulgent sourire en coin. Vraiment, le Mouroupéen-là était naïf.

– Goma ? Mais lequel, monsieur ?

L'un d'eux prit le temps de m'expliquer que les Ngomas étaient légion. Il se lança dans un cours sur le sens du mot, qui, paraît-il, veut dire tam-tam, dans toute l'aire bantoue. J'étais vexé de ne pas le savoir et d'être pris pour un étranger, ce qui dans un certain sens était exact. De mon côté, je taisais mes origines. Ma réalité est trop complexe pour s'énoncer en un qualificatif et je n'allais pas risquer le ridicule de décliner mon arbre généalogique pour me justifier.

– Mais lui, c'est Goma sans *n*, précisai-je.

L'homme ricana.

– Tout ça, c'est la même chose, patron. Goma c'est la transcription des Blancs qui ne peuvent prononcer le *ng*. Ou bien la transformation opérée par certains d'entre nous, à l'époque coloniale, pour singer les Baroupéens. Ngoma ou Goma, c'est tout bonnement N'goma ; du tabac de la même pipe, oui.

– Et Lucien ? Goma Lucien ? Ça vous dit quelque chose ?

– Ngo-ma-lu-cien ?

Le chauffeur haussa les sourcils et fit la lippe.

– Un vieux ?

Après un calcul rapide, je lui indiquai l'âge qu'aurait eu mon père.

– Donc, un peu seulement, quoi.

– Un peu quoi ?

– Un peu vieux, ko.

Le chauffeur réfléchit de nouveau. D'un doigt, il repoussa sa casquette sur le haut du crâne et se caressa le front. Il secoua la tête, plissa les yeux et hésita. Il avait besoin de savoir si le Goma-là (pour lui Ngoma) n'avait pas un prénom composé. Quelque chose comme Jean-Lucien ou Lucien-Joseph ? Je ne savais plus. L'avais-je jamais su ? Pour Mama Motéma, c'était simplement Goma, comme s'il s'agissait d'un prénom. Et moi, j'étais tenu de l'appeler tonton, bien qu'il ne fût pas mon oncle au sens européen du terme. Je croyais par ailleurs savoir, mais sans pouvoir l'affirmer, que, dans les années soixante-dix, il avait supprimé son prénom chrétien, trop occidental à son gré, afin, disait-il, d'affirmer son authenticité.

Le chauffeur esquissa une grimace.

– Parce que... je connais bien un Ngoma Luc, patron.

– Où ça ?

– Là-bas.

Un geste vague.

– Que fait-il ?

– Montez seulement.

Et le chauffeur ouvrit la portière arrière du taxi. Je n'étais pas convaincu qu'il connût mon homme, mais je me laissai embarquer comme sous l'effet d'un charme.

– Dans ce cas, il doit s'agir du vieux, déclara le chauffeur d'un ton péremptoire.

Le vieux ? Je me rembrunis puis me souvins : c'est ainsi que Mama Motéma désignait son père avec affection. « Nous disons "le vieux" quand nous nous exprimons en français, mais c'est *doyen* ou *maître* que nous entendons. Parce qu'il nous arrive de penser en langue, même quand nous parlons en français. »

Le chauffeur démarra, exécuta un demi-tour, provoquant devant l'hôtel un embouteillage orchestré de coups de klaxon et de jurons où les langues, que je ne comprenais pas, faisaient bon ménage avec l'argot parisien. Il répondit par un bras d'honneur et prit la direction d'un village au nom compliqué.

« Puisque tu le veux, Lazare, eh bien, sache qu'il n'existe aucun lien familial entre Goma et nous. Ton père fit sa connaissance en mille neuf cent quarante-sept. C'est par politesse que tu l'appelles *tonton*. Monsieur, madame n'existent pas en langue, ce sont là des titres qu'on réserve aux étrangers. Coutumes et convenances interdisent à l'enfant de désigner par leur prénom ceux de la génération précédente. Tu nommeras oncle, tante, grand-mère, aîné ou cadet quiconque tu auras vu, ou simplement aperçu, ne fût-ce qu'une fois, sous le toit familial. »

Même loin du pays, alors que l'idée d'y revenir de son vivant s'estompait de plus en plus, Mama Motéma ne manquait jamais l'occasion de m'inculquer, ou de me rappeler, en me tirant l'oreille, des règles de savoir-vivre que ni le maître d'école de la rue Fenoux, ni le curé de l'église Saint-Lambert, ni les manuels de savoir-vivre n'étaient en mesure de me révéler. Elle voulait insuffler en moi le meilleur de l'âme du pays et m'en divulguer les mots de passe.

« Goma ne venait pas de la capitale. Ton père le rencontra sur le bateau qui les transportait en France. »

« Au début du voyage, ils s'étaient à peine adressé la parole. Les écoliers de Likolo méprisaient les autres, qu'ils fussent de la montagne, de la savane, de la forêt ou de la côte, comme ceux de Cap Lamentin. "Des *villageois*", laissaient-ils tomber, en ajoutant un chuintement de bouche comme s'ils lançaient un crachat. Encore un mot qu'il faut t'expliquer, précisait Mama Motéma. Pour les jeunes de cette époque, le *villageois* c'était le paysan mal dégrossi, un *péquenot*, dirais-tu dans ton argot d'ici. »

« Goma et deux autres garçons de sa tribu, dont un métis, faisaient bande à part. Le métis ne cessait de pleurnicher. Au lieu de s'apitoyer sur son sort, ceux de la capitale le rudoyaient : ne devait-il pas se réjouir, lui, le demi-Mouroupéen, de se rendre dans le pays de ses parents ? L'autre, quoique chétif, voulait en découdre. Chaque fois, Bossuet, ton père, s'interposait. C'est qu'il était scout, Bossuet... »

Motéma, l'ancienne pensionnaire du *couvent* des sœurs de Sainte-Thérèse, se souvenait de l'avoir aperçu fringant dans son uniforme de boy-scout : culotte courte bleu marine, chemisette et chaussettes montantes kaki, le foulard aux couleurs de la troupe noué autour du cou.

« Lorsque, les talons joints, il saluait en portant trois doigts sur le bord de son chapeau Baden Powell, c'était un jeune dieu en tenue d'officier. Il était géant (elle prononçait *jihan*) comme un okoumé, solide et musclé comme un baobab. »

À l'évocation de son émotion d'alors, le visage de Mama Motéma rajeunissait. Elle me contait le départ de mon père pour la France avec les inflexions de voix qu'elle adoptait, lorsque j'étais plus petit, pour me lire des contes.

Il était parti, à la fin des années quarante, avec une poignée d'autres gamins de Likolo. Tout fiers d'avoir réussi le concours de bourse du ministère des Colonies, ils s'en allaient pour la Métropole, autant dire, à l'époque, pour la Lune, en fredonnant des marches militaires.

Ils étaient arrivés à Cap Lamentin entre chien et loup par la micheline. Ils avaient traversé la ville sans la comprendre sur la plate-forme d'un camion et avaient passé la nuit dans un hôtel. Ils dormaient pour la première fois dans des draps, à telle enseigne que l'un d'eux, craignant de les salir et pensant qu'ils étaient là pour l'ornement, déposa matelas et draps à terre et dormit à même le sommier. Un château que cet hôtel ! Un vrai, semblable à celui de leurs livres de lecture. Vingt ans plus tard résonne encore dans ma mémoire la façon dont Goma décrivait leur enchantement. Une narration à l'africaine, avec des interjections, des gestes et des mimiques que j'ai retrouvés, inaltérés, chez les Noirs

américains. Moi, j'ai perdu cet héritage. Quand je tente de me faire nègre, mon comportement manque de naturel.

Sur le bateau donc, Bossuet Mayélé s'interposait entre ses condisciples au sang vif. Pour un oui, pour un non, ces jeunes gens tombaient la veste et se mettaient en garde, prêts à échanger des coups. Bossuet Mayélé avait déjà sa voix de mâle au timbre chaud. Elle tonnait pour ramener les autres à la raison, leur rappeler que les Baroupéens, sur le pont supérieur, sceptiques sur les chances de ces négrillons de s'adapter à l'Europe et de faire des études, les observaient, guettant leur moindre défaillance. Allaient-ils, alors qu'ils avaient été admis dans leur quartier pour la première fois (ils voyageaient en seconde classe, section habituellement interdite aux Noirs), allaient-ils, par leur inconduite, offrir à ces messieurs l'occasion de les traiter une fois encore de sauvages ? Les Baroupéens s'en frottaient déjà les mains. Quel magnifique prétexte pour se débarrasser d'eux ! Débarqués à la prochaine escale, on les aurait jetés dans le premier bananier allant dans le sens inverse !

Goma prenait le métis par l'épaule, l'entraînait à l'écart et le consolait dans leur langue, celle de la côte, ce que les autres trouvaient inconvenant. Entre gens de bonne éducation on s'abstient en société d'utiliser son patois. Et ils fusillaient du regard ces racistes en faisant de la bouche une mimique et un bruit qui, dans toutes les tribus, et même chez les Blacks d'Amérique, signifient insulte et mépris.

– Mais ce n'est pas du racisme, ça, bande d'ignorants ! rugissait Bossuet¹.

– Qu'est-ce que c'est, alors ? Quand deux personnes de même race se mettent à baragouiner leur patois pour ne pas être entendues des autres, si c'est pas du racisme, c'est quoi, han ?

– Le racisme, c'est quand y a des couleurs différentes.

Occasion pour mon père de leur infliger une leçon de vocabulaire. Quelqu'un s'aventurait parfois à lui tenir tête, mais les autres faisaient rentrer l'audacieux dans les rangs en le huant et en lui rappelant le palmarès de Bossuet Mayélé : aucun redoublement, jamais-jamais-jamais ;

major du concours de bourse pour la Métropole ; et l'enfant-là avait étudié au petit séminaire ; et l'enfant-là savait lire le latin, le grec et d'autres langues anciennes aussi compliquées que l'hébreu ou le sanscrit !

Je doutais que mon père eût évoqué l'anecdote en ces termes. À coup sûr, Mama Motéma devait reprendre des témoignages d'autres condisciples. De Goma sans doute, car il était le seul à venir chez nous à Paris. Et, bien qu'enfant, j'avais le sentiment que celui-ci mêlait chimères et réalités lorsqu'il contait ses souvenirs.

Ah ! il me fallait le retrouver.

1. Mama Motéma avait le droit, elle, d'appeler mon père par son prénom, même en ma présence.

Nous avons traversé une zone d'habitations inachevées que le chauffeur du taxi appelait le quartier « libre service ». Les habitants s'y étaient emparés de lopins de terre au moment de la conférence nationale, des États généraux qui avaient sonné le glas du système à parti unique. Les squatteurs, tirant les conclusions des déclarations des politiciens, affirmaient que la démocratie c'était le pouvoir du peuple par le peuple et rien que pour le peuple, donc un régime où la terre appartenait à chaque citoyen.

– Et qui étaient les propriétaires ? demandai-je.

– Les *fiyodaux*, pardi.

Un mot en langue ? Non, un terme en vogue, m'expliqua le chauffeur. Il le reprenait, lui aussi, parce qu'il sonnait bien à l'oreille.

– Les chefs de terre, quoi.

Les squatteurs n'avaient pas attendu le dernier coup de pinceau pour s'installer dans ces cases encore en chantier.

Dès la sortie de la ville, j'ai été pris d'angoisse et j'ai songé à rebrousser chemin. La chaussée ressemblait à une raie sinueuse tracée dans la chevelure de la savane. Avions-nous assez de carburant ?

– Ça peut aller, estima le chauffeur.

La prochaine station-service se trouvait à cent cinquante kilomètres. A perte de vue la savane était déserte. De loin en loin nous rencontrions de rares véhicules ou des piétons isolés. Je me reprochai ma légèreté. Je n'aurais jamais dû confier mon sort à cet énergumène. J'aurais dû accorder plus d'importance à certains indices. L'homme était trop collant

pour être honnête. Dans le manuel du reporter que le journal m'avait remis à titre de *briefing*, j'avais lu que, dans les pays pauvres, un bon pourcentage de chauffeurs de taxi étaient des indicateurs. Mais j'étais en reportage et je n'avais rien à dissimuler.

Nous roulions sur une étroite bande de goudron aux bords ébréchés et parsemée de nids-de-poule. Comme chaque fois, là-bas, la nuit est tombée brusquement. Le chauffeur a mis les pleins phares. Nous ne rencontrions plus d'êtres humains. Ils dormaient dans des cases que, faute d'éclairage, nous ne distinguions pas. J'ai pensé à Nancy, et Haverford m'a paru inaccessible, comme si je n'y avais jamais vécu, comme s'il s'agissait d'un monde entr'aperçu en rêve, un lieu que je ne reverrais plus.

Le chauffeur a brisé le silence. Nous n'étions pas loin de notre destination. J'allais retrouver Goma, l'ami de mon père, l'homme le plus susceptible de fournir des réponses aux questions qui me taraudaient.

De temps à autre, les phares surprénaient des engoulevents. Affolés, ils s'envolaient brusquement. Vue de profil, la tête du chauffeur dessinait une ombre chinoise : celle d'un Dionysos dépenaillé à la barbe broussailleuse.

J'ai éprouvé le besoin de relancer la conversation. La voiture avait perdu son pot d'échappement depuis belle lurette. Il me fallait élever la voix et me répéter pour me faire entendre du chauffeur. Il se prétendait peu au fait des événements. Y avait-il de la méfiance dans son attitude ou simplement une répugnance à parler de politique ?

C'était la vie quotidienne qui le préoccupait : la dégradation des conditions de l'enseignement, la hausse du prix des matériaux de construction, le coût exorbitant des produits pharmaceutiques et mille autres soucis qu'il imputait en bloc au départ des Baroupéens. Le développement national ? Il pouffa de rire et m'avoua ne pas comprendre l'expression.

Il m'a subitement prié de lui procurer une bourse pour sa fille. Il assortissait sa requête de « pardon, pardon, pardon ! S'il vous plaît pardon, patron ». Pris au dépourvu, j'ai bégayé avant d'avouer que je ne

connaissais pas les procédures. J'ai senti de la déception dans sa voix. Il ne me croyait pas.

La voiture a fait un écart et j'ai failli être projeté contre le pare-brise. Nous avons entendu un bruit sourd comme si un projectile avait atteint le véhicule. Le chauffeur a juré en langue avant d'immobiliser l'engin sur le bord de la chaussée. Il a farfouillé dans la boîte à gants, en a sorti une lampe de poche et m'a abandonné dans le véhicule.

Un moustique a bourdonné à mon oreille. La nuit était profonde et j'étais attentif aux bruits de la savane. La chaussée, entre deux haies d'herbes hautes, a soudain pris valeur de symbole. C'était le cordon qui nous reliait au monde des machines et de l'électricité.

– Regarde, patron, a hurlé le chauffeur.

Il brandissait quelque chose d'inerte. J'ai aperçu dans le faisceau de la lampe torche la tête ensanglantée d'un objet pelucheux qu'il tenait par la queue.

– Un agouti, je l'ai eu !

Il m'a expliqué que la région était giboyeuse et que ce n'était pas la première fois qu'il heurtait un animal dans ces parages.

– Pas besoin, ricanait-il, pas besoin de fusil.

Une fois, il avait buté deux lapins d'un coup, une autre fois, une antilope. Pas vraiment lui, se reprit-il, mais un collègue qui faisait régulièrement le trajet en camion.

Les phares ont éclairé un bouquet de palmiers. Le chauffeur a ralenti. Il a changé plusieurs fois de vitesse, viré sur la droite, s'engageant dans un chemin raviné d'ornières qui nous a conduits dans un hameau. Il s'est immobilisé devant une case en ciment aux murs maculés de boue.

Malgré quelques points lumineux, qui tremblotaient dans la nuit, le village était endormi.

Le chauffeur a klaxonné plusieurs fois.

Un homme en pantalon de toile est sorti de la case *en dur*, torse et pieds nus, une lampe luciole à la main, le visage inquiet. Le chauffeur l'a rassuré en se présentant. Il lui donnait du *papa* à chaque phrase. La conversation avait lieu en langue. Hormis quelques mots que je reconnaissais au passage, je n'étais pas en mesure de les suivre. Le chauffeur était devenu volubile. Je découvrais un individu différent du conducteur crispé que j'avais eu à mon côté durant notre trajet. Son propos était émaillé de ricanements dont je ne percevais pas le sens. Était-ce l'expression en langue qui libérait son humour ou bien étais-je l'objet de leurs sarcasmes ? J'ai craint un court instant de m'être fourvoyé dans un traquenard et j'ai, à nouveau, voulu ordonner au chauffeur de rebrousser chemin.

Dans un geste grossier, l'homme au torse nu a passé la tête par la fenêtre de la voiture pour mieux me dévisager. Il arborait un sourire idiot, presque insultant, et j'ai pensé à une anecdote concernant mon père que m'avait rapportée Mama Motéma.

À son arrivée en France, lors de sa première sortie dominicale du lycée, il s'était promené dans la rue Gambetta, à Mont-de-Marsan. Les habitants, derrière les voilages de leurs fenêtres, voulaient comprendre comment c'était fait un nègre. L'un d'eux s'était approché et avait demandé à passer un doigt sur sa peau et la main dans ses cheveux. Aujourd'hui, dans ce pays mien, c'était la peau claire d'un fils de nègre qui rendait un nègre narquois.

L'homme a encore dit quelque chose en langue avant de s'en retourner vers la véranda.

– Allez, allez, demi-tour ! ai-je lancé au chauffeur en m'impatiant.

Non, Métro ne serait pas venu s'enterrer dans ce trou.

– Attendez, patron, il vient.

Quelqu'un s'est présenté sur le perron. Le visage ridé, les cheveux cendrés, il devait avoir la soixantaine bien sonnée. Nu sous un pagne qu'il avait noué autour des reins et à l'épaule, à la manière d'une toge romaine, ou des Ashantis du Ghana et de la Côte-d'Ivoire, il ne cherchait pas à

dissimuler sa contrariété. J'allais réitérer au chauffeur l'ordre de reprendre le chemin de Cap Lamentin.

– Goma Lucien ? a répété en marmonnant l'homme aux cheveux blancs, avant de secouer lentement la tête en signe de dénégation.

– Enfin, ai-je bégayé, je dis Lucien mais c'est peut-être Luc.

Il m'a examiné d'un air soupçonneux.

– Oui, plutôt Luc... pas Lucien.

L'homme m'a scruté avec sévérité, je me suis senti en faute. Une fois encore j'ai pris conscience de ma situation d'étranger. Un sourire malheureux aux lèvres, je me suis présenté au vieillard et j'ai précisé que Goma Luc était un condisciple de mon père, en France. La tête droite, l'homme aux cheveux cendrés posait sur moi un regard d'acier.

– Luc ! a-t-il hurlé en se tournant vers la maison, Luc, viens ici !

Un gosse de cinq ans s'est précipité vers la voiture.

– Voilà, déclara le vieillard en me regardant dans les yeux, voilà Goma Luc.

Malgré la conduite heurtée du chauffeur de taxi, j'ai dû m'assoupir un moment sur le chemin du retour. Nous sommes rentrés dans Cap Lamentin par le quartier Libre Service. Il faisait aussi noir que dans les hameaux de la savane. De chaque côté de la rue, des bougies et des lampes tempêtes signalaient les étals des vendeuses en plein air. Le chauffeur roulait moins vite. Mais même à cette allure, il me donnait des frissons. Les rues étaient sombres et l'on avait du mal à distinguer les piétons et les cyclistes.

– C'est vrai, a-t-il concédé. Maintenant, c'est *bien plus pire* encore. Avant la démocratie, au moins on avait la lumière dans les quartiers.

Il y a eu un silence et je me suis laissé aller à rêvasser.

– On continue ?

– À quoi faire ?

– À chercher le Goma-là, ko.

Il était tard et j'avais faim.

– Dommage ! Voulez vraiment pas qu'on essaie encore ? Même après dîner, c'est pas grave, patron.

– Comment ?

– Avec la chance, quoi... Eh, faut pas rire, patron ! Quelquefois, Dieu vient en aide au moment où on ne l'attendait plus.

Les artères de la cité indigène bourdonnaient de cyclomotoristes zigzaguant en se penchant crânement sur le côté pour prendre leurs virages ou pour le simple plaisir d'étaler leurs talents d'acrobates. La plupart d'entre eux roulaient sur des engins dépourvus de lumière. Leurs

pots d'échappement pétaradaient comme des batteries d'armes automatiques. Mon chauffeur les frôlait et quand il m'arrivait de laisser échapper des cris d'émotion, il lâchait un rire gras qui m'agaçait. C'était le début de *l'ambiance*, disait-il, faisant référence à la griserie des soirées du quartier. Puis, il est redevenu sérieux.

C'est, me semble-t-il, à ce moment-là qu'un barrage de miliciens nous a arrêtés. Des adolescents débraillés en tenue vert olive, Pataugas et casquette à la Fidel Castro, braquaient leurs kalachnikovs sur nous. Ils ont ordonné au chauffeur d'ouvrir le coffre, puis de soulever le capot du véhicule.

Après avoir feuilleté mon passeport, le chef de l'escouade m'a demandé de descendre.

– Américain ?

J'ai répondu timidement.

– Comment pouvez-vous être américain, avec ce nom-là ? Mayélé, ça sonne plutôt indigène.

J'ai inventé une histoire : pour valoriser nos identités, depuis quelques années, nous (les Noirs américains) changions nos patronymes pour en adopter d'africains. Sceptique, l'homme a esquissé une moue. Je lui ai fourni quelques exemples en commençant par celui de Mohammed Ali. J'ai dû expliciter, car l'homme était trop jeune pour savoir qu'au début de sa carrière le champion de boxe s'appelait Cassius Clay et non Mohammed Ali. Il ne m'écoutait que d'une oreille, occupé à feuilleter mon passeport, scrutant mon visa sous tous les angles. Il a fini par me rendre mon document en me fixant dans les yeux.

– Donc, là-bas, on change facilement d'identité ?

– Pour autant qu'on a de l'argent.

– Donc... (il regarda prestement autour de lui), donc ... tu as l'argent, chef ?

À quelques pas de là, les autres miliciens demandaient au chauffeur de montrer sa carte grise et son permis de conduire ; de justifier la présence

de l'agouti dans le coffre ; de produire son permis de chasse... Le ton montait.

– As-tu des dollars ? me chuchota le chef, en m'entraînant à l'écart. Moi, je n'ai pas l'argent pour l'ordonnance du petit qui est à l'hôpital. En plus, depuis la mort du grand frère, je suis chef de famille : quatorze enfants, chef.

J'ai extrait quelques dollars de ma poche qu'il a prestement fourrés dans la sienne.

– Merci, chef. Mais combien ça vaut ça ? me chuchota-t-il d'une voix inquiète.

J'ai indiqué une somme qui correspondait au taux de change de la veille à l'hôtel.

– Ça peut aller, a-t-il déclaré en secouant la tête.

Et il a ordonné de nous laisser partir.

Ce sont des citoyens en ordre avec la loi !

Tandis que nous remontions dans le taxi, le chef de la patrouille a claqué des talons et nous a salués dans un garde-à-vous de parade.

– Ils sont à la recherche de mercenaires, m'a expliqué le chauffeur en enclenchant la troisième. Ça les rend nerveux.

– Des mercenaires ? D'où viendraient-ils ?

– Est-ce que je sais, moi ? Peut-être de la montagne... Ou encore de la mer. Paraîtrait que l'ancien président, battu aux élections, recrute des mercenaires en Europe pour prendre sa revanche.

J'ai pensé à l'importance de la rumeur. C'était elle qui, une trentaine d'années auparavant, avait été à l'origine de l'assassinat de mon père.

J'ai voulu savoir si les hommes qui venaient de nous contrôler appartenaient à l'armée régulière.

– Où ça ? Des miliciens, oui.

– Mais je croyais que, depuis l'avènement de la démocratie, on avait supprimé les milices.

– C'est plus compliqué que ça, patron. La politique ici, c'est plus touffu que la forêt.

Le chauffeur avait fait un geste difficile à décrire pour évoquer le fouillis des sous-bois.

– Sans initiation, poursuivit-il, sans grigri, sans la connaissance de formules secrètes et de mots de passe, tu t’y perds et les fauves te dévorent. Les étrangers croient comprendre, mais ils ne voient que la surface des choses. *Or que* les crocodiles nagent entre les eaux. Quant à ceux qui viennent de nous arrêter net-là, tous des gamins seulement ! Avec leur tenue et leurs armes-là, hum. Des Zorros, oui !

Zorro ?

À un certain âge, je rêvais d’être Zorro.

– Ouais. *Veux dire* qu’ils s’imaginent tourner un film qu’ils ont dans leur tête.

– Un film sur la révolution cubaine ?

– Non. Ça, c’était la mode d’hier. Aujourd’hui sont formés par d’autres. Les Sud-Africains.

J’imaginai mal Mandela se fourvoyer dans une telle entreprise. Mais le chauffeur ne voulait pas en démordre. Lui aussi, afin de ne pas se voir confisquer son agouti, avait dû graisser la patte aux jeunes. C’est ce qu’il m’a expliqué à l’approche de l’hôtel. Il en a tiré argument pour majorer le prix de la course.

Avant de nous séparer, il m’a encore retenu. Il m’offrait ses services pour le lendemain. Afin de mettre un terme à mes hésitations, il m’a proposé un prix forfaitaire pour la journée.

Je l’ai informé de mon départ pour Likolo.

– Et monsieur Goma ? s’est-il indigné.

– J’ai un rendez-vous dans la capitale. À mon retour, nous reprendrons notre recherche.

– Vous allez revenir ? Sûr ?

Je savais que je ne reviendrais pas.

– Quand, patron ? Dites seulement, dites, patron, ko. Que ce soit l’avion ou la micheline, je serai là pour vous accueillir. Même prix que durant ce séjour. Sinon, les autres (il faisait allusion à ses collègues), ce

sont des charognards. Ils vont vous voler *normalement*. Bien, bien, comme il faut, même.

Il m'a fait promettre de téléphoner à l'hôtel lors de mon retour et d'y laisser un message pour Emmanuel, chauffeur du taxi 461, de couleur orange.

À Paris, Mama Motéma et moi habitions, je l'ai déjà noté, rue Théophraste-Renaudot, dans le XV^e. Goma nous rendait visite, surtout le mercredi, qui devait correspondre au jour de relâche de la boîte de nuit où il se produisait. D'un geste désinvolte, il tendait à Mama Motéma un sac en plastique, qu'elle repoussait de mille protestations avant de l'accepter en soupirant, se lamentant qu'il ne fallait pas, qu'il ne fallait pas, que vraiment c'était trop. Chaque fois, la même comédie de part et d'autre. Mama Motéma concluait en affirmant que le Seigneur, vers lequel elle levait les yeux, la tête et la paume des mains, le lui rendrait un jour.

– Il ne me le rendra jamais ; j'ai trop péché.

– Qu'est-ce que t'en sais ?

– Dieu a trop de choses à administrer, à régler et à réparer sur terre, toutes plus importantes que nos babioles. Et puis, les bonnes actions de cette dimension ne pèsent pas dans la balance du Jugement dernier. Seules les fautes...

– Allons, allons, t'as mal étudié ton catéchisme.

– Que si, pourtant ! Dieu de colère.

La main sur le cœur, la bouche bien ronde, le front plissé par l'effort et l'index réclamant l'attention, Goma contrefaisait les chanteurs d'opéra en rendant sa voix plus grave encore que de coutume.

Dies irae, dies illae

Mama Motéma reprenait le cantique avec lui, et je m'en voulais de ne pouvoir, faute de connaître les paroles en latin, me joindre au chœur. À la fin, fière de leur performance, elle laissait échapper un rire d'enfant en

frappant dans ses mains et en se pliant en deux. Elle s'étonnait qu'il connût par cœur ce chant sacré et lui de rappeler alors son séjour au petit séminaire, ce que Mama Motéma savait fort bien mais aimait à lui faire répéter. Suivaient quelques considérations philosophiques de « libre penseur », pour employer une expression que Mama Motéma affectionnait. Les échanges se faisaient plus vifs jusqu'à ce que Mama Motéma le traitât de mécréant et lui enjoignît de cesser ses blasphèmes. Au lieu de quoi, il renchérisait en proférant d'un ton bourru des boutades qui effrayaient Mama Motéma parce qu'elles mettaient en cause l'existence de Dieu. Dans ces moments-là, l'élocution et la gestuelle de Goma me faisaient penser au jeu de Jean Gabin, un acteur que j'avais vu jouer des rôles de dur au cœur tendre. C'est, j'en conviens, une comparaison osée, mais je vois toujours des ressemblances entre des gens de races différentes, comme si Dieu avait créé à dessein de tels clones pour nous offrir l'occasion de prendre conscience de nos préjugés.

La première fois que je les entendis, les propos de Goma horrifièrent l'enfant de chœur que j'étais alors. Par la suite, dissimulé dans un coin de la pièce, un livre sous les yeux, sans en avoir l'air, je ne perdais aucun mot de leur conversation. Quand Mama Motéma se souvenait de ma présence, elle s'affolait et me disait que je n'avais pas à écouter ces horreurs. Docile, je m'éclipsais.

Mes devoirs terminés, je me glissais dans la salle de séjour. Goma et Mama Motéma cessaient alors de converser en langue. Lui m'appelait « l'homme », plus souvent « man », comme dans les blues américains, et proposait de me sortir.

– À condition de ne pas l'emmener chez les zazous et les existos.

Ainsi désignait-elle les habitués du quartier Saint-Germain-des-Prés où elle ne mit sans doute jamais les pieds. Elle en avait entendu parler à Likolo, dans les années cinquante, lorsque nos premiers « étudiants » étaient revenus en vacances au pays. C'était, m'expliqua Goma, l'époque des existentialistes (il disait des *existos*) et des zazous, une variante des premiers, ainsi nommés à cause de l'excentricité de leur mise. Pour mieux

les dépeindre, il prenait des airs d'aïeul et me décrivait leur coiffure et leur accoutrement. Même mon père s'était ainsi vêtu.

Cela m'amusait. Il me promettait de retrouver une photo où tous deux posaient comme des mannequins pour des gravures de mode.

À la station Vaugirard, nous prenions la ligne de bus numéro 39 pour descendre à Saint-Germain-des-Prés. Tel un guide, Goma m'indiquait les lieux prestigieux en faisant un commentaire sur chacun d'eux – *Le Café de Flore, Les Deux-Magots, Chez Lipp* –, racontait des anecdotes où revenaient les noms de Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Juliette Gréco et surtout Boris Vian, qu'il assurait avoir connu. Ils avaient joué ensemble dans une formation musicale au *Tabou*. J'en doutais mais ne le contredisais pas.

J'étais avide de pénétrer dans ces sanctuaires.

– Non, disait-il d'un air ennuyé. Non, d'ailleurs les philosophes et les artistes ne fréquentent plus ces lieux. Trop chers pour eux. Ce sont aujourd'hui des endroits ringards pour touristes. Faute d'apercevoir Sartre, ils s'imaginent s'asseoir sur son siège.

Nous traversions la portion pavée de la rue Bonaparte. Je jetais un coup d'œil sur les bornes reliées par une chaîne avant de longer les grilles de l'église Saint-Germain-des-Prés. Afin d'aguicher les passants, des artistes aux allures bohèmes y avaient suspendu des gouaches et des aquarelles. Assis sur un pliant, ils dessinaient sur le vif, pour quelques pièces, en rapides coups de fusain, des visages de touristes ravis d'emporter un souvenir. L'exercice m'enchantait. Goma le sentit et un jour m'offrit le plaisir de poser comme modèle. J'ai plus tard fait encadrer ce croquis et l'ai accroché au mur de mon bureau, à la maison. Il a traversé l'Atlantique avec moi et fait aujourd'hui partie de mon musée personnel, à Haverford.

À la station Mabillon, il s'arrêtait un instant devant les marches de *La Rhumerie*, hésitait et maugréait que non, j'étais trop jeune pour entrer là. Voulait pas essayer les cris de Mama Motéma. J'aurais aimé pourtant. Non pour y boire mais dans l'espoir d'y rencontrer l'actrice Brigitte Bardot.

J'avais lu dans un magazine qu'elle était une habituée du lieu. Nous traversions la rue et rebroussions chemin jusqu'au *Saint-Claude*, un autre café aujourd'hui disparu.

Il commandait un whisky et moi un diabololo menthe.

Il y a moins d'une heure de vol entre Cap Lamentin et la capitale. J'avais pourtant préféré le voyage en train ; il m'offrait de la matière pour un reportage annexe.

Tous les chemins de fer africains ont été construits sur un charnier. Dans *Terre d'Ébène*, Albert Londres affirme que chaque traverse du Congo-Océan aurait coûté la vie d'un Noir. Le bilan n'est guère plus reluisant pour le Dakar-Niger ou la ligne Le Cap-Nairobi ou, bien sûr, Cap Lamentin-Likolo. J'étais persuadé que le sujet plairait au rédacteur en chef d'*African Heritage*.

Pendant plusieurs heures, la machine serpentait dans les boyaux d'une des forêts vierges les plus denses au monde. Quand, fuyant Likolo, une trentaine d'années plus tôt, nous l'avions traversée dans l'autre sens avec Mama Motéma, c'était de nuit. Je n'en avais rien vu.

Durant le trajet, je n'ai pas ouvert le livre dont je m'étais muni ; le wagon brinquebalait trop. Je savais que si j'avais tenté de lire dans ces conditions, j'aurais eu la nausée.

Les voyageurs bavardaient, jouaient aux cartes, regardaient droit devant eux, l'œil vide, ou somnolaient. J'ai attribué cette torpeur à la chaleur. Écrasante et étouffante, elle anesthésiait le cerveau et nous ramenait à la vie végétative.

Je demeurais les yeux rivés sur la jungle silencieuse et menaçante. Un fouillis d'arbres géants, de fourrés impénétrables et de lianes, d'ombres et de pièges. Je n'avais pas envie d'en franchir le seuil ; elle me repoussait.

Les essieux crissèrent et la micheline s'immobilisa. Nous nous trouvions entre Caillé et Bambara, deux gares isolées du monde. De la forêt parvenaient des cris d'oiseaux ou d'animaux. Le soleil cuisait, l'air était lourd et ma chemise me collait à la peau. À deux wagons du mien, un employé vendait des boissons. Après avoir fait la queue et joué des coudes, je pus me procurer une canette de bière. Elle était aussi chaude que de l'eau bouillante.

– Bah ! C'est pas si mauvais que ça, commenta d'un ton malicieux un passager qui avait surpris ma grimace. Ça rappelle le tanga-tanga.

Une boisson et un mot dont j'avais oublié l'existence. Manquant de repartie, je me contentai de sourire. J'aurais été bien en peine de faire une description du tanga-tanga, un tord-boyaux obtenu à partir de la sève de je ne sais plus quel arbre et qu'une de nos tribus affectionne. Goma en avait fait venir une fois à Paris. J'y avais goûté, autant par curiosité que par bravade. Comme pour ma première cigarette, j'avais ensuite été vomir en cachette.

J'ai voulu me rendre aux toilettes. Une odeur insupportable m'accueillit quand j'en ouvris la porte. J'ai préféré m'aventurer dans la forêt, mais je me gardai bien de m'y enfoncer. Pas une feuille ne bougeait. J'ai pensé que si le train s'en allait sans moi, je serais le mineur oublié dans un puits par les secouristes : il aperçoit les étoiles, entend le grondement d'un avion mais ne peut se hisser à la surface du sol ni émettre des signaux de détresse.

Au bout d'un moment, une rumeur s'est répandue parmi les voyageurs : nous avons déraillé, il fallait procéder à un transbordement. Les uns pestèrent, d'autres lancèrent des plaisanteries sur la nouvelle direction du chemin de fer.

– On fait de beaux discours où l'on s'engage à faire appel aux compétences ainsi qu'à la matière grise étrangère ; en fait, on continue comme avant : on place ses neveux ou ses colleurs d'affiches, tous aussi incompetents.

Nous avons été dépannés en début d'après-midi. Le soleil brûlait et la moiteur ambiante rendait l'air irrespirable. J'ai sombré dans un état d'atonie dont je n'arrivais pas à m'extraire. Combien de temps, la tête dodelinant au rythme des secousses du wagon, suis-je ainsi demeuré à rêvasser ?

J'ai repensé à certaines théories qui expliquent le destin des peuples par le climat. Elles m'avaient toujours révolté et je voyais dans ce déterminisme une variante des préjugés racistes dont les Noirs avaient fait les frais. Et voilà que, dans cette micheline surannée, entre Cap Lamentin et Likolo, j'en venais à douter de ma capacité à effectuer un travail intellectuel sous les tropiques ?

Autour de moi, les conversations allaient bon train et quelqu'un s'est demandé si l'incident de la voie ferrée, à l'origine de notre halte imprévue, n'était pas dû à l'action d'un groupe terroriste ? La presse avait fait état d'embuscades tendues par un mouvement séparatiste du pays voisin. Ses membres utilisaient cette région comme base de repli.

L'auteur de la remarque avait parlé assez fort pour être entendu. C'était un homme aux formes rondettes, au visage poupin et au crâne affecté d'un début de calvitie. Il faisait bande avec l'individu à l'allure d'évolué qui, plus tôt, s'était moqué de moi lorsque la bière chaude m'avait fait hoqueter.

– Ils ont, chuchota ma voisine, pris en otages deux Français et cinq cheminots de chez nous, il y a trois mois.

– Dans ces parages ?

– Je crois, poursuivit-elle.

– Pas exactement, intervint un vis-à-vis qui les avait entendus. C'était plus loin, rassura-t-il. À quarante kilomètres d'ici.

Un autre encore se mêla à la palabre pour préciser que ce n'était pas dans cette zone mais sur un chantier, en marge de la voie. Un projet colossal dont le coût atteignait plusieurs milliards de francs CFA. L'un des passagers en a précisé le chiffre, mais un autre l'a corrigé en citant ses sources. Il s'en est suivi une discussion sur le budget, l'endettement et les

conséquences de cette mauvaise gestion. Et chacun de condamner à qui mieux mieux la gabegie.

– Espérons qu’avec la nouvelle équipe les choses changeront, soupira une voix masculine.

– Tu parles, sont tous les mêmes ! Les mouches ne se rassemblent-elles pas au-dessus du tas d’ordures ?

Le premier reprit la parole pour indiquer qu’on venait justement d’enlever les ordures et de procéder à la désinfection générale. Il s’est lancé dans une apologie de la Conférence nationale. Il ne pouvait pas utiliser cette formule sans l’assortir de l’adjectif « souveraine ». Lui n’avait pas participé à l’événement mais en avait suivi les débats à la télévision. Pour étayer son argumentation, il citait des noms, des résolutions et des décisions, et soutenait que la Conférence nationale, *souveraine*, en restaurant la démocratie « avait libéré les espoirs et les énergies ». Suivait une autre phrase truffée de formules politiques stéréotypées dont, bien sûr, les Africains n’ont pas le monopole.

Après la gare de Dongolo, le paysage a changé. Nous avançons dans la savane arborée : des matitis, parsemés d’arbres-parasols ou de bosquets sombres.

Les passagers continuaient à débattre d’un événement qui constituait le sujet central de mon reportage ; j’aurais dû prendre des notes, mais je craignais de me faire remarquer et surtout de susciter la méfiance. Quelques jours avaient suffi pour m’apprendre que, au Mossika, qui prend des notes est toujours suspecté d’être un agent des services secrets.

– Celui qui doit sauver le Mossika n’est pas encore né.

L’homme au visage poupin a éclaté de rire. Puisque personne ne réagissait à son calembour, il a expliqué : « celui qui sauverait le Mossika n’est pas *encorné* », avant de s’esclaffer à nouveau en se pliant en deux et en assénant une large tape sur l’épaule de son voisin.

Une voix de basse a fait remarquer que les sauveurs du pays avaient été assassinés. Pensait-il à mon père ?

La nuit nous a surpris en noyant la savane dans le noir. Hormis les lueurs d'un feu de brousse lointain, il n'y avait aucune lumière dans la campagne. J'ai senti monter en moi une frayeur enfantine dont j'avais honte mais que je ne pouvais réfréner. Je deviendrais fou s'il me fallait vivre en brousse. J'ai pensé à Nancy, là-bas, à Haverford.

La micheline roulait à folle allure dans la plaine. On eût dit qu'elle se sentait libérée et prenait de la vitesse. Le déplacement d'air ventilait notre voiture.

Le train est arrivé à Likolo avec plus de douze heures de retard. Sur le trajet entre la gare et l'hôtel, j'essayai de reconnaître la ville mais je n'avais aucun repère. J'en étais parti trop jeune. C'était le milieu de la nuit, l'hôtel s'apprêtait à annuler ma réservation.

Installé dans ma chambre, j'ai branché mon ordinateur avant de défaire mes valises. J'ai écrit durant plusieurs heures, jusqu'à ce que se consume la fièvre qui m'exaltait. J'ai rédigé ainsi une dizaine de pages que j'ai reprises plusieurs fois. Telle est l'origine d'un article consacré aux voyages en train. La revue *African Heritage* l'a publié dans deux numéros.

Mon père revint au pays au début des années soixante, une dizaine de mois après la proclamation de l'Indépendance. Il retrouvait un univers à sa mesure. Je ne me souviens de rien, je n'avais pas quatre ans. C'est, une fois encore, aux récits de Goma que je dois de pouvoir reconstituer les moments de notre départ de France.

Au volant de sa Simca Aronde, Goma crânait et nous vantait les performances et le confort de sa récente occasion, acquise grâce à ses cachets de musicien. Il était surtout fier d'avoir été choisi par mon père pour nous conduire à l'aéroport.

Arrivé à Orly, il fit la grimace : d'autres Mossikanaïens attendaient mon père. Un groupe d'*évolués*, récemment envoyés pour un stage en France dans le cadre d'un programme d'africanisation de postes de direction. Une engeance pour laquelle Goma n'avait que mépris ; des Zoulous pistonnés, venus en France recevoir une formation au rabais. L'un d'eux m'a arraché des bras de Goma, lui adressant à peine la parole, tandis que deux autres s'emparaient de nos bagages pour effectuer les formalités d'enregistrement. Ils ne parlaient pas à mon père en français mais en langue, celle de leur tribu. Du baragouin pour Goma.

Sans doute pour ne pas gêner celui-ci, mon père leur a d'abord répondu en français. Mais devant leur obstination, il a fini par céder et s'est laissé aller lui aussi à patoisier. Goma en a été contrarié. Puisque les soi-disant parents faisaient écran entre mon père et lui, il a prétexté une obligation et nous a abandonnés.

Il paraît que je me suis mis à pousser des hurlements, tendant la main vers Goma que j'appelais tonton.

Il a rebroussé chemin et m'a pris dans ses bras. Pour me consoler, il m'a offert des chewing-gums, un avion et des voitures *dinky toys*. Quand il a vu que les jouets et les sucreries me calmaient, il s'est éclipsé.

Chaque fois qu'il relatait ce souvenir, Goma devenait amer. C'était pour lui l'occasion d'avaler une gorgée d'alcool et de se nettoyer la bouche.

Il répétait que cette scène constituait un événement symptomatique de la trajectoire qu'allait emprunter mon père. Il ne développait pas son idée et moi, à l'époque, je ne le questionnais pas, cherchant seulement à m'imprégner de ce qu'il me contait. À présent, plus que jamais, j'aurais besoin de le revoir.

Pourquoi affirmait-il par exemple que je ne pourrais jamais comprendre la foi qui portait alors mon père ? Parce que le monde avait trop changé depuis lors ou bien parce que la personnalité de Bossuet Mayélé était trop complexe pour s'exprimer en quelques anecdotes ?

Le Bossuet Mayélé que Goma m'a dépeint au moment où il entreprend son retour au pays libéré est un jeune homme exalté, à la tête bourdonnante d'idées. Il a puisé ses convictions dans les ouvrages de Fanon, de Lénine, de Césaire et de Jacques Roumain.

Lorsqu'il gravit les marches de la passerelle de l'avion, la vie longtemps caressée en rêve était désormais à portée de main de Bossuet Mayélé. En France, il avait, avec ses camarades, dans les harangues publiques aussi bien que dans les conspirations nocturnes du Comité anticolonialiste, imaginé que le chemin vers la liberté serait pierreux, sanglant et meurtrier. À l'égal de celui des Kenyans, des Vietnamiens et des Algériens dont il lisait chaque jour l'épopée dans la presse de gauche. Et Bossuet Mayélé se forgeait une âme en conséquence, tel un champion qui s'entraîne en vue d'une compétition en refaisant les mêmes gestes et en imaginant les stratégies et les coups des adversaires.

Un comportement qui n'avait rien à voir avec celui de ses camarades qui, entre deux réunions militantes, s'en allaient danser la pachanga et le be-bop, jouaient les jolis cœurs et « chosaient », afin, selon l'expression alors en vogue, « d'assumer et d'affirmer leur négritude ». Il lui arrivait de s'ouvrir à Goma d'obsessions dont il était la proie et auxquelles ses camarades étaient étrangers. Serait-il capable, se demandait-il, de résister sans flancher à la torture ? Comment l'intellectuel, l'antimilitariste, pourrait-il se forger une personnalité de soldat ? Aurait-il les tripes pour tenir une arme, non pas pour se défendre (réflexe banal) mais pour tuer l'ennemi (un autre être humain) ? Enfin, survivrait-il à l'incendie qu'il avait mission d'attiser ? Il apprenait par cœur des vers de *Et les chiens se taisaient*, le long poème de Césaire, que Goma avait mis en musique et interprété un soir à la guitare, au Salon d'Orsay, à l'occasion du bal des étudiants.

Goma n'avait pas de réponses à fournir à Bossuet Mayélé. Il haussait les épaules et rétorquait que c'était là de la masturbation intellectuelle. Il était, en ce qui le concernait, patriote sans doute mais d'un pays nommé musique.

L'histoire au demeurant emprunta une autre voie. Les événements se précipitèrent et, sans maquis, sans coup de feu, l'Indépendance tomba toute cuite dans la bouche d'une génération gâtée.

Chaque fois que, à Paris, Goma évoquait le souvenir de mon père et l'époque de leurs études en France, il me mettait en garde contre les biographies héroïques que s'étaient depuis lors composées les Zoulous, congénères de Bossuet Mayélé. En fait, répétait-il en martelant ses mots, hormis l'Algérie, ce fut sans maquis, sans mitraille et sans cachot que furent acquises nos Indépendances. Nos politicards la négocièrent et nous, les « militants », nous en satisfîmes. Je me demande même si Papa de Gaulle ne leur a pas fait violence pour qu'ils l'acceptent, tant ces chiffres molles redoutaient de se prendre en charge. Ceux qui prétendent être entrés dans des réseaux clandestins sont des farceurs, Lazare. S'il y eut

des morts, ce fut par la suite. Non pas victimes des troupes coloniales mais de nous-mêmes, les Zoulous.

Dans le Boeing qui décolle, mon père ne daigne même pas jeter un coup d'œil sur la France au-dessous de nous. Il m'a laissé le siège côté hublot. Le pays est beau, propre, les lopins de terre sont délimités au cordeau. Mon père semble perdu dans je ne sais quelle méditation. Nous pénétrons dans la couche de nuages et l'avion est secoué tel un rafiot sur une mer déchaînée. Eh ! Le pilote-là prend trop de risques. Pourquoi ne pas continuer à voler en ayant la terre pour repère. Je m'accroche au fauteuil. Quand nous émergeons, l'azur éblouit. L'avion glisse, triomphant.

Papa s'est endormi. De quoi rêve-t-il ? Sans doute de la nouvelle Afrique.

Je tente aujourd'hui d'imaginer ce songe en combinant les témoignages, souvent sarcastiques, de Goma, ceux, toujours élogieux, de Mama Motéma, et les articles dont Bossuet Mayélé nourrissait régulièrement l'organe de presse des étudiants dont j'ai pu retrouver certains numéros à Paris, aux Archives nationales.

Remettre le pays sur son socle, lui redresser le buste et la tête, le libérer de ses chaînes invisibles, les plus nocives, le secouer, le sortir de sa nonchalance, car une chose était l'Indépendance nominale, avec l'hymne et le drapeau, autre chose était l'Indépendance véritable, aride et nue comme le roc.

Bossuet Mayélé se récitait-il, dans l'avion qui nous menait vers Likolo, le dernier succès d'Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, qu'il venait de voir jouer au théâtre de l'Odéon ? Il aimait ce genre et possédait, à en croire Mama Motéma aussi bien que Goma, une mémoire prodigieuse.

Deux mois plus tard, mon père, envoyé en mission au Canada, était de passage à Paris. À peine installé dans sa chambre d'hôtel, il décrochait son téléphone et appelait Goma.

Le rendez-vous eut lieu au Quartier latin, dans un café-restaurant proche de la Sorbonne, *Le Balzar*. Étudiant, Bossuet aimait y venir depuis le jour où il y avait reconnu Jean-Paul Sartre en train de deviser en compagnie de deux ou trois jeunes gens. Peut-être des disciples. Il traversa la rue et chercha une table proche de celle du maître. Toutes étaient occupées. Il dut se contenter d'une place au fond de la salle et se tordre le cou pour contempler le maître qu'une colonne masquait. Qu'importait ? Il l'avait vu ! Le soir, en pénétrant dans le parc de la Cité universitaire, l'envie de hurler la nouvelle le saisit. Il se maîtrisa car il avait horreur des nègreries. Depuis, il revenait régulièrement au *Balzar*. *Le Monde* déployé devant lui, il demeurait des heures à la terrasse. Malgré les signes d'impatience du garçon, il ne consommait qu'un espresso, deux les jours fastes.

Le vade-mecum qu'on m'avait remis avant de quitter les États-Unis comportait une liste de précautions et de dispositions que je me suis efforcé de mémoriser. On y conseillait notamment de se faire enregistrer, dès son arrivée, à notre mission diplomatique la plus proche.

À Likolo, l'ambassadeur tint à me recevoir lui-même. Il passait peu d'Américains là-bas, et encore moins de journalistes. Mon nom a éveillé la curiosité du diplomate et il m'a demandé si je possédais encore de la famille au Mossika. J'ai répondu de manière confuse.

On nous a servi le café dans des gobelets en polystyrène. Ce détail m'a projeté à Philadelphie dans le gratte-ciel d'*African Heritage*.

Le sujet de mon reportage intéressait l'ambassadeur. Il a spontanément brossé un tableau de la situation qui prévalait dans le pays avant, pendant et depuis la Conférence nationale. C'était pour lui une date cruciale dans l'histoire du Mossika. Lui aussi a qualifié la conférence, une fois au moins, de « souveraine », mais en accompagnant l'adjectif d'un sourire entendu.

L'analyse du diplomate donnait une cohérence aux événements qui s'étaient succédé dans le pays durant les deux dernières années. Elle était si claire que j'ai pensé à une récitation ; celle d'un rapport rédigé par ses services. Sans doute en avait-il tellement discuté avec ses collaborateurs avant d'y apposer sa signature et de l'envoyer au Département d'État, qu'il avait fini par l'assimiler. L'ambassadeur n'avait aucune objection à ce que je prenne des notes. Il en était même ravi, quoique, ainsi qu'il fallait s'y attendre, il ne manquait pas de préciser les passages où il pouvait être cité

et ceux dont la source devait demeurer anonyme. Mon reportage, disait-il en rejetant la fumée de sa pipe, pourrait aider à ouvrir les yeux des Américains. Car il avait beau s'échiner à faire comprendre le Mossika et les Mossikanaïs, les bureaucrates de Washington ne se départissaient pas d'une vision stéréotypée du pays et de ses habitants. L'opinion américaine, soulignait-il, lorsqu'elle possède quelque notion sur l'endroit du globe où se situe le continent africain, réduit celui-ci à quelques pays, tous anglophones, auxquels s'ajoutait quelquefois le Sénégal, à cause de Gorée où beaucoup se rendaient en pèlerinage. Même si, dans mon for intérieur, je partageais son avis, je l'ai contredit, j'ai affirmé que les Africains américains avaient une conscience de plus en plus aiguë de leurs origines et une connaissance de plus en plus précise de l'Afrique.

La conversation a dévié sur les derniers travaux des jeunes chercheurs Henri Louis Gates et Cornel West. Il en avait entendu parler sans avoir eu la possibilité de les lire. À plusieurs reprises, je lui ai demandé de répéter, en les épelant, le nom de certaines personnalités politiques mossikanaïses qui émaillaient son propos. J'en avais besoin. Elles m'aideraient à pénétrer dans le monde politique local. La plupart de ces patronymes ne m'étaient pas inconnus. J'avais entendu Mama Motéma les prononcer. C'était ceux de condisciples de mon père ou de personnages qui avaient joué un rôle politique de son vivant. À croire que la classe politique du pays se réduisait à une réserve dont la faune ne s'était ni reproduite ni renouvelée durant trente ans.

Je lui ai posé des questions sur Mamba. Il a répondu par une moue. Mamba, figure de proue de l'appareil du parti unique, avait connu une carrière chaotique. Cofondateur de l'organe dirigeant, il s'était composé, au fil des années, des airs de père de l'Indépendance. Sans doute avait-il milité dans les cercles étudiants mais, en dépit des légendes entretenues par ces derniers, il était, au dire de Tonton Goma, moins dangereux d'être agitateur en Métropole que dans la colonie. Le temps passant, les témoins disparaissant, les mémoires s'embrumant, nul ne contestait plus la version de l'histoire accommodée par le cacique du parti unique. À l'époque,

Mamba se voulait de surcroît le doctrinaire du Bureau politique et faisait plusieurs fois par semaine des causeries idéologiques à la radio et à la télévision. Il fit preuve d'un tel talent dans cet art qu'il éveilla les soupçons du chef de l'État. Si l'on y ajoute ses amitiés trop grandes avec les syndicats étrangers et les dirigeants guinéens, les ambassades des pays communistes et les dirigeants de mouvements de libération, que le pays hébergeait alors, on comprendra l'agacement qu'il suscitait chez les courtisans du palais.

Ce qui devait arriver arriva et, suivant un scénario identique à celui de beaucoup d'autres pays africains, Mamba fut accusé de complot, arrêté, jugé de nuit, condamné à mort, puis gracié, sa peine étant commuée en travaux forcés à perpétuité. Après quelques années de captivité, il fut, à la faveur d'un renversement d'alliance et sous la pression extérieure, amnistié puis remis en selle.

Échaudé par ces tribulations, Mamba choisit lors de cette nouvelle ascension de rester dans l'ombre du Guide de l'époque, se gardant de jouer les beaux rôles.

L'homme avait du nez. Il perçut les signes annonciateurs des changements et rompit à temps avec le parti unique. Soucieux de se refaire une virginité, il créa une nouvelle formation dont le programme se fondait sur des principes et des valeurs qu'il avait, la veille encore, stigmatisés. À ceux qui le lui reprochaient, il rappelait son emprisonnement et expliquait qu'il avait justement été sanctionné pour avoir dénoncé le manque de démocratie à l'intérieur de la tanière ; que, par la suite, il s'était tu, comme chacun, pour survivre, mais qu'il n'avait jamais varié et que, en son tréfonds, bla-bla-bla, bla-bla-bla et patati et patata. Ces propos en laissaient plus d'un sceptique. Pourtant, nombre de citoyens ne manquèrent pas de s'aligner derrière lui : en majorité, les hommes et les femmes de « son patois ».

Mamba est souvent présenté comme le commanditaire de l'assassinat de mon père. Certains affirment même qu'il dirigeait le commando qui a organisé son enlèvement. L'ambassadeur n'avait qu'une connaissance

imprécise de cet événement, dont nul ne parlait plus à Likolo, mais que mentionnait l'un de ses prédécesseurs dans un rapport qu'il avait parcouru à son arrivée. J'ai eu envie de lui faire état du peu que je savais de cette affaire mais me suis retenu.

À la fin de l'entretien, tout en se défendant de vouloir donner un cours à quelqu'un qui connaissait mieux l'Afrique que lui, l'ambassadeur m'a prodigué quelques conseils car, malgré les professions de foi tonitruantes, et stéréotypées, en faveur de la démocratie, les services de sécurité du pays conservaient de vieux réflexes.

– Voyez-vous, ils ne sont pas passés du parti unique au multipartisme, mais d'un système de parti unique à un système de multiples partis uniques.

Le soir, à l'hôtel, en relisant les notes prises lors de ma conversation avec lui, j'ai eu le sentiment que le pays n'avait ni vie économique ni vie culturelle. Seule comptait la politique. Comme si aucune leçon n'avait été tirée de la mort de Bossuet Mayélé.

J'ai veillé très tard pour mettre mes notes au propre. Comme Tonton Goma, je déteste la politique, mais je me dis que comprendre celle du Mossika m'aidera sans doute à mieux saisir mon père jusque dans ses contradictions.

L'enlèvement de mon père eut lieu le 22 mars 1966.

J'ai cherché à me procurer, sans succès, les journaux qui relatèrent l'événement. Pourtant, il en existe. Je les avais consultés à l'extérieur : à Paris, à la Bibliothèque nationale, puis à Washington, à la Bibliothèque du Congrès. Le Mossika, lui, n'a pas d'archives. Par souci d'effacer certaines traces ou par simple négligence et manque d'organisation ?

Aujourd'hui encore, le pays n'a pas de quotidien. Il ne possède que quelques hebdomadaires peu attrayants. À l'époque des faits, il n'en existait que trois. L'un d'entre eux appartenait au gouvernement, un autre au parti unique. À les lire, rien de grave ne s'est produit cette semaine-là à Likolo. Le troisième, un organe d'information indépendant, se contente de signaler les assassinats « *dans des conditions mystérieuses* de M^e Bossuet Mayélé et de M. Sango, journaliste à l'Agence mossikaine de presse ». Rien sur les circonstances, aucun soupçon, aucun témoignage. Quelle terreur a engendré semblable lâcheté ?

Faute de témoignage écrit, mon information repose sur une tradition orale dont Mama Motéma était le dépositaire.

La veille du forfait, la radio avait mis en garde contre l'imminence d'une invasion de mercenaires. Un éditorial violent, truffé d'insultes, dénonçait leur collusion avec des traîtres, des contre-révolutionnaires, « des loups vêtus de peaux d'agneau », pour reprendre la rhétorique alors en vogue. Afin de rendre moins anonymes ces accusations, il faisait porter

les soupçons sur des hauts fonctionnaires payés par l'État, des agents du colonialisme et de l'impérialisme, de la « vermine » qu'il fallait éliminer par tous les moyens. La rumeur dans les quartiers faisait litière de la retenue dont s'embarrassaient les journaux et citait des noms.

Une semaine plus tôt, mon père avait été élu bâtonnier de l'ordre des avocats et, pour célébrer ce succès, il avait organisé une soirée à l'intention de ses pairs, d'amis chers et de quelques relations. Le lendemain de l'éditorial, plusieurs invités s'excusèrent ou se décommandèrent. Mama Motéma émit quelques réflexions amères sur la lâcheté des Mossikanaïs. Mon père demeura de marbre. D'une manière générale, les habitants de Likolo, intimidés par les éditoriaux de la radio, ne sortaient plus et se barricadaient chez eux dès la tombée de la nuit. On n'avait pas décrété le couvre-feu, il s'était imposé de fait.

Mon père ne changea pas son programme.

Quelques fidèles honorèrent l'invitation.

On me coucha de bonne heure après m'avoir fait embrasser tous les « tontons » et « tantines » présents à la fête.

Il y eut quelques discours, on fit sauter des bouchons de champagne, mais la joie fut discrète et l'ambiance tiède. Malgré les efforts de mon père et de Mama Motéma pour éviter le sujet, les conversations revenaient sur la menace dont la radio avait fait état : un parachutage de mercenaires. Était-ce imaginable ? Où ? Quels pouvaient en être les commanditaires ? Qui avait intérêt à financer une telle aventure ? À quelles fins ? Quelle était la capacité de riposte de l'armée mossikanaïse ? Et qui était cette Cinquième Colonne dont d'autres faisaient état ? Enfin, comment comprendre les invitations lancées au « peuple », quartier par quartier, rue par rue, à la vigilance, à la mobilisation, à la dénonciation et à l'arrestation des suspects ? Le sourire aux lèvres, mon père balayait d'un revers de la main toutes ces craintes et exhortait ses amis à ne pas se laisser intimider : ce charivari n'était que de l'intox !

Aucun invité n'osa s'attarder au-delà de onze heures.

Vers deux heures du matin, le chien aboya. Mama Motéma entendit une rafale d'armes automatiques et, après un bref hurlement de douleur, le chien se tut. La lampe de chevet que mon père avait allumée s'éteignit. On entendit gronder des moteurs autour de la maison, des portières claquer et des ordres furent hurlés dans la nuit. Tout le quartier était plongé dans le noir. Mama Motéma tenta d'appeler le service d'urgence de la Compagnie mossikanaise d'électricité, mais le téléphone n'émettait plus aucune tonalité.

Ils ont enfoncé la porte, et un commando a surgi dans la maison. Leur chef agitant une lampe torche. Lorsqu'il a capté le visage de Bossuet Mayélé dans le faisceau lumineux, le chef a vociféré des ordres et ses hommes se sont jetés sur mon père. Mama Motéma, qui tentait de s'interposer, a été ceinturée par plusieurs hommes, puis jetée à terre et frappée à coups de crosse. Avant de s'enfuir, certains des miliciens ont détruit des objets de valeur, piétiné des bibelots, vidé les rayons de la bibliothèque et répandu les livres par terre en en déchirant le plus grand nombre possible.

Ils ont sauté dans des 4 × 4 en emportant leur colis humain et se sont évanouis dans la nuit en tirant des rafales en l'air. Le silence est revenu et l'on n'entendait plus que les cris de Mama Motéma qui couvraient les stridulations des criquets et les ricanements des crapauds-buffles. Le buste dévêtu, les cheveux défaits, comme les femmes du village quand elles sont frappées par le deuil, elle appelait le quartier au secours, mais chacun se terrait chez soi. Elle a poursuivi ses lamentations pour que les cieux l'entendent. Elle a buté contre le cadavre de notre chien, et tous les chiens du quartier se sont mis à hurler à la mort. C'est alors que je me suis réveillé. J'ai eu peur et me suis mis à chercher les interrupteurs. Mama Motéma m'a pris dans ses bras. Je ne comprenais pas et elle ne trouvait pas les mots pour me rassurer. Elle me serrait contre elle. Je pleurais et criais moi aussi. Les hurlements des chiens me glaçaient et je trépignais. Comptant sur sa force, j'ai appelé mon père à la rescousse.

Il ne répondait pas. Au-dehors et au-dedans, il faisait une nuit de brousse.

Tout le reste est brumeux.

Mama Motéma s'est longtemps refusée à me conter ce supplice. Par pudeur : elle ne voulait pas traumatiser l'enfant, elle voulait protéger mon équilibre ; j'allais avoir à affronter seul la vie, sans père ni mère, alors que je n'avais pas encore l'âge de voyager seul.

Bribe par bribe, j'ai glané des lambeaux de l'histoire en écoutant aux portes lorsque, rue Théophraste-Renaudot, Goma tentait de lui arracher des détails. Quand elle s'est résolue à informer le jeune homme que j'étais devenu, ses révélations ne m'ont appris guère plus que ce que je savais déjà. Ses réponses à ma curiosité me laissaient souvent en deçà de mes attentes.

Ce n'est pas la faute de Mama Motéma. Le destin a fondu sur elle, le drame s'est déroulé si vite qu'elle en a été aveuglée, n'a discerné que des ombres, n'a rien compris du peu qu'elle a perçu, et l'émotion a ajouté à la confusion.

Les dépositions les plus honnêtes sont souvent des témoignages où l'imagination pèse plus que la réalité.

Pourquoi à Likolo étais-je allé visiter le cimetière du centre-ville, comme on dit là-bas, un lieu coquet que protègent, ainsi qu'une propriété privée, de calmes filaos ? Mon père ne jouit d'aucune sépulture : ils n'ont jamais rendu son corps.

Selon la rumeur, il a été jeté dans le fleuve une pierre au cou. D'autres affirment que, après l'avoir mutilé, *ils* ont enterré son tronc et dispersé sa tête, ses membres, son sexe et ses viscères aux quatre vents. D'autres encore assurent que ses restes ont été jetés aux vautours, aux hyènes et autres charognards. À défaut de tombe, c'est au *Balzar* que je vais méditer sur le destin de Bossuet Mayélé chaque fois qu'il m'arrive de passer à Paris, comme si c'était en France, et non au Mossika, que son âme avait choisi d'errer.

J'ai songé à faire appel à des témoins du Quartier latin, mais nul serveur du *Balzar* n'est en mesure de me venir en aide : ceux des années cinquante ont pris leur retraite. En aurais-je rencontré un, que je n'aurais su lui décrire Bossuet Mayélé. Dire que c'était un Noir ferait sourire. Le Quartier latin n'a cessé d'en voir durant le quart de siècle qui a suivi. Sur le seul portrait, en noir et blanc, que je possède de lui, il a déjà les apparences d'un être impalpable. On ne dirait pas une photo mais un croquis au fusain réalisé à dessein pour son catafalque. La nuit, il lui arrive de m'apparaître en rêve sous ces traits-là. Il n'a pas pris une ride. Pourtant, son regard m'effraie. Des yeux impassibles, qui semblent ne pas me reconnaître, ou m'ignorer, comme pour, dans leur indifférence, m'adresser un reproche.

Je me souviens de ma première entrée au *Balzar*. C'était à une heure de faible affluence ; j'avais pu choisir ma table sur la terrasse dans le coin à l'intersection des rues des Écoles et de la Sorbonne. Celle de Sartre ?

J'ai commandé un espresso et déplié *Le Monde* pour ressembler au Bossuet Mayélé décrit par Goma.

En face du *Balzar*, il y a une librairie à la vitrine attrayante. Dans les années cinquante, elle existait déjà. Dans les boîtes d'un bouquiniste des bords de Seine, j'ai retrouvé une carte postale de ces années-là. Le noir, le blanc et le gris ont viré en nuances sépia. La librairie était alors à l'enseigne des Éditions Larousse. Devant elle, pose un homme en pantalon de golf, coiffé en brosse. Il cligne des yeux, vraisemblablement à cause du soleil. Pas sa compagne. Elle a préféré ne pas sourire de peur de grimacer. Sa coiffure est la même que celle de la chanteuse Édith Piaf. Dans le champ du photographe, on distingue un poteau d'arrêt d'autobus dont on pourrait déchiffrer, à l'aide d'une loupe, le numéro de la ligne. Le café qui jouxte la librairie s'appelait *Le Dupont Latin*.

Était-ce dans cette librairie que Bossuet Mayélé acheta un jour *Le Cahier d'un retour au pays natal* ou fut-ce plutôt dans celle de Présence africaine, qui se trouve dans la même rue, plus loin, sur la droite, au-delà du Collège de France, vers l'ancienne École polytechnique ? Mais la librairie Présence africaine existait-elle déjà dans les années cinquante ? Et, dans l'affirmative, était-elle située, comme aujourd'hui, dans la rue des Écoles ?

À Likolo, devant l'ambassade américaine, le taxi avait du mal à se frayer un chemin : la foule envahissait la chaussée. Elle était composée d'hommes et de femmes endimanchés, comme les fidèles à la messe dans les quartiers noirs de Philadelphie. Par leurs attitudes, leurs gestes et leurs cris, ils faisaient penser à des élèves qui viennent d'être lâchés dans une cour de récréation. Le chauffeur a dû faire usage de son klaxon. Il m'a expliqué d'un ton désabusé que l'établissement en face de la chancellerie était une banque où s'étaient attroupés des fonctionnaires venus percevoir leurs traitements virés le matin même. Chaque fin de mois, c'était la même cohue. Les maîtres d'écoles et les infirmiers abandonnaient élèves et malades.

Un peu plus loin, le taxi a dû s'arrêter à nouveau ; l'absence d'agents de la circulation et des feux mal synchronisés créaient un embouteillage au principal carrefour de la ville. Sur la droite, une esplanade servait de parking à un supermarché : une sorte de hangar en forme de parallélépipède, en tout point semblable aux grandes surfaces où je m'arrête quelquefois entre Haverford et Philadelphie. À la sortie, des élégantes suivaient, en les tenant à l'œil, des gamins en haillons qui poussaient des caddies bourrés. Une fois les provisions déchargées dans les coffres des voitures, ces dames tendaient du bout des doigts des pièces aux gamins qui s'en retournaient vers l'entrée du magasin en jouant à la trottinette avec les caddies.

La luminosité de ce matin-là donnait à la ville l'aspect d'un tableau de l'école hyperréaliste. Je me suis senti chez moi et j'ai entamé la

conversation avec le chauffeur.

Il n'accordait aucun crédit aux personnalités politiques du pays. Mouvance présidentielle aussi bien qu'opposition, tous étaient des crocodiles du même marigot. Quant à la Conférence nationale, souveraine, bien sûr, ç'avait été une belle foire d'empoigne. Son principal mérite était d'avoir dopé certaines affaires. Celles des photographes, des hôteliers, des propriétaires de *maquis* et des patrons de boîtes de nuit.

J'ai aperçu sur la droite le lac dans lequel se reflétaient les gratte-ciel de l'autre rive. Celle du quartier administratif de Likolo : un modèle réduit de *downtown* à l'américaine.

Les constructions ressemblaient à des monuments abandonnés. Le chauffeur a prétendu que les ascenseurs des immeubles administratifs, devant lesquels nous passions, demeuraient, pour la plupart, en panne durant de longs mois. On faisait venir des spécialistes de France pour les réparer. Sur les murs des façades, les taches brunes des alluvions et des plaques de mousse permettaient de déchiffrer les saisons de pluies successives.

J'avais demandé au chauffeur de me conduire au *Manguier*. Il en ignorait l'existence et, en tout état de cause, ne savait comment s'y rendre. Selon mes informations, ce bar, à la mode dans les années cinquante, devait se trouver dans les parages du marché de Sikasika. Lieu de rencontres et de réjouissances, je lui prêtais l'atmosphère des cafés de Saint-Germain-des-Prés où ma bonne Mama Motéma m'interdisait de mettre les pieds. Chaque fois que j'ai essayé de me l'imaginer, je le peuplais d'élégants et de midinettes dans des attitudes des personnages de Renoir. Goma répétait que sa vocation musicale était née au *Manguier*.

Y avait-il à l'époque du *Manguier* ces nids-de-poule et ces ornières dans les rues du quartier Sikasika, cette crasse, ces mouches et ces monceaux d'ordures au milieu des venelles ? Quand Mama Motéma me racontait Likolo, sa Palestine perdue, j'imaginais une ville de taille modeste mais coquette.

Machinalement, j'ai fredonné la chanson que le pianiste avait interprétée quelques jours auparavant au *Marsouin*.

Ils ont détruit mon jardin !

Tatata, lalala, ...

Au rond-point, face à une église en brique, on pouvait lire au fronton d'une sorte de blockhaus, aux murs de gravillons lavés, une inscription en bas relief : MAISON DES ANCIENS COMBATTANTS.

Mama Motéma possédait un oncle, qu'elle appelait son père, un ancien tirailleur, héros des campagnes de Libye et de Syrie. Il avait participé aussi au fameux débarquement de Fréjus dans le sud de la France. Il devait être un habitué de ce lieu. Vivait-il encore ?

Le chauffeur de taxi m'informa que la Maison des Anciens Combattants était maintenant le siège d'une mairie d'arrondissement. Les anciens combattants avaient été relogés en un lieu plus modeste. On m'expliquera plus tard qu'on ne pouvait plus, après trente ans d'indépendance, continuer à promouvoir ce qui symbolisait l'époque révolue du bon nègre Banania.

J'ai réussi à me débarrasser du chauffeur de taxi et à me promener seul. Ce bain de foule dans Sikasika, l'ancien quartier indigène, m'était aussi essentiel que les informations recueillies auprès de notre ambassadeur à Likolo.

Quelques heures m'ont suffi pour faire le tour de Sikasika. Aucun monument, pas de musée, à peine quelques cinémas aux murs maculés qui proposaient des spectacles à la gloire de héros et de justiciers invincibles.

L'unique librairie dans laquelle je me suis hasardé n'offrait que des manuels scolaires poussiéreux, des livres d'occasion en solde, quelques romans policiers aux pages jaunies par l'humidité, des magazines obsolètes, des biographies de joueurs de football, des livres de poche révélant les recettes du succès et une collection sur les signes du zodiaque et la magie.

Dans la rue, des cyclomotoristes, juchés sur des engins à échappement libre, frôlaient, en ricanant, des piétons affolés. Des carrioles basses à deux roues m'ont rappelé *Borom Sarret*, le film du Sénégalais Sembène Ousmane.

Les piétons parlaient fort, en s'accompagnant de gestes appuyés, plaisantaient, sifflotaient une rumba à la mode. Certains d'entre eux n'hésitaient pas à esquisser des pas de danse en pleine rue comme s'ils étaient pris par les vapeurs d'un vin de palme ou le charme d'une drogue locale. Satisfaits du parfum de la vie, ils paraissaient heureux. Bonheur ou résignation philosophique ?

Leurs enfants enroulés dans un pagne à califourchon sur le dos, des charges en équilibre sur la tête, les femmes s'en allaient traînant leurs babouches d'un mouvement paresseux qui accentuait le roulis de leurs hanches.

Les odeurs de poudres, d'épices et de condiments me rappelaient la saveur de plats oubliés. J'ai acheté des beignets pimentés et, quand la vendeuse les a désignés par un terme en langue, j'ai souri. Chaque matin en allant à l'école, nous en dégustions en guise de petit déjeuner. Mais mon goût a changé ; j'ai recraché la première bouchée et j'ai jeté le reste à la dérobée.

J'ai vagabondé dans les rues, passant devant des bars et des boutiques minables. Lorsque mon regard croisait celui de quelqu'un d'avenant, je lui demandais de m'indiquer le chemin du *Manguier*. La personne interpellée réfléchissait comme si je venais de lui poser une énigme et considérait avec des yeux effarés cet étranger débarquant d'une autre planète. J'ai fini par abandonner ma recherche. *Le Manguier*, il fallait m'y résoudre, ne devait plus exister.

La luminosité de l'air rehaussait les couleurs vives des chemises et des pagnes. Il est facile de se laisser impressionner par mille aspects pittoresques dans les marchés. Moi, c'était la saleté et les mouches que je voyais. J'ai cherché à vaincre ma répugnance en recourant à des

circonstances atténuantes dans l'histoire du pays. Colonialisme, exploitation... Mon père, sur ce thème, aurait été éloquent.

À leur manière de se héler, de s'interpeller, de s'éviter ou de s'ignorer, on eût dit que les habitants de la cité indigène se connaissaient tous. J'étais le seul étranger parmi eux.

Je logeais au Sheraton de Likolo. Le soir, je m'attardais peu dans le hall ou les bars du rez-de-chaussée. Le brouhaha, sur un fond de musique cadencée, créait une atmosphère de fête foraine. La cohue s'amplifiait lorsque des délégations étrangères y séjournaient. Je récupérais ma clef à la réception, y prenais mes messages, m'engouffrais dans l'ascenseur, me nichais dans mon nid. Quel que soit le lieu du monde, la chambre d'hôtel est une zone franche que l'on peuple à son gré.

J'ai commandé une collation au room service et, après avoir calculé le décalage horaire, j'ai appelé Haverford pour bavarder avec Nancy. Je n'allumai pas la télévision, n'ouvrai aucun journal et consacrais mes dernières forces de la journée à la lecture d'ouvrages sans rapport avec mon travail ni avec le pays où je me trouvais.

Chaque soir, des adolescentes racolaient dans les halls de la réception et le bar du Sheraton. Les plus délurées d'entre elles poursuivaient les clients jusque dans les étages et frappaient aux portes de leurs chambres en annonçant d'une voix mal assurée que c'était l'amour qui toquait à la porte.

Dans la journée, les salles attenantes à la réception étaient envahies par une faune masculine que je me suis amusé à observer. On reconnaissait à leur mutisme, et à la mobilité de leurs regards, les auxiliaires des services de sécurité. D'autres plus actifs, tels des aguicheurs de bazars orientaux, abordaient les hommes d'affaires. Fonctionnaires ou sans emploi, cravatés et endimanchés, afin de mieux supporter les rigueurs des espaces climatisés, ils fondaient en essaim sur le buffet du

petit déjeuner puis, repus, se postaient dans les fauteuils du bar avant de réapparaître dans les salles de restaurant aux heures des repas. Chacun d'entre eux possédait son protecteur, européen, américain ou levantin. Ils l'accueillaient à sa descente d'avion, lui arrachaient la serviette des mains, lui facilitaient les formalités au guichet d'immigration et obtenaient, grâce à un réseau d'alliances, la bienveillance du douanier de service. Ils se précipitaient pour lui ouvrir la portière à l'arrière du véhicule de location et l'escortaient, d'un rendez-vous à l'autre, tout au long de son séjour, agrémentant celui-ci d'un programme de loisirs avec restaurants, discothèques et, quelquefois, accompagnatrices à la clé. L'essentiel du travail de ces intermédiaires consistait à leur faciliter l'accès aux chefs de bureau et aux hommes influents du pays. En échange de leurs services, ils se faisaient nourrir à l'hôtel durant le séjour de leur homme d'affaires et recevaient pour prix du succès de celui-ci un *matabiche* dont le montant variait selon les protagonistes et l'importance de l'affaire.

C'est dans cette population que, avec l'aide d'un employé de la réception, j'ai recruté Mowudzar.

Je l'avais remarqué dès le jour de mon arrivée. La silhouette élancée, il était en toute occasion vêtu d'un costume à veste croisée et ne se séparait jamais d'un attaché-case dont je n'ai pas réussi à voir le contenu. Avec l'aplomb et l'élégance d'un steward de bonne formation, il s'était présenté en me tendant une main engageante.

– Mowudzar, annonça-t-il en s'excusant d'être à court de cartes de visite.

Je lui fis épeler son nom. Il m'avoua qu'il s'agissait d'un surnom dont on l'avait affublé et dont il était fier. Il le devait à son talent de musicien, à l'époque où il jouait dans le plus grand orchestre du quartier Sikasika. Mowudzar, à l'exemple d'un Mouroupéen célèbre qui, paraît-il, avait composé des symphonies, des opéras et dirigé des orchestres alors qu'il n'était encore qu'un gamin. Mon Mowudzar avait fini par adopter ce sobriquet et par modifier son état civil en conséquence.

Il proposa de me tenir compagnie et, à peine enfoncé dans le fauteuil du bar, commanda un whisky avant de m'entretenir de la « lèpre » qui rongea le Mossika. La Conférence nationale avait levé des espoirs mais... Comme je m'apprêtais à prendre congé, il me saisit le bras et, baissant la voix, m'implora de lui donner dix mille francs CFA pour lui permettre de dîner. Comme je prétextais être dépourvu d'argent liquide, il me dit que ce n'était pas grave : il me suffisait de donner des instructions au maître d'hôtel du restaurant pour qu'on le servît, à mes frais, jusqu'à concurrence de la somme indiquée. Lisant une soudaine détresse dans ses yeux, je n'eus pas la force de rejeter sa prière. Mais, le lendemain, après m'être informé sur l'homme et lui avoir infligé une leçon de morale que, par déférence, il écouta attentivement, je décidai de l'employer pour lui permettre de gagner décemment son argent de poche.

Il était chargé de me montrer les lieux typiques et susceptibles à la fois de fournir de la matière à mon reportage et de m'introduire auprès de certaines personnalités. Notre contrat ne manquait pas de prévoir un bonus pour chaque interview obtenue.

Il avait été, me confessa-t-il, un permanent du parti unique. La démocratisation l'avait contraint à se reconvertir dans des affaires qui, depuis quelque temps, ne marchaient plus. Une conjoncture de crise ! À cause, affirmait-il, des nègres. Un terme que je ne pouvais m'autoriser. J'ai pensé à Goma : il aurait dit « à cause des Zoulous ».

La visite de la ville que Mowudzar m'organisa le premier jour de notre collaboration était visiblement inspirée par son ancien état. Il ne se départissait pas d'une langue de bois dont il n'avait pas conscience et qui possédait à ses yeux l'élégance d'une langue châtiée.

Une arme entre les jambes, vautre dans un fauteuil élimé, un milicien dépenaillé se levait en s'étirant devant chaque visiteur et filtrait l'entrée de la Maison des Anciens Combattants. Après une courte palabre, je lui ai glissé quelques billets en francs CFA et il m'a présenté les armes.

Ce bâtiment constituait un lieu de référence dans la vie de mon père. Je ne sais quelle est la part de la réalité et celle de la légende dans ce que m'ont rapporté Goma, Mama Motéma et quelques autres Mossikanaïs qui passaient, à l'occasion, rue Théophraste-Renaudot.

À la fin des années cinquante, comme tous les ans à la saison sèche, les étudiants revenaient de France pour les grandes vacances. Cette fois-là, ils annoncèrent une réunion au titre anodin. Radio tam-tam fit le reste, et la salle ne put contenir tous les participants. Le tout-Likolo indigène voulait voir, entendre et toucher « les Parisiens », ces enfants de retour de Métropole où ils avaient appris les lettres, les chiffres et les formules qui permettaient d'interpréter les grimoires et leurs mystères. On tenait à constater soi-même les métamorphoses opérées chez ceux qui avaient eu accès aux sources du savoir où allaient boire les Baroupéens pour acquérir l'arme de l'intelligence. Car la chose-là n'était pas donnée par Dieu à la naissance, sinon les Noirs, enfants de Dieu... L'intelligence s'acquerrait en s'abreuvant à une source sacrée, à l'issue d'une longue initiation. La rumeur assurait que les enfants-là feraient à ce sujet des révélations de nature à dénuder les Maîtres...

Les autorités coloniales tentèrent d'abord de les intimider directement. Face à la détermination des jeunes gens, elles circonvinrent leurs parents,

leurs abbés, pasteurs, imams et autres directeurs de conscience. En vain. Faute d'avoir trouvé un texte sur lequel s'appuyer pour interdire le rassemblement, ces messieurs maudissaient la mollesse du gouverneur général et l'attitude irresponsable de la Métropole. Au nom de la démocratie et des droits de l'homme, on liait les mains de la police et livrait la colonie « aux couteaux de séditeux à la solde de Moscou ». On fit pression sur les propriétaires de la salle, amis indéfectibles de la France, eux qui aux heures difficiles, par deux fois déjà, avaient été les farouches défenseurs du drapeau tricolore ; eux qui portaient sur leur couenne les tatouages attestant leur fidélité et, sur leur poitrine, les jours de défilé, les tissus et les pièces métalliques qui prouvaient qu'ils avaient su les avoir bien accrochées ; eux dont les camarades gisaient dans des cimetières sous la neige. Mais les membres de l'Association des anciens combattants, malgré leur peau fripée et leur corps voûté, n'étaient pas gens à se laisser effaroucher, fût-ce par des voix qui tonnaient plus fort que le grondement du fameux Guinarou des contes de la brousse. Car, quand bien même ils étaient à nouveau prêts à se précipiter à la rescousse de la Métropole et à faire le coup de feu contre ses envahisseurs, ils étaient trop fiers de leurs jeunes diplômés pour les poignarder dans le dos.

La salle était truffée d'indicateurs, mais les zazous n'en avaient cure ; ils prenaient même plaisir à les narguer par des formules dont les mots et les sonorités se prêtaient à la scansion et qu'ils empruntaient à la rhétorique alors en vogue, en Métropole justement. Qui donc se serait aventuré à toucher à un cheveu de leur toison ? Car, disait avec sérénité Bossuet Mayélé, mon père, faisant référence à une formule attribuée à l'un de leurs dieux d'alors, le dirigeant chinois Mao Tsé-toung, ils étaient dans le quartier indigène « comme des poissons dans l'eau ». Et, pour décider les timides et les hésitants à se joindre à la fête, les étudiants laissaient clairement entendre que toute la Métropole, taillée dans un autre bois que les petits Blancs des colonies, prendrait fait et cause pour eux. Il ne s'agissait pas d'une question de race ou d'appartenance, mais de

principe, d'idéologie, assuraient les étudiants. N'avaient-ils pas lu, sur les murs des villes métropolitaines, tracés par des mains françaises, des mots synonymes de liberté pour soutenir et encourager dans leurs combats les Arabes qui redressaient la tête et prenaient les armes ? Ne les avaient-ils pas vus se coucher sur les rails pour faire cause commune avec les Indochinois ? L'arrestation du plus obscur d'entre les étudiants noirs, à Likolo, soulèverait, en Métropole, un tollé et une campagne de solidarité de la part des frères baroupéens.

Man, je te dis, il fallait voir, racontait Goma en s'animant, au point d'attirer par ses éclats de voix les regards de tous les consommateurs du *Balzar*, il fallait voir, le jour de la fête, la tronche de nos parents. Bouche bée, les mains jointes comme pour implorer la protection des cieux, ils gobaient nos discours comme si la terre avait basculé et que nous étions les maîtres et eux nos enfants. Notre français, déclaraient-ils à la fin du meeting, était si long, volait si haut, était si musclé, si savant, si swingué et scandé qu'il pouvait rivaliser avec celui du gouverneur général. Quant à notre éloquence, elle surpassait celle des curés, des pasteurs et des imams en prêche.

Dans des oraisons bâties selon les règles d'une rhétorique que nous nommions *dialectique*, et truffées d'expressions que nous empruntions à la presse métropolitaine de gauche, nous adoptions les attitudes des révolutionnaires dont les portraits étaient punaisés sur les murs de nos chambres d'étudiants. Ouais, ne me regarde pas ainsi. Je sais, je sais, s'interrompait Goma, « punaiser » n'est pas correct mais j'aime pour moi ce verbe-là et tout le monde comprend bien ce que je veux dire. Alors ?

Mais, dans ces exercices oratoires, aucun d'entre nous, aucun n'égalait Bossuet Mayélé. (Ici, Goma baissait la voix.) Quand il se levait et avançait vers la tribune, les feuillets de son discours roulés en cylindre dans la main, regardant le sol devant lui pour se donner une contenance, la salle applaudissait et nous prolongions l'ovation en lui faisant un ban. Campé derrière son pupitre, il relevait la tête et esquissait de la main un geste d'apaisement. La foule cessait alors son charivari. De son perchoir,

Bossuet ressemblait à un prêtre dont le regard embrasse ses ouailles. Il devine leurs péchés et connaît leurs ressorts. Dès les premières phrases de son sermon, on perçoit sa science des mots.

– Écoute, *man*.

Et Goma, levant l'index, fermant les paupières et penchant la tête, citait de mémoire :

« Frères et sœurs ! Chacun de vous m'est important et l'engagement de chacun de vous m'est précieux. Frères et sœurs, je ne vous demande pas une fidélité inconditionnelle. Je vous demande de rendre notre mouvement digne de nos martyrs. »

Tcha, tcha, tcha ! Tu connais toi, aujourd'hui, un chef zoulou capable de mettre en valeur son peuple ainsi ? Ils préfèrent le rançonner afin d'ériger leurs effigies à tous les carrefours du pays, oui.

Bossuet savait quelles images peindre, et surtout à quels dictons recourir pour briser la distance entre l'auditoire et lui ; moi, je disais que Mayélé était un Jaurès à la peau noire, mais lui se moquait des modèles, proclamant qu'il était lui, rien d'autre que lui-même. Il utilisait le parler des familles, passant selon les besoins du français à la langue pour revenir au français.

Aux hochements de tête, aux *hein* d'approbation, aux applaudissements de la foule, on percevait qu'elle reconnaissait son fils et qu'elle était fière de lui. Il disait les droits que nous avions découverts en Métropole, et dont nous jouissions là-bas, et les bouches s'entrouvraient en forme de o. Il dénonçait la ségrégation, le régime de l'indigénat et l'arrogance des colons, et l'on entendait le grincement des brasseurs d'air. Il révélait que les Baroupéens de France n'étaient pas comme ceux du Mossika ; qu'ils nous traitaient là-bas en hommes et non en Noirs ; que les mots « nègres », « macaques » et autres insultes étaient proscrits là-bas ; que leur usage exposait au courroux des tribunaux ; que les Baroupéens de Métropole n'avaient que mépris pour les petits Blancs des colonies, incapables de se faire leur place au soleil au pays natal mais bourrés de privilèges outre-mer ; qu'ils ne disaient pas mais crachaient, en faisant la

grimace, le mot « colon » ; qu'un certain nombre de nos frères avaient même épousé des blondes de là-bas. Alors, les yeux s'écarquillaient et des interjections en langue fusaient.

– Vous connaissez les métis ?

– Ouais, répondait la foule.

Et les plus insolents égrenaient les surnoms dont on affuble les mulâtres au pays. J'interrompais Goma pour qu'il m'apprenne ces quolibets. Plus tard, plus tard, un autre jour, disait-il avec gêne, et il continuait à mimer le dialogue entre l'orateur et la foule.

– Connaissez-vous des métis de père noir ?

– Non !

– De mère blanche ?

– N'existe pas !

– Eh bien, si ! Il en existe en France de père nègre et mère mouroupéenne. Et là-bas, ce ne sont pas des gosses conçus dans le ruisseau, mais des enfants légitimes reconnus par leurs pères.

– Yéhé ! s'exclamait la foule, la bouche et les yeux grands ouverts.

De sa voix mâle et bien timbrée, Mayélé annonçait la fin des souffrances et promettait une terre nouvelle. Le débit contrôlé de ses phrases et son élocution parfaite donnaient confiance à ceux qui l'écoutaient, même si un certain nombre de *parents* demeuraient sceptiques et ressentaient un malaise à entendre prononcer le mot d'Indépendance.

– *Dipanda* ? Mais nous ne savons même pas fabriquer une aiguille, les enfants. Faut pas chasser les Baroupéens, faut pas, faut pas... Suffit seulement d'obtenir le même *papier* qu'eux, celui de citoyen français.

Mais nous ne prêtons pas l'oreille à ces lâches ; on n'allait pas arrêter la caravane pour quelques timorés. Il fallait déclencher l'ouragan, soulever la lame de fond, et la puissance du rouleau emporterait les incrédules dans le mouvement.

Dans sa péroraison, ton père promettait que, quand le jour viendrait – ah ! quand le jour viendrait –, les Baroupéens de France marcheraient

dans nos rangs. Et l'enfant-là, l'Étudiant, le Parisien à la voix retentissante, invitait les parents à redresser la tête, à se lever, à se mobiliser et à entamer – c'était sa seule concession à la rhétorique à la mode – «la *Longue Marche* vers les lendemains qui chantent pour bâtir un pays où il ferait bon vivre ».

Venait le moment de débattre. Mayélé s'employait alors à rassurer. Il citait le Viêt-nam, le Maroc, la Tunisie.

Pays lointains, rétorquait un fonctionnaire pusillanime. Pays qui ne sont pas pays de Noirs, renchérissait un grand-père prudent.

Mayélé ajoutait le Ghana à la liste.

Connaissaient pas.

Mais si, voyons, expliquait-il, l'ancien Gold Coast.

Ça, c'étaient les British !... N'avaient rien à nous apprendre.

Seuls quelques anciens combattants se souvenaient du rôle des Anglais qui avaient hébergé et soutenu Papa de Gaulle en difficulté dans la guerre contre les *Aliments*.

Qu'ont donné les graines ainsi semées ? soupirait Goma. Tu sais ma position sur la politique, *man*.

Si ton père était là, il dirait qu'aucune semence n'est inutile ou quelque chose de même farine. Il avait réponse à tout. Peut-être aurait-il disserté sur l'importance du rêve dans l'Histoire. Et il l'aurait fait avec une telle force et un tel talent que nous aurions tous adhéré à son point de vue... Ce que je sais, c'est que, les vacances terminées, « les Parisiens » repartis, la vie reprenait son cours, comme après la fête.

Nous sommes revenus en 1957, et les parents, qui avaient applaudi à tout rompre et poussé des youyous à la Maison des Anciens Combattants, votèrent *oui* lors du référendum de 1958, c'est-à-dire non à l'Indépendance ! Par peur, ils avaient en un tournemain renié leur adhésion à Mayélé. Des Zoulous, quoi.

Obstinés, d'autres condisciples ont repris le travail d'agitation en 1959. Dans leurs discours, ils ajoutaient la Guinée à la liste des pays indépendants. Les parents leur répondaient que c'était là l'affaire des

Guinéens, pas celle des Mossikanais, mais les applaudissaient pour le reste de leurs propos, parce que c'était leurs enfants et que leurs bouches savaient scander, faire swinguer et buiguer la langue des Baroupéens.

Dans nos analyses, nous en concluions que les *larges masses* étaient avec nous mais que des fantoches corrompus leur brouillaient les idées et les induisaient en erreur avant les élections. Nous ajoutions encore, sans en avoir de preuves, que le scrutin était truqué.

Goma haussait les épaules, avalait un coup sec et allumait une cigarette.

Croyait-il que j'avais le même enthousiasme que mon père pour la politique ? Les souvenirs que Goma élevait au niveau de la geste dans la salle du *Balzar* me laissaient de glace. Même si mon père avait été un activiste, la politique ne m'attirait pas. Je n'oublie jamais que c'est à ce jeu qu'il a perdu la vie.

Et voilà que les paroles de Goma résonnaient à mes oreilles tandis que j'avais dans la salle poussiéreuse de la Maison des Anciens Combattants de Likolo. Avec ses murs défraîchis, jamais repeints depuis l'Indépendance, avec ses toiles d'araignée indélogeables, elle tenait plus du hangar que d'un lieu de mémoire, pour user d'une expression à la mode.

– Qu'est-ce *qué ti* cherches, chef ? me demanda une voix que l'écho répéta. Est-ce que j'ai *pé* t'aider ?

C'était le milicien qui m'observait de l'entrée. Avec sa tenue débraillée et ses Pataugas mal lacés, il évoquait tout aussi bien quelque jeune soudard qu'un gavroche de barricades brusquement surgi d'un chromo militant.

Que lui répondre ?

Mama Motéma avait une sœur, Élodie, dont je possédais l'adresse. Je ne me souvenais pas d'elle mais savais qu'elle me considérait comme le fils véritable de sa sœur. Il me fallait lui rendre visite ; j'avais déjà trop tardé.

Pour mieux m'imprégner de la ville, j'avais décidé de me rendre à pied chez Tante Élodie, mais la chaleur était si écrasante que j'ai fini par héler un taxi. Bleu pétrole selon l'uniforme imposé par la municipalité, il avait l'aile cabossée, les sièges lacérés, une odeur de sueur emplissait l'habitacle.

Le chauffeur m'a entendu soupirer et m'a annoncé que son taxi disposait d'un climatiseur.

– Il marche ?

– Oui, patron.

Pour le faire fonctionner, il fallait doubler le prix de la course.

Peu après le croisement de l'avenue de la Démocratie et de la rue des Bambaras, le chauffeur s'est engagé à droite dans une venelle. Sur le bord du chemin, telle une péniche échouée, une décharge d'immondices obligeait les voitures à ralentir. Des gamins en haillons l'escaladaient et en chassaient un chien étique.

– À quel numéro ? demanda le chauffeur.

Il a dû répéter car, égaré dans je ne sais quelles considérations, je ne l'avais pas entendu.

– Soixante, je vais au numéro soixante.

Le chauffeur a froncé les sourcils, il ne savait plus s'il devait *courber côté bras femelle ou côté bras mâle*.

Il a freiné si brusquement que j'ai dû m'agripper à mon siège. Il a klaxonné, balancé la tête et a explosé.

– Eh ! Vous-là. C'est la mort que vous voulez ou quoi ?

Deux équipes de gamins disputaient une partie de football dans la rue des Djabotamas. Un sport dont j'avais perdu l'habitude aux États-Unis. Pieds nus, les joueurs exécutaient des amortis époustouflants, jonglaient avec la balle, dribblaient, dansaient, décochaient des tirs. J'avais ce talent à leur âge.

Les gosses ont reconnu le chauffeur et l'ont salué d'une ovation :

– Chicago, oyé !

Oyé ! J'avais oublié cette manière de crier : vivat.

– Chicago lui-même ! répondit le chauffeur avec entrain. Chicago Prince Errol Flynn, précisa-t-il en dressant un poing victorieux par la fenêtre du véhicule.

– Chicago-Prince-Errol-Flynn-sans-mandat-ennemi-de-la-cascade-amoureux-du-pinard, récitèrent les enfants, tout d'une traite.

– Lui-même, lui-même, lui-même ! s'égosilla le chauffeur, comme d'un « hurrah ! » trois fois répété.

– Chicago, oyé ! Oyé ! Oyé ! reprit en chœur la marmaille.

Le chauffeur redressa le poing en accompagnant les slogans d'un concert de klaxons avant d'immobiliser l'engin devant la *parcelle* familiale.

Entouré par les jeunes footballeurs, le chauffeur entretenait une conversation animée. Finalement, l'un d'eux est allé se placer dans les buts et le taximan a décoché un tir à effet, prenant à contre-pied le goal dont le plongeon méritait pourtant des louanges.

Chicago-Prince-Errol-Flynn-sans-mandat-ennemi-de-la-cascade-amoureux-du-pinard eut droit à nouveau à la récitation de tous ses titres. Il a fui les gamins en s'esclaffant et est venu me rejoindre dans la cour, fier de sa popularité. J'ai su plus tard qu'il avait été attaquant des Tigres noirs, l'une des grandes équipes nationales.

Dans la cour, un plat mitonnait dans un faitout en équilibre sur des pierres disposées en triangle. J'ai cru reconnaître le fumet du poulet à la noix de palme. Un plat pour lequel Mama Motéma révélait des talents de cordon bleu. Le chauffeur de taxi a esquissé un reniflement clownesque avant de féliciter la cuisinière.

Dans le fond, la vieille maison de brique rouge au toit de tuiles avait encore fière allure. Mama Motéma m'avait conté qu'elle était la seule de ce style dans Sikasika. Une fantaisie de son père qui s'était refusé à sacrifier à la mode du ciment et des toits en tôle. Elle constituait un point de repère dans le quartier au même titre que l'école, le temple protestant ou la mosquée de Sikasika.

Les jeunes joueurs de football m'avaient suivi.

– C'est un étranger, a dit le plus audacieux d'entre eux. Regardez, il est aussi bien habillé qu'un Mouroupéen.

– Mais c'est un Mouroupéen ! reprit un autre. Regarde sa peau blanche.

– Elle n'est pas blanche, elle est brune.

Ils ne se doutaient pas que je comprenais la langue.

– Café au lait ! cria l'un d'eux.

Le sourire que je leur ai adressé s'est figé sur mes lèvres.

– Blanc-manioc, renchérit l'autre.

Le chauffeur a voulu empoigner l'un des garnements, mais ils avaient déjà filé et moi j'ai fait semblant de ne pas avoir entendu.

Une jeune fille qui se faisait natter la chevelure dans la cour s'est dressée et m'a coupé le chemin.

– Qui cherchez-vous ?

Il y avait une détermination d'Amazone dans son regard.

– Ma tante, répondis-je d'une voix grave, en essayant de demeurer impassible.

– Ta tante ? Qui donc es-tu ?

J'ai souri avant de détacher chaque syllabe.

– Dis à Mama Élodie que Lazare est revenu.

– Lazare ? Eh, attends un peu... Toi, l'étranger-là, attention !

Elle a pointé un index menaçant vers mon nez.

– Attention ! l'étranger, ne blasphème pas, oh ! Il n'y a plus de Lazare. Il n'y en avait qu'un. C'était mon frère ; il est mort.

Elle secouait nerveusement son index devant ma poitrine. On eût dit d'une arme pour me tenir en respect.

– Jeune fille, dis-je posément, je suis Lazare, le fils de Mama Motéma et de Bossuet Mayélé.

Elle se recula et me dévisagea avec inquiétude avant de laisser échapper un cri d'horreur :

– Maman, maman, maman, au secours !

Une femme apparut sur le pas de la porte de la case au toit de tuiles. C'était le portrait de Mama Motéma dans un corps plus élancé.

– Lazare, mon fils !

Tante Élodie a ouvert les bras, a trépigné en se contorsionnant avant d'invoquer les mémoires de sa sœur et de Bossuet Mayélé.

Comme pour sacrifier à une liturgie, elle a abandonné la langue véhiculaire pour le parler vernaculaire de la tribu. Quand elle m'a lâché, les deux jeunes filles se sont agenouillées devant moi. Gêné, je les ai relevées. Elles se sont alors mises à exécuter autour de moi une danse lente, en tapant des mains et sautillant, chantant quelque chose d'incompréhensible mais dont je croyais deviner le sens. À des détails de pas près, j'ai pensé à une danse effectuée autour du héros de l'opéra *Chaka*, de l'auteur nigérian Akin Euba. Avec Nancy, nous l'avions vu un soir, à New York.

Alertés par les hurlements de ma cousine, les locataires des cases en banco étaient sortis dans la cour. Des voisins, pour la plupart des femmes, lorgnaient grossièrement à travers la palissade. D'autres, plus audacieux, se hasardaient dans la parcelle ; une marée s'engouffrait derrière eux ; on

venait voir, on voulait participer aux réjouissances, on se précipitait pour s'installer. Séance tenante, un tam-tam s'organisa.

Tous ces visages m'étaient inconnus. Certains me rappelaient ceux de collègues d'*African Heritage*. Je lisais sur beaucoup d'entre eux les rides creusées par la misère. Les braillements du plus grand nombre couvraient le chœur d'un groupe de chanteuses. Des cris de joie ponctués de youyous fusaient d'un coin de la cour. Un groupe de mégères clamaient et ovationnaient mon nom à la manière de partisans célébrant les vertus de leur candidat.

J'ai cherché Mama Motéma des yeux. Je savais pourtant qu'elle n'était plus là.

– Eh ! Vous-là, s'égosilla Tante Élodie d'une voix de fausset. Eh, les femmes ! L'homme-là, c'est notre fils !

Et elle s'est mise à fredonner un air au rythme bien marqué en exécutant des gestes de chef d'orchestre.

– C'est mon fils, *notre* fils, vous dis-je. Celui qu'a élevé ma sœur Motéma. Elle l'avait emmené chez les Baroupéens, où il a grandi ; le voici de retour !

Tante Élodie ne savait pas que je revenais d'Amérique. L'eût-elle su qu'elle eût négligé ce détail. Les États-Unis n'étaient-ils pas, au bout du compte, une partie du pays mouroupéen ?

Les femmes avaient repris la chanson de Tante Élodie en frappant dans leurs mains et le sol vibrait de leurs piétinements. Les youyous vrillaient mes oreilles.

Gagné par la cadence de la mélodie, j'ai commencé à battre la mesure d'un mouvement discret du pied. Mon regard a rencontré celui d'une danseuse. Une femme laide et édentée. Son sourire m'a cependant encouragé. Je me suis mis, moi aussi, à frapper des mains et à damer le sol du talon. Mon corps s'est laissé emporter dans un roulis discret et, les yeux clos, j'ai levé les bras au ciel et j'ai rejoint le cercle des danseurs.

Ils marchaient en se dandinant et j'ai marché du même pas. Ils s'arrêtaient, je m'arrêtais et, jubilant, me contorsionnais sur place en

balançant des épaules et gigotant des reins. Envoûté par le claquement des mains, emporté par la cadence et l'accent du pays, j'ai dansé sans cavalière ; je dansais seul, pour moi seul ; je dansais seul avec les autres ; je dansais seul comme les autres ; impudique, je dansais du ventre et des reins ; je dansais pour décliner mon pedigree ; je dansais pour enraciner mes pieds dans le sol de la parcelle. J'ai mimé l'accouplement ; la tribu me récupérait.

Quand épuisé, couvert de sueur, j'ai ouvert les yeux, tout ce monde s'alignait et défilait pour me toucher la main. Parvenus à ma hauteur, ils fléchissaient le genou, baissaient la tête, joignaient leurs paumes et les entrouvraient pour y recevoir la mienne qu'ils gardaient un moment dans les leurs. En me souhaitant la bienvenue, les plus âgés m'appelaient *papa*, signe à la fois de respect, d'affection et peut-être d'allégeance. Certains détournaient la tête comme s'ils n'osaient me fixer. On eût dit une cérémonie d'hommage où les vassaux venaient se mettre sous la protection de leur seigneur et sollicitaient sa bénédiction. Gêné, j'ai tenté de relever les plus ridés, mais ils ne m'entendaient pas et je manquais de fermeté.

Deux hommes tinrent à se présenter en français. Ils voulaient me montrer leur savoir, comme d'autres leurs décorations.

La tante Élodie prononça une courte harangue dans laquelle elle remercia les voisins à l'aide d'un proverbe qui déclencha un chahut de youyous. La fête était terminée, elle invita à la dispersion. Elle l'exprima sans clause de style puis, me prenant par le bras, m'entraîna dans la case au toit en tuiles. Loin de se disperser, la foule entonnait des ritournelles connues de tous.

– Papa est revenu !

– Plus de famine !

Et de reprendre en chœur la formule à l'infini.

– Faut arroser ça, glapit une voix éraillée.

Et les autres de répéter la supplique sur l'air des lampions.

– Eh, vous-là, gronda Tante Élodie, suffit. En visite chez autrui, on ouvre les yeux, pas la bouche. Le chien ne remue pas sa queue dans la concession des autres... Vous savez ça.

– Ahaha, protesta une autre en frétilant, quitte-là, ko !

« Quitte-là ! », un créolisme de chez nous qu'utilisait Mama Motéma pour dire « allons donc » ou « ne nous ennuie pas, laisse tomber ».

Tante Élodie m'entraîna dans une pièce sombre. Contre un mur, il y avait, sur un lit en bois, un matelas recouvert d'un pagne et, au-dessus, une moustiquaire nouée en chignon.

– Ils exagèrent, ces nègres, bougonna-t-elle. Ne ratent aucune occasion de se rincer le gosier. Un enfant est né, verse-nous à boire. Tes parents négocient la dot avec les parents de ta future, verse-nous à boire. Tu te maries à la mode africaine, verse-nous à boire. Tu te maries devant le maire, verse-nous à boire. Tu te maries devant Dieu, verse-nous à boire. Ta femme t'abandonne, allons nous saouler en bande. Un sergent se mutine et remplace le général à la tête du pays, fais sauter le bouchon de champagne. Ta mère est morte, verse-nous du vin de palme et de la bière. Tu retires ton deuil, verse-nous à boire. Ton fils est revenu, verse-nous à boire. Verse-nous du vin de nègre et du vin mouroupéen. Bois toi-même, danse, enivre-toi. Ce sont toujours les mêmes qui paient. Les nobles ! Et nous sommes des nobles, Lazare, nous sommes des nobles. Tu sais ça ? Il faut donc étancher leur soif.

Étions-nous vraiment des nobles ?

Le regard de ma tante implorait. Il fallait se conduire en prince. J'ai plongé la main dans ma poche. J'avais quelques billets en francs CFA. Tante Élodie a appelé mes cousines et les a chargées de l'achat de quelques casiers de bière.

À leur retour, il a fallu se présenter à nouveau à la foule et se prêter à leur ovation. Chacun voulait trinquer avec l'enfant prodigue. Trinquen est façon de dire. Il s'agissait en vérité de verser, selon la coutume, quelques gouttes de boisson sur le sol avant de porter la timbale aux lèvres.

Les jeunes joueurs de football étaient revenus et s'étaient mêlés aux adultes. L'une de mes cousines les rudoya ; ce n'était pas là la place des mioches. Ils n'avaient pas l'âge de boire. Elle les traita de va-nu-pieds et entreprit de les chasser.

– Laisse-les, intervint Tante Élodie, laisse seulement, ma fille. Ce ne sont pas des chiens à l'affût de miettes, ce sont des créatures de Dieu ; ils sont ce que nous fûmes.

Quoique de mauvaise grâce, les cousines durent se résoudre à reprendre le chemin du magasin ; cette fois-ci Tante Élodie sortit l'argent pour la limonade. J'arrêtais son geste et me délestais de quelques autres billets.

– Il faut respecter ces enfants, poursuivit Tante Élodie.

Soudain absente, elle semblait réciter un poème.

– Qui peut deviner le futur que ces gamins couvent en eux ?... Si vous saviez d'où est sorti celui-ci, dit-elle en me montrant !... Aucun clairvoyant n'aurait pu prévoir son destin. Il n'était plus qu'une fleur fragile sans jardinier. Parmi ces gamins se trouvent peut-être un futur ingénieur, le médecin qui demain te sauvera la vie, un savant, le futur prophète ou chef de ce pays, ou tout simplement le piroguier qui te permettra d'échapper à tes persécuteurs.

Mais qui l'écoutait ? Dans la cour, les voisins s'arrachaient les bouteilles de bière en parlant haut et fort. En les observant, j'ai pensé à une toile de Breughel dont je n'ai jamais su le titre.

Tante Élodie a insisté pour que j'use du fauteuil. C'était le seul de la pièce. Elle s'était assise sur une chaise fort peu confortable.

– Ainsi te voilà revenu, papa ?

J'ai décroisé les jambes et me suis remué avec maladresse sur le vieux fauteuil en skaï.

– Tu vois, maman, intervint l'une des cousines. Je te l'avais bien dit.

Elle avait rêvé quelques nuits auparavant du grand frère Lazare. Après avoir écouté le récit du songe, Tante Élodie avait envisagé de conduire sa fille chez le clairvoyant pour interpréter la vision. Non, ma fille, non, on

ne traite pas à la légère, on ne banalise pas la réapparition d'un disparu. Et il n'est pas donné au premier venu de déchiffrer son message. Il fallait vite consulter le spécialiste afin de savoir quel sacrifice apaiserait l'âme du défunt. Animal à égorger, gage à accomplir ou attitude expiatoire ?

Il faisait chaud et sombre dans la pièce au toit bas. Fuyant le regard de Tante Élodie, j'ai posé les yeux sur le crucifix, en face de moi. Une branche de palmier avait été insérée en diagonale entre l'objet et le mur. Au-dessous, deux images saintes fixées par des punaises.

Le chahut des buveurs dans la cour nous parvenait toujours et Tante Élodie a interrompu plusieurs fois ses propos pour déplorer cette inconduite. Soudain, le silence s'est fait et s'est élevé un chant, entrecoupé de youyous.

Tante Élodie m'a d'abord regardé, comme pour s'appuyer sur le témoignage de quelqu'un qui la comprenait et, après un soupir discret, a eu une mimique de résignation.

En fait, Élodie est ma tante à la mode africaine et Mama Motéma n'est pas ma mère au sens européen du terme. Elle était plutôt, pour traduire mot à mot, de la langue en français, la *rivale* de ma mère.

Je sais peu de chose de la vie commune de mes parents, sinon qu'ils ne voulurent, ou ne purent, se marier. Papa est mort sans pouvoir me l'expliquer. Sans doute attendait-il que je sois en âge de comprendre. Je ne possède que quelques bribes de son histoire avec ma mère, la vraie, glanées çà et là dans les souvenirs de ceux qui les ont connus. Ainsi, lors de mon passage à Dakar où j'ai appris que, après cinq ans de vie commune, Bossuet Mayélé et elle se vouvoyaient encore.

Je suis un fils d'étudiant né une année avant l'Indépendance ; un enfant non désiré ; la pilule n'existait pas.

Étudiante en droit, comme mon père, ma mère l'avait rencontré à la faculté, place du Panthéon. Sa grossesse fut une épreuve. Être fille-mère, à l'époque, constituait un scandale pour la famille, un drame pour l'intéressée. Elle est morte en couches.

Mon père m'a reconnu et ma grand-mère maternelle m'a recueilli dans des circonstances qui me demeurent obscures.

Je n'ai aucun souvenir de cette grand-mère. Elle se serait opposée à son mari, un général au nom à particule, et m'aurait un temps élevé contre le gré de celui-ci. Ma couleur et mon statut d'enfant naturel gênaient cet homme fier de ses quelques quartiers de noblesse. Il se sentit soulagé lorsque, arguant de la loi, mon père entreprit des démarches pour me récupérer afin de m'emmener avec lui en Afrique. Ma grand-mère en

conçut un chagrin insurmontable. Est-ce la raison pour laquelle elle alla, quelques mois plus tard, rejoindre sa fille au cimetière de Montparnasse ? Les uns attribuent son décès à une dépression, les autres à un cancer. Chaque fois que je passe à Paris, je vais me recueillir devant le caveau où gisent ma mère et ma grand-mère et, chaque 1^{er} novembre, depuis les États-Unis, je fais fleurir leur sépulture.

Les recherches que j'ai effectuées sur ma mère ont fourni de maigres résultats. D'une certaine manière, je suis l'envers des métis de la colonisation. Enfants de père inconnu, ceux-ci recherchaient les traces d'un géniteur à la sauvette ; moi, je tente de retrouver celles d'une mère qui m'a été arrachée. Aujourd'hui, j'ai abandonné cette quête. Je sais que toutes les traces ont été effacées. Motéma accueillit mon père à son retour au pays et se mit très vite en ménage avec lui. Elle lui avait été promise quelques années avant ma naissance. Un arrangement parental entre les familles. Assez étrangement, mon père, moderniste intransigeant, du moins si j'en crois de nombreux témoignages, se plia à la coutume. Motéma lui redonnait une légitimité dans le milieu originel. Joli coup pour le politique : il intégrait la vie privée dans sa stratégie globale, pour utiliser la prose militante.

Il l'avait rencontrée au *Manguier*, lors des vacances scolaires de 1956. Au retour de mon père en France, son oncle maternel apporta à celui de Motéma le vin de palme, des boissons européennes, des pagnes, une machette, d'autres objets que je ne connais pas mais que la coutume précise et qui tous constituent, associés à une certaine somme d'argent liquide, la dot traditionnelle. Bossuet Mayélé n'apprit la chose qu'après coup.

Pour permettre à Motéma de suivre son « fiancé » en Métropole, des relations claniques lui obtinrent une bourse d'études en France. Elle y découvrit la liaison de mon père et ma mère. Cloîtrée en province, où elle recevait une formation d'infirmière, elle ne pouvait pas voir le « fiancé », lequel de son côté ignora sa présence. Toutefois, à en croire Tante Élodie, elle aurait réussi à rencontrer à plusieurs reprises Bossuet Mayélé, à la

dérobée, dans quelques hôtels borgnes du Paris populaire ; il ne faut pas juger ses parents.

Lorsque je suis arrivé au Mossika, en 1961 ou 1962, Mama Motéma était déjà de retour au pays. Nous accueillit-elle à l'aéroport ou emménagea-t-elle à la maison plus tard ? Et dans ce cas, combien de temps après notre installation ? Je n'en ai gardé aucun souvenir. Quelles que soient les circonstances, elle m'adopta et m'éleva comme si j'étais le fruit de ses entrailles. Ma mère n'est qu'une idée, un rêve, Mama Motéma une réalité tangible.

Dans un élan naturel, sans le moindre soupçon de revanche vis-à-vis de la Blanche qui lui avait ravi son « fiancé », Motéma me donna l'affection dont j'avais besoin. Que ce soit au pays puis, plus tard, en exil en France, je ne me souviens pas qu'elle ait jamais émis un commentaire désobligeant ou prononcé une parole d'amertume à l'encontre de mes parents. J'ai été son fils, elle m'a protégé, s'est battue pour moi ; elle m'a élevé dans le culte de mes deux disparus.

Je lui dois le peu que je sais de l'Afrique. Le reste de mes connaissances sur le Mossika est livresque.

Mais c'est une certaine appréhension du monde, une manière de faire face à l'adversité et surtout une énergie indomptable face aux coups du sort, que je dois le plus à ma mère adoptive. Je lui suis redevable de cette affection sans laquelle mon cœur se serait desséché avant l'échéance.

– Alors, que s’est-il passé, papa ?

Tante Élodie avait perçu la gêne dans mon sourire.

– Comment as-tu pu nous laisser aussi longtemps sans nouvelles ?

Il n’y avait aucun reproche dans sa voix.

– Sais-tu..., hésita-t-elle, sais-tu même, poursuivit-elle, qu’on nous a annoncé ton décès ?

J’ai baissé la tête et allongé le bras pour atteindre mon verre de bière.

Elle a fait allusion à une lettre indiquant les circonstances de mon décès. Son auteur, au dire de l’écrivain public du quartier, avait une signature illisible. La famille décida une semaine de veillées pour la paix de mon âme. A moi qui n’étais qu’un allié, le fils du compagnon de leur sœur, on avait réservé le culte des membres de la famille ! En fait, la famille fut contrainte de se limiter à deux nuits et fut l’objet d’actes d’intimidation.

Pour contourner l’interdiction des autorités, des dispositions furent prises afin de poursuivre les veillées au village.

– Qu’est-ce que tu as ? Tu ne t’enrhumes pas au moins ? Toi-là, cria-t-elle à sa fille, ferme la fenêtre. Vite. Tu ne vois pas que ton frère va attraper du mal avec ces courants d’air.

J’avais seulement avalé ma bière de travers. Tante Élodie m’a assené quelques tapes dans le dos.

– Pourtant, ai-je bredouillé, pourtant... je vous ai écrit plusieurs lettres...

Tante Élodie a froncé les sourcils.

– Et elles me sont revenues, ai-je poursuivi, avec la mention « inconnu à l'adresse ».

– Ça, c'était un coup des lascars du pouvoir, a-t-elle affirmé, en se tapant un grand coup sur la cuisse. Ils nous en voulaient.

Une expression masculine a durci son visage.

Elle a poursuivi en expliquant que la fuite en France de Mama Motéma, après la disparition de mon père, avait ulcéré les autorités ; c'était comme si les assassins de Bossuet Mayélé avaient mal exécuté leur besogne. Ne pouvant plus atteindre la femme et le rejeton de la victime, ils se retournaient contre ceux qu'ils avaient sous la main : la famille. Tante Élodie a évoqué le souvenir de Lénine, de Dalton et de Hitler, trois nervis qui écumaient alors le pays.

Je n'avais pas connu ces personnages, mais Mama Motéma les mentionnait souvent.

Ils ne vinrent pas directement exprimer leurs menaces, expliqua Tante Élodie, mais dépêchèrent un de leurs *petits boys*. Le zigoto se présenta l'après-midi précédant la première veillée. La famille lui répondit sèchement en le toisant. Elle trouva le lendemain matin le chien abattu dans la cour, une fleur de bougainvillée sur son cadavre.

– *Tout est-il*, conclut-elle, qu'on t'a cru mort et qu'on a honoré ton âme avec le nombre requis de veillées. Maintenant que te voilà ressuscité, il va falloir consulter les vieux du village pour savoir comment réparer cette méprise.

J'ai ressenti un malaise. Elle venait d'aborder une affaire dont le souvenir me pesait. J'allais devoir m'expliquer. C'était pour retarder ce moment que j'avais repoussé ma visite chez Tante Élodie.

J'ai un instant perdu le fil des propos de Tante Élodie.

Sur un meuble en Formica, à côté d'un pot de fleurs artificielles, trônait une photo de Mama Motéma. Elle avait une expression inhabituelle. Sous des images saintes épinglées au mur, elle posait sur nous, depuis des régions lointaines, un regard méditatif. Elle semblait m'adresser un sourire discret, indulgent et mélancolique.

Elle n'avait jamais voulu me rejoindre en Amérique. Une crainte irrationnelle. À la fin des années quatre-vingt, elle était rentrée au pays. Dans une de ses correspondances, elle me disait que les choses n'y avaient pas radicalement changé mais m'assurait que le temps de la folie était passé. Nous en avions parlé au téléphone. J'avais tenté de la dissuader de partir, allant jusqu'à lui promettre d'augmenter la somme que je lui faisais parvenir mensuellement.

Peu après son retour, elle fut terrassée par un accès de paludisme pernicieux.

On m'avertit par lettre. Une de ces missives rédigées par un écrivain public. Sans ménagement, dans un style administratif, il y était question d'« agonie ». La formule ne m'avait pas alarmé tant je savais qu'on en abusait au pays pour dire simplement que le patient allait mal.

Peu de temps après, un membre de la tribu, de passage aux États-Unis, a apporté la nouvelle. Je n'avais pas rencontré le messager. J'enseignais alors à l'université de Tucson, dans l'Arizona. Mon seul point de contact avec le pays était un chauffeur de notre ambassade auprès des Nations unies. Un homme de la tribu qui avait travaillé pour mon père et que son

assassinat avait révolté. C'est sa voix qui m'avait communiqué le message sur le répondeur. D'abord troublé, je m'étais rassuré en me disant que Mama Motéma était encore bien vigoureuse ; qu'elle avait probablement besoin d'argent pour se faire soigner. J'avais, le jour même, envoyé un mandat télégraphique et, le lendemain, j'étais parti pour le Canada où se tenait un congrès de professeurs de français. À mon retour, Nancy m'avait accueilli à l'aéroport et n'avait pas voulu ternir nos retrouvailles.

À la maison, elle m'avait d'abord interrogé sur le congrès. Bien que nous en eussions parlé au téléphone (je l'appelais tous les jours de là-bas), elle était curieuse de connaître mille détails. Elle voulait savoir l'effet de ma communication sur les participants. Après le déjeuner, elle m'avait fait asseoir à côté d'elle sur le canapé. Elle avait éteint la télévision et m'avait pris la main en me regardant dans les yeux. J'ai pensé à une coquetterie. Elle aime me séduire comme s'il s'agissait de la première fois. Mais il y avait cette fois-là de la raideur et de la distance dans son attitude. Elle a baissé la voix et m'a dit qu'elle avait une annonce à me faire ; elle n'en avait pas eu la force au téléphone. J'ai blêmi.

Nancy m'a entouré de ses bras puis, pour briser le silence, m'a murmuré que, de toute façon, il n'y avait plus rien à faire. Le télégramme nous était parvenu à Tucson plus d'une semaine après les funérailles. Peut-être Nancy voulait-elle par cette annonce me trouver une raison pour m'éviter le voyage en Afrique. Même si les choses avaient évolué au Mossika, et que beaucoup d'exilés y étaient récemment retournés, elle connaissait mes réticences à me rendre là-bas.

Tante Élodie n'a fait aucune allusion à mon absence aux obsèques. Je savais qu'on avait prolongé les veillées d'une semaine, dans l'espoir de ma venue.

C'est l'année suivante que j'ai quitté l'enseignement et me suis fait recruter par *African Heritage*. Nous avons d'abord déménagé à Philadelphie, puis sur un campus de la banlieue à Haverford, quand Nancy y a trouvé un poste.

C'est de Philadelphie que, maquillant mon écriture, j'ai rédigé la lettre annonçant ma mort. J'avais usé de ce stratagème pour couper tout lien avec le Mossika. Je ne cessais de me dire africain mais voulais effacer le Mossika de ma mémoire. Sans doute parce que je ne m'y sentais plus d'attache, mais plus encore dans le but de mettre un terme définitif aux cauchemars qui m'y ramenaient et au cours desquels j'entendais les appels au secours de mon père.

Bien que Tante Élodie ne semblât pas vouloir revenir sur mon absence aux obsèques de ma mère nourricière, je croyais discerner des allusions entre les mots et j'interprétais en ce sens certains regards que je n'étais pas en mesure de soutenir. Chaque fois que la conversation tombait, je frémissais et m'apprêtais à prendre la parole pour éviter les silences. La première fois, j'y ai mis un terme en offrant les cadeaux que Nancy avait achetés la veille de mon départ : tee-shirts, tenues de sport, médicaments et quelques autres bricoles qu'on trouve dans les boutiques de la chaîne CVS. Chaque paquet faisait jaillir des exclamations pittoresques.

Je me délestais du poids des silences suivants en relançant l'entretien par des questions sur le sort d'un parent ou d'une connaissance dont le nom me traversait l'esprit. Mon ton sonnait faux mais Tante Élodie ne cherchait pas à me mettre en difficulté.

Finalement, c'est moi qui ai manifesté le souhait de déposer des fleurs sur la tombe de Mama Motéma. Tante Élodie m'a pris la main. Ses doigts étaient les jumeaux de ceux de Mama Motéma. Elle a soupiré faiblement et fermé les yeux, comme si elle attendait cet instant, comme si elle me reconnaissait enfin.

Le lendemain, ils m'ont conduit sur la tombe, dans un nouveau cimetière, en dehors de Likolo.

L'amabilité du personnel du Sheraton me désarmait. J'ignorais qu'on fût si souriant et si prévenant chez nous.

Les employés de la réception avaient dû me trouver grossier à mon retour de chez Tante Élodie. À peine avais-je répondu à leurs salutations quand ils m'avaient tendu la clé. J'avais besoin de m'isoler, de retrouver mes marques, de voir clair en moi-même.

J'ai calculé le décalage horaire avec les États-Unis. C'était le moment propice pour téléphoner à Nancy.

Elle avait la voix endormie et j'ai regretté de l'avoir réveillée. Mais Nancy est toujours vive et gaie. Le petit cri de joie par lequel elle m'accueille au téléphone chaque fois me réjouit. Quand j'ai voulu terminer la conversation, elle a protesté et m'a retenu d'un ton câlin, semblable à la douce protestation qu'elle émet lorsque, après l'amour, elle me supplie d'attendre avant de me retirer.

– Une minute, s'il te plaît, minaudait-elle, attends que je prenne ta photo pour mieux t'entendre.

Elle voulait savoir comment se passait, après une si longue absence, mes retrouvailles avec l'Afrique. Après lui avoir annoncé que j'avais retrouvé ma famille, je lui ai dit que les tam-tams s'étaient réveillés en moi. Cela l'a bien fait rire. Elle devait penser que j'utilisais un cliché de langage de bandes dessinées pour l'amuser. J'ai bredouillé des platitudes. D'abord parce que tout était confus dans ma tête, tout y tourbillonnait, et ensuite parce que je craignais d'avoir été mis sur table d'écoute. Lors de notre conversation, l'ambassadeur m'avait mis en garde ; malgré les

proclamations et les promesses qui avaient suivi la Conférence nationale, l'État n'avait pas encore eu le temps de changer ses habitudes. Les communications avec l'étranger étaient toutes surveillées.

A l'autre bout du fil, je sentais Nancy heureuse de la conversation. Gaie, elle cherchait à la prolonger en usant de coquetteries, mais j'ai dû l'abrégier et lui promettre de la rappeler.

Quelques minutes après, la sonnerie du téléphone a retenti. C'était à nouveau Nancy. Elle avait trouvé ma conclusion trop brutale et voulait en savoir plus. J'ai dû la rassurer.

En guise de dîner, je me suis fait servir un club-sandwich dans la chambre. Mais ma solitude ne me soulageait pas. La visite chez Tante Élodie ne cessait de me hanter.

Quel diable m'avait donc poussé à échafauder ce macabre scénario ? Une lettre écrite par moi pour annoncer ma propre mort.

Tante Élodie n'avait pas été dupe de mon stratagème, j'en étais sûr. Le regard qu'elle avait coulé vers moi, chaque fois que je détournais la conversation, ne prêtait pas à équivoque. Pourquoi n'avait-elle pas cherché à me confondre ?

Des souvenirs d'études ethnologiques me revenaient à l'esprit. On y assurait que les familles, chez certains peuples bantous, afin de fortifier l'unité du groupe, traitaient de tous les conflits internes par une palabre où chacun dénonce, reproche, fustige, se justifie avant que le doyen ne conclue en citant un adage oublié. Et l'orage apaisé, il donne l'absolution. Le fautif prend alors l'engagement de ne pas récidiver et le groupe celui de demeurer uni. Seul le linge lavé sera suspendu à l'extérieur, nul, en dehors du clan, ne doit savoir qu'il a été souillé, ni à quelle sorte de lessive il a été soumis.

Dans l'ouvrage, l'auteur indiquait un détail qui m'avait frappé. Le doyen, généralement l'oncle maternel, prenait une tige, la rompait et la nouait d'une brindille en promettant la malédiction à celui dont le comportement briserait ce qui venait d'être réparé.

Ce passage s'appliquait en fait à un peuple de l'Afrique de l'Est. Mais je me suis dit que tel devait être le lot du mien dont j'ignorais les coutumes. J'ai plusieurs fois voulu les étudier et y ai renoncé. Si un Américain n'a pas besoin d'étudier ses coutumes pour être américain, pourquoi doit-il en être autrement pour un Africain ? Sommes-nous des sujets d'ethnologie ou des êtres humains comme les autres ?

Pourquoi Tante Élodie m'avait-elle épargné le grand jury familial ? Pourquoi cette complicité dont elle ne me dit mot mais qui me plaçait en position d'obligé ?

Aujourd'hui encore, en Amérique, où je ne pense au pays que quelques instants par semaine, son pardon ne cesse de me tourmenter.

En sortant de chez Tante Élodie, je voulais me lancer à nouveau dans la recherche du *Manguier*. J'avais déjà sillonné dans tous les sens à plusieurs reprises les mêmes rues sans pouvoir retrouver le lieu où les congénères de mon père venaient *ambiancer* chaque fois que, de Métropole, ils revenaient en vacances au pays.

Sur le trottoir opposé, un jeune garçon m'observait. J'avais remarqué qu'il m'avait pris en filature depuis quelques blocs. Était-il, lui aussi, un auxiliaire de la police ? J'ai traversé la rue pour l'aborder. Il tenait à la main, enserrés dans une lanière élastique, des livres et des cahiers recouverts de papier journal. Un lycéen sans doute. Il en portait l'uniforme. Je lui ai adressé la parole en langue. Mon accent et mes tournures, traduites mot à mot du français, ont dû l'amuser ; il m'a répondu en français.

Non, non, il n'avait jamais entendu parler du *Manguier*. Il m'a examiné avec curiosité.

– Je suis né dans ce quartier, et je n'y ai jamais vu de *Manguier*.

Il devait avoir moins de quinze ans.

Le bar-dancing avait donc disparu. Mais depuis quand ? Vraisemblablement avant la naissance de ce gosse. Pourquoi ? Le patron

avait peut-être fermé l'établissement pour faillite ou décès et son nouvel acquéreur avait procédé à des transformations. À moins qu'on ne l'ait détruit. J'aurais voulu au moins retrouver l'emplacement de ce lieu dont Tonton Goma m'avait fait rêver. Une espèce de Nouvelle-Orléans du pays bantou.

Je n'arrivais pas à m'atteler à la rédaction de mon reportage.

Du dehors me parvenaient des cris d'enfants joyeux. Je me suis dirigé vers la fenêtre, mais ma chambre ne donnait pas sur la piscine. J'y suis descendu. Du coin de l'œil, des mères, en train de lézarder au soleil, surveillaient leur progéniture. J'étais le seul Noir à m'exhiber en maillot de bain.

J'ai reconnu des membres d'un équipage d'Air France qui faisait la ligne. J'ai imaginé leur vie de chambres d'hôtel en chambres d'hôtel. L'un de mes fantasmes. Je n'ai pas poussé mes réflexions bien loin et je me suis mis à feuilleter les journaux locaux. Leur lecture était insipide ; ils fourmillaient d'informations intéressantes sur l'humeur des citoyens mais le ton était pitoyable.

J'avais emporté *Le Voyage au Congo* d'André Gide. Dès la première page, j'ai oublié la chaleur et l'inconfort de ma chaise. Gide m'inspirait. Nos tropiques n'avaient pas changé depuis sa tournée.

Finalement, j'ai passé le plus clair de mon après-midi sous un parasol, plongé dans mon livre. À vrai dire, je ne l'avais jamais vraiment lu. Seulement des passages.

Au coucher du soleil, alors que les derniers baigneurs se rhabillaient, j'ai hésité à plonger dans la piscine. Je craignais que l'eau ne se fût refroidie. Elle était délicieusement tiède et j'ai nagé quelques longueurs, fait la planche et j'ai eu envie d'aller me promener dans la ville.

En sortant de l'hôtel, j'ai résisté aux invites des chauffeurs de taxi. L'air fraîchissait et une lumière douce éclairait la ville. Je disposais de peu de

temps avant la nuit. Comme chaque soir, elle allait tomber brusquement.

Je me suis engagé sur la chaussée qui descend la colline du Sheraton. À son pied s'étend une bâtisse au toit de tôles rouillées. Les murs sont souillés et les fenêtres dégradées. J'ai reconnu la première école de mon enfance. Les colons l'avaient construite pour les fils des commis indigènes. Les premières années qui suivirent l'Indépendance, elle était encore propre et, régulièrement à la saison sèche, on en chaulait les murs. C'est là que j'avais eu pour instituteur celui qui avait été auparavant le maître de mon père, un certain M. Babéla. Était-il encore de ce monde ?

La nuit m'a surpris. L'air rougeoyait de braises. De part et d'autre de la chaussée, un cahier ou un livre à la main, des jeunes gens faisaient les cent pas sous les réverbères. Ils s'en approchaient pour lire leur texte, puis s'en éloignaient en marmonnant des formules afin de les mémoriser. C'est ce que m'expliqua le jeune homme que j'abordai.

– Ce n'est pas le meilleur endroit pour étudier, lui fis-je remarquer. Tu n'as pas d'électricité à la maison ?

– Si, me répondit-il.

– Alors ?

Il s'est contenté de sourire comme si la réponse allait de soi. Devant mon insistance à en savoir plus, il a expliqué qu'il y avait trop de bruit chez lui.

– Toujours des gens qui rendent visite aux parents. Ça parle, ça écoute la musique ou ça met la télévision à plein tube. Par exemple, *net maintenant-là même*, y en a qui sont venus suivre le match Paris-Saint-Germain contre Glasgow Rangers.

J'ai voulu savoir ce qu'il étudiait. Il a pris un air honteux puis m'a tendu un cahier aux pages griffonnées de formules mathématiques. Pour moi, c'était du cyrillique. J'ai néanmoins pris un air entendu.

– Que veux-tu faire après ton bac ?

– Aller dans une université en France.

– Pourquoi en France, il y en a une ici, non ?

– Ouais, mais ici c'est trop de *cafouillage*.

C'est seulement plus tard que j'ai compris, d'après le contexte, que le mot « cafouillage » n'avait pas au pays le sens qu'il a dans l'argot parisien. Au Mossika, il signifie débrouillardise ou, quelquefois, favoritisme et trafic d'influence.

– As-tu au moins une idée de ton futur métier ?

Il s'est gratté la tête, a souri d'un air penaud puis, s'enhardissant, a déclaré avec un chat dans la gorge mais le regard déterminé :

– Je veux diriger ce pays.

Interloqué, j'ai souri à mon tour et lui ai tapoté l'épaule.

Je suis revenu le lendemain mais je n'ai pas retrouvé mon jeune homme. Pensait-il qu'un pays ne se construit qu'avec des politiciens ?

Mais ce soir-là je m'étais contenté de lui demander s'il pouvait m'indiquer le chemin pour me rendre au *Manguier*. Quelle importance pouvait représenter ce dancing pour moi maintenant ? Aucune, sinon me fournir une image tangible du monde dans lequel mon père avait vécu. Le jeune homme m'avait fixé avec des yeux ronds. Non, il n'avait pas la moindre idée du lieu.

Il devait avoir entre seize et dix-huit ans.

Il m'a signalé à tout hasard le nom de deux ou trois dancings célèbres du quartier pour le cas où je souhaiterais me distraire.

C'est en 1947 que des boursiers du Mossika se rendirent pour la première fois en Métropole. La promotion comprenait moins de dix enfants triés sur le volet par un concours sévère. Bien que reçu premier, mon père ne fit pas le voyage. Il préféra tirer profit d'un autre concours, celui du Petit Séminaire. Au bout de quelques années, il perdit la vocation et, si je me fie à certains recoupements, c'est en 1950 qu'il débarqua, avec Goma, sur les quais de Bordeaux, d'où ils furent dirigés vers un lycée du sud de la France. Je n'ai pas pu déterminer quel était alors son âge. Interrogés sur ce point, ni Mama Motéma ni Goma ne m'ont fourni de réponses claires.

C'est un trait de toute sa génération. Comme les actes de naissance indiquaient qu'on était *né vers*, on se rajeunissait pour être accepté à l'école, on se vieillissait pour entrer dans la fonction publique, on se rajeunissait de nouveau pour différer le départ à la retraite.

Les boursiers revenaient de France tous les deux ans, avec une régularité cyclique. Vacances triomphales où la famille, le clan, la tribu et la race les accueillaient en héros. Le voyage aérien était alors considéré comme un acte de bravoure. On les appelait « les Parisiens ». Ils savouraient le surnom et adoptaient des attitudes ostentatoires et des comportements provocateurs.

Ainsi, en ce temps de ségrégation raciale, certains « étudiants » s'aventurèrent-ils à s'asseoir aux terrasses des cafés de la ville européenne. Un lot d'anecdotes existe sur le sujet. J'en tenais de Goma et de Mama Motéma. J'en ai entendu d'autres au cours de mon voyage. À quoi bon les

rapporter une nouvelle fois ? À trop répéter les conflits de l'époque coloniale, on risque de confondre les Français d'aujourd'hui avec les colons d'hier. Dois-je continuer de récriminer contre un ami sous prétexte que son grand-père a jadis giflé le mien ? Cet engouement irréfléchi pour le devoir de mémoire m'insupporte. Il constitue une arme à double tranchant.

La première fois, au début des années cinquante, les « Parisiens » s'exhibèrent en *zazous*. Chevelure épaisse, veste ample et longue, chemise *cinquième avenue* à col amidonné, véritable minerve, sur laquelle était enlacée une cravate à gros nœud, pantalon étroit et chaussures épaisses à semelles de crêpe, ces *sapeurs* avant la lettre s'évertuèrent à introduire le be-bop et le boogie-woogie, qu'ils avaient appris à danser dans les caves de Saint-Germain-des-Prés et du Quartier latin, à Paris, où ils se rendaient pour les petites vacances. Comme les cavalières du pays, magiciennes dans la rumba, étaient désorientées par leurs pas saccadés, à trois et cinq temps, mélange compliqué de fox-trot et de charleston, et qu'elles redoutaient les figures acrobatiques où ils les soulevaient comme des bébés pour les poser sur une cuisse, hop ! puis sur l'autre, hop ! ou les balancer sur leur dos, ils en étaient réduits à faire des démonstrations entre garçons. Le public n'y trouvait pas à redire. C'était un ballet où les gens de même sexe pouvaient se produire ensemble comme dans les danses traditionnelles. À la fin des vacances, grands seigneurs, les Parisiens laissaient en souvenir leurs disques de jazz au patron du *Manguier*.

Les années suivantes, celles où Goma défraya la chronique en portant le premier *blue-jean* de la colonie, les filles se révélèrent de talentueuses danseuses de be-bop. On eût juré qu'elles étaient allées suivre un stage en Métropole. Leur prouesse était d'autant plus méritoire qu'elles dansaient la chose-là en pagne ; nulle fille alors, fût-elle pilier de bar, n'aurait osé enfiler un pantalon, à n'en pas douter plus commode pour ce genre d'exercice.

Mais cette année-là, les étudiants étaient revenus l'esprit contaminé par les idées indépendantistes, « communistes » disaient les colons. À la différence de l'élite locale qui se faisait appeler Africains, au lieu de Noirs ou indigènes, les étudiants se proclamaient nègres, reprenant avec fierté un mot qui avait alors valeur d'insulte et préféraient la rumba au jazz pour affirmer leur identité ou, comme ils disaient, leur « négritude ». À titre annexe, ils ajoutaient le mambo, la pachanga et d'autres danses afro-cubaines, qu'on nomme indifféremment aujourd'hui salsa, et dans lesquelles ils retrouvaient la cadence et la fièvre de leurs rythmes.

Seul mon père, paraît-il, ne participait pas à ces sorties.

« Je ne suis pas de ces nègres qui se trémoussent quand il y a tant de choses à lire et à apprendre pour rattraper l'Europe », déclarait-il en redressant la tête, chaque fois que les autres voulaient l'entraîner dans ces sorties.

Mais nul n'est tout d'un bloc. Quoique avec mesure, Mayélé ne laissait pas d'apparaître dans les dancings. Ce qu'il exécrait, c'était d'y venir en bande, habitude qu'il fallait, selon lui, laisser aux marins et légionnaires en bordée. Assis dans un coin de la terrasse, il observait la salle en sirotant un verre de boisson douce ainsi qu'un sage en train d'observer les mœurs de quelque groupe exotique.

Il lui arrivait, paraît-il, entendant les premières notes d'une rumba ou d'une biguine à succès, de se lever et de choisir une jeunesse pour danser discrètement. Évitant l'exhibition, le buste droit, le bassin souple mais discret, il évoluait dans un espace réduit. Les habitués des lieux taxaient son pas d'aristocratique.

C'est ainsi qu'il lui advint, au *Manguier*, de prendre dans ses bras la jeune Motéma.

Il faudra que je fasse parler Tante Élodie sur ce sujet ; elle accompagnait sa sœur le soir de leur rencontre.

Tout ce qui précède m'a été relaté par Goma. C'était il y a vingt-cinq ans.

La neige était tombée durant la nuit. À chaque occasion, c'était avec un cœur d'enfant que je contemplais le spectacle qu'elle m'offrait. J'avais quinze ans et c'était jour de congé scolaire. L'après-midi, Tonton Goma était passé à la maison. Comme à l'accoutumée, il était vêtu de sa casquette et de son duffle-coat beige.

Je devais sans doute, ce jour-là, aller au cinéma ou jouer au foot avec des amis au centre sportif en face de l'hôtel Hilton. J'ai renoncé à mon programme et suis resté à la maison parce qu'il y avait longtemps que je n'avais pas vu Tonton Goma.

Comme chaque fois, il est entré chargé d'un paquet qu'il a remis à Mama Motéma et, comme chaque fois, s'est ensuivi le même protocole : protestations, remerciements, préceptes tirés de leurs expériences de la vie. Goma a énuméré quelques noms de compatriotes de passage à Paris. Il les rencontrait la nuit dans l'établissement où il se produisait alors, un piano-bar du VI^e arrondissement. Chaque patronyme cité était l'occasion, pour Mama Motéma et lui, de philosopher en termes sévères sur la veulerie de nos compatriotes. La conclusion était toujours la même : le temps n'était pas encore venu de rentrer au pays. Parce que les Zoulous n'avaient toujours pas construit de métro, pour l'un ; parce que les chacals étaient toujours en liberté, pour l'autre.

Goma a pris congé plus tôt que d'habitude. J'ai proposé de le raccompagner. Mama Motéma a aussitôt réagi :

– Tu ne vas pas aller te coller aux basques de ton oncle, voyons. C’est un adulte ; il a d’autres occupations que toi.

– Viens, *man*, tu es un homme maintenant.

– Pas tout à fait. Ne cherche pas des excuses pour entraîner mon fils dans tes *madragues*-là.

Mama Motéma n’a jamais su ce qu’était une madrague mais elle employait ce mot en lui donnant un sens qui lui était particulier. Cela m’agaçait. Je désespérais qu’elle ne sût jamais parler le français tel qu’on nous l’enseignait, mais ne me hasardais plus à la corriger car je me serais attiré une réplique sèche, dont elle avait le secret, assortie d’une leçon de morale, en langue, sur le respect dû aux aînés.

Elle a finalement consenti à me laisser sortir en me recommandant de ne pas rentrer tard et me priant de passer au retour chez le boulanger. La neige ne lui donnait pas envie de sortir ce jour-là.

Le ciel était bleu et la luminosité de l’air ajoutait encore à mon enchantement. Les chutes de neige étaient à Paris aussi rares que les éclipses de soleil. Chaque fois, c’était fête pour moi. Un mince coulis blanc, encore immaculé, recouvrait la pelouse du square Saint-Lambert. Un nègre trapu, coiffé d’une casquette, vêtu d’un duffle-coat, flanqué d’un adolescent à la démarche dégingandée, avançait avec précaution afin d’éviter les plaques de verglas. Je souhaitais que la nuit fût glaciale pour conserver la neige.

La rue de Vaugirard était presque déserte. Les trottoirs avaient déjà été nettoyés par les riverains et la chaussée, sur laquelle subsistait du gros sel jauni, était noire de boue.

– Quel *poto-poto* ! maugréa Goma.

À Vaugirard, nous nous sommes engouffrés dans la bouche de métro. J’avais l’habitude de dévaler les marches au pas de course. J’ai dû ralentir pour ne pas gêner Goma. Il s’était un peu empâté et son pas s’était alourdi ces derniers temps. Dans le couloir qui menait au quai, il m’a proposé d’aller faire un tour au Quartier latin. Nous avons peu conversé dans le

méto. Sans en avoir l'air, nous observions les passagers, et eux, avec la même discrétion, coulaient un regard de curiosité dans notre direction.

Nous sommes descendus à la station Odéon. Sur la place Henri-Mondor, Goma s'est arrêté un instant pour s'orienter. Nous avons emprunté la rue de l'École-de-médecine en direction du boulevard Saint-Michel. Avant la librairie Gibert, un cinéma d'art et d'essai affichait *Ceddo*, le film du Sénégalais Sembène Ousmane. J'avais lu des articles élogieux à son sujet dans *Libération*. Si j'avais proposé à Goma d'entrer, je suis sûr qu'il aurait acquiescé. Mon père et lui avaient fréquenté Sembène Ousmane. Je me suis retenu parce que j'avais envie de questionner Goma sur mon père. Je me rends compte aujourd'hui que, dans ce Paris moderne, ce musicien de jazz qui ne voulait pas rentrer se fourvoyer chez les Zoulous, me faisait office de griot.

Nous sommes entrés dans notre cher *Balzar*, où il était traité en habitué.

De l'autre côté de la rue, légèrement en diagonale, en face des marches de l'entrée d'honneur de la Sorbonne, sous le linceul blanc, Montaigne avait l'air d'un malheureux bonhomme de neige.

Au coin de la rue Champollion, des passants s'arrêtaient et scrutaient d'un air indécis les photos d'une vitrine de cinéma d'art. Bossuet Mayélé les fréquentait peu. Il méprisait cette sorte de divertissement. Pour lui, seul le livre comptait.

Lors de mon passage à Dakar, l'un de ses camarades m'a relaté une anecdote qu'il situait à un congrès de la Feanf dont je n'ai pas noté la date. Mon père y serait intervenu pour corriger un passage d'une résolution contre le colonialisme. Il avait menacé de voter contre le texte si l'on ne substituait pas à « jusqu'y compris... » la formule : « jusques et y compris... », seule correcte, selon lui. À l'un des participants, que ce purisme désuet agaçait (il était près de deux heures du matin), Bossuet Mayélé répliqua de sa voix de stentor : « Camarades, je ne suis pas, moi, l'un de ces nègres qui désertent la salle dès que le présentateur de télévision annonce l'émission *Livres pour tous*. »

– Maître, c'est ton fils que tu nous amènes ? a demandé le garçon du *Balzar* en passant une dernière fois son torchon sur la table.

– Quelle question ! Serait-il aussi beau s'il n'était pas mon fils ? répondit Goma, en haussant les épaules.

Il a ôté sa casquette et commandé un double whisky sans eau. Moi, un diabolo menthe.

De la terrasse du *Balzar*, je contemplais la noria des passants sur le boulevard en pente. Emmitouflés, ils marchaient au pas de course pour se réchauffer et se donner de l'allant.

– J'aime les jours de neige à Paris, a dit Goma, les yeux malicieux. À l'école, au pays, nous savions les saisons de France par cœur. Avant de venir ici, je croyais qu'il neigeait, chaque année, du 25 décembre au 21 mars. Mam' hé, quelle a été ma déception ! Il m'a fallu des années pour voir un flocon de neige. Surtout pour ton père et moi qui vivions à Mont-de-Marsan, dans un lycée du Midi. J'adore la neige, Lazare.

Tonton Goma m'a fixé d'un œil brillant et a bu une gorgée de whisky. J'avais l'impression qu'il cherchait un assentiment. J'ai hoché la tête avec gaucherie. Heureusement qu'il a continué car j'aurais été bien incapable de faire le moindre commentaire pour expliquer mon enchantement.

– Quand il neige, ça me rappelle Nantes.

Il y avait vécu près d'une année. Son orchestre avait signé un contrat avec une boîte de nuit dont je n'ai pas retenu le nom.

– À Nantes, il ne neigeait pas mais il y avait le Carnaval. Quelque chose que les Parisiens trouvent trop provincial mais qui convient à mon sang nègre.

Quand Goma se proclamait nègre, je me disais qu'il en rajoutait. Quelque chose en moi a dû me trahir, car il a aussitôt poursuivi :

– Pas celui des Zoulous mais celui des Brésiliens.

– Pardon, tonton, je ne vois pas le rapport avec la neige.

– Tu ne vois pas parce que tu es impatient. Tu es un Blanc. Comme les Blancs, tu coupes la parole. Le nègre, lui, peut supporter la parole d'autrui pendant des heures ; parce que la parole est son moyen d'accès à

l'information, à la connaissance, au rêve. Tu comprends ? Le nègre ne lit pas. Il lui faut donc écouter. Quand il écoute, il se concentre. Tu vois ce que je veux dire, *man* ?... Alors, sois nègre, *man*.

– Zoulou ? ai-je demandé.

Il m'a jeté un regard noir et a avalé une gorgée de whisky.

Et il est revenu à sa comparaison. Le froid amenait les Parisiens à se déguiser dans des vêtements inhabituels, à porter des chapeaux, si bien qu'on ne les reconnaissait pas. Comme au carnaval, quoi. Et, comme au carnaval de Nantes, il y avait des confettis : les flocons de neige que les enfants se jetaient au visage.

Goma a discrètement guetté ma réaction : un sourire éclairait mon visage.

J'ai jeté un œil furtif sur sa montre. Il était cinq heures. Bientôt, il faudrait se résoudre à la séparation. Je n'avais pas fini mon devoir de maths pour le lendemain. Sur le Boul'Mich, le mouvement d'allées et venues était toujours aussi dense et je n'avais pas posé à Goma toutes les questions qui m'obsédaient à propos de mon père. Je me promettais de les noter afin de ne pas les oublier lors de notre prochaine rencontre.

Likolo n'a pas de musée. Seulement deux ou trois monuments pompiers et quelques sites historiques sans grand intérêt. En bon patriote, Mowudzar sélectionna un certain nombre de lieux à ses yeux représentatifs des transformations opérées depuis l'Indépendance. C'était pour l'essentiel des unités financées par des aides extérieures. Une maternité et un hôtel qu'on devait aux Soviétiques ; un palais des Congrès, un stade olympique, une usine textile et une coopérative agricole offerts par la Chine populaire ; une usine de vélomoteurs construite à la faveur d'un prêt japonais ; une mosquée au minaret plus haut que les gratte-ciel du centre-ville, audace architecturale d'un Français d'origine libanaise, financée par la Libye et construite par des ouvriers coréens. Devant chacune de ces réalisations, une plaque de marbre, quelquefois un socle, exaltait dans une formule ronflante ce qui paraissait un don mais, paraît-il, alourdissait le service de la dette du Mossika. J'ai passé plusieurs matinées à réaliser ce parcours du combattant.

C'est au retour de l'un d'eux que je remarquai une longue queue devant un édifice de style colonial. Elle était formée de gens âgés. La chicotte à la main, un homme en uniforme kaki et coiffé d'un calot les passait en revue. Il agitait sa badine devant le visage de certains d'entre eux. Était-ce une autre version de ce qu'il m'avait été donné de voir devant notre ambassade ?

– Non, m'indiqua mon guide, ce n'est pas une banque. Ici, c'est le Trésor public.

J'ignore ce qu'est un Trésor public. J'allais en rester là, lorsqu'une silhouette, dans la file, attira mon attention.

À l'ombre d'un manguier, un homme de courte taille était assis sur un siège pliant. Vêtu, malgré la chaleur, d'un costume gris cendre avec gilet, il portait cravate et chapeau.

– Celui-là, m'expliqua Mowudzar, peut se reposer car il possède un « double » qui *queue* là-bas pour lui. Quand son tour viendra, le double sifflera pour que le vieux vienne *queuter* les dernières minutes. Une fois la pension perçue, le vieux paiera au double un pourcentage.

Un feu rouge a immobilisé notre véhicule et j'ai eu le loisir de détailler mon personnage. Mowudzar a dû s'en apercevoir.

– Le vieux-là, dit-il en riant. C'est Armstrong.

– Pourquoi Armstrong ?

Mon guide a effectué une mimique clownesque d'ignorance.

– Allez savoir, on l'a toujours appelé comme ça. Peut-être à cause de l'aut'là... L'Américain sur la Lune.

– Neil Armstrong ?

– C'est ça même.

Je ne voyais pas le rapport.

– C'était un grand maître, Armstrong, poursuivit mon guide. Il a enseigné à mon frère aîné et appris à lire à tous les *grands* du pays. *Inclus même* le président de la République.

Bien qu'il fût hors de portée de nos voix, Armstrong tourna la tête dans notre direction et sembla nous interroger du regard. Le feu passa au vert et le chauffeur démarra. Je lui demandai de se garer. J'avais le sentiment d'avoir reconnu Armstrong.

– Monsieur Babéla ? ai-je demandé.

Le regard du vieil homme m'a refroidi. J'ai constaté qu'on pouvait effectivement lui trouver un faux air de Louis Armstrong. Mais le nom du musicien noir américain ne disait rien à Mowudzar. Pour lui, il n'y avait qu'un Armstrong, le spationaute américain. L'origine du sobriquet datait peut-être de l'époque où quelques jeunes du pays découvraient le jazz ?

Mais qui donc, en cette année 1992, se souvenait encore des goûts des zazous des années cinquante ? Selon moi, l'homme ressemblait moins au trompettiste de jazz américain qu'à Winston Churchill. J'ai gardé ma réflexion pour moi, d'une part parce que mon guide ne devait pas non plus savoir qui était ce dernier mais surtout parce qu'il aurait trouvé insolite ma manie de faire des rapprochements entre des êtres de races différentes.

– Monsieur Babéla, hasardai-je, je suis votre élève. Mayélé Lazare. Pardon...

Je m'étais souvenu d'une des manies du maître. Dans un pays où il était d'usage de se présenter par le nom suivi du prénom, il se faisait un devoir, à chaque occasion, de nous infliger une leçon sur l'étymologie des deux termes afin de nous faire saisir que le *prénom* devait être annoncé avant le nom. Chaque fois que l'un d'entre nous oubliait la règle, l'étourdi se voyait administrer, en pensum, vingt-cinq, cinquante ou cent lignes de grammaire française à recopier. Je me suis donc repris.

– Pardon, maître... Lazare Mayélé.

Son visage s'est éclairé puis, levant le sourcil, il m'a toisé avec hauteur. Plus je l'observais, plus la ressemblance avec Churchill me saisissait.

– Ne plaisantez pas, jeune homme. Lazare Mayélé n'est plus de ce monde.

Et il s'est détourné.

Lui aussi avait donc été informé de mon décès et y avait cru ?

Une fois encore, j'ai eu honte de mon stratagème.

– Il s'agit d'un malentendu, maître. On m'a cru mort, mais...

L'idée me vint de faire référence à un souvenir bien précis. Une étourderie qui m'avait valu le bonnet d'âne. Ce fut comme un mot de passe.

– Lazare, soupira M. Babéla, Lazare, mon fils.

Je me penchai vers lui, pensant qu'il allait m'étreindre à la mossikaine. Il se redressa et me tendit la main au bout d'un bras raide. M. Babéla

n'aimait pas les effusions. Cela faisait trop autochtone. Mais sa poignée de main fut ferme et longue.

Je lui proposai de nous asseoir à la terrasse d'un café voisin.

– C'eût été...

M. Babéla affectionnait de tels accords ; il parlait le français du ^{xvii}^e siècle, disait Tonton Goma.

– C'eût été avec plaisir, mais je ne peux rater mon tour.

La file de vieillards qu'un planton maintenait en ligne en brandissant une badine était celle des retraités qui venaient, comme chaque trimestre, percevoir leur maigre pension. Mowudzar admit que c'était un spectacle bien pitoyable mais ajouta que tel était le destin. Il fallait s'y résoudre, il fallait queuter.

– Vous êtes rentré au pays ? m'a-t-il demandé.

– Oui, maître.

– Alors, nous avons tout le temps de nous revoir.

– Je suis seulement de passage, maître.

– Jusqu'à quand ?

Ma réponse étant évasive, il m'a proposé de passer chez lui.

– J'habite toujours la maison que vous avez connue.

Je ne m'en souvenais évidemment pas.

Mowudzar me confirma la conclusion à laquelle j'étais parvenu : il n'y avait plus de *Manguier*. Il avait disparu à la fin des années soixante. Le bail avait été repris et l'enseigne changée en *L'Arbre à palabre*, puis en *Chez Tantine Gigi*. C'est le lieu que choisit Mowudzar pour ma première interview avec une « personnalité ». J'espérais que Ngandalouka, un politicien alors en disgrâce, pourrait me fournir un point de vue intéressant sur la marche des choses. Il constituait de surcroît une source intéressante pour obtenir des informations sur l'assassinat de mon père.

En m'annonçant la nouvelle, Mowudzar m'avait fait comprendre en d'audacieuses circonlocutions qu'il lui fallait, pour bien ficeler la chose, « quelques moyens », dont il précisa la nature en frottant son pouce contre son index. Car, sous prétexte de la protéger, l'entourage de *la personnalité* « faisait barrage ». Seul le froissement des billets de banque pouvait attendrir gorilles et secrétaires.

Le jour dit, sur le conseil de Mowudzar, que mes tenues décontractées exaspéraient, je m'étais vêtu d'un costume sombre et d'une cravate en soie. Dès qu'il aperçut ma silhouette au bout du hall de l'hôtel, il laissa fuser un cri de victoire et leva un bras vainqueur.

– Ouais, chef, c'est ça même. Avec la sape-là, vous avez vraiment l'air d'un type sérieux. Aujourd'hui, personne va oser vous blaguer.

Il poursuivit en assurant que l'homme de qualité devait toujours s'emballer dans du papier-cadeau et non pas dans des feuilles de banane séchées.

Comme je m'étonnais qu'il fallût se rendre de si bonne heure dans un dancing, Mowudzar m'expliqua qu'il n'y avait pas au pays de moment privilégié pour gigoter des hanches ; que toutes les heures de la nuit et de la journée étaient propices pour rendre hommage à la musique. En tout état de cause, le début de la soirée constituait l'heure où les *grands* tenaient salon dans les lieux publics. Après vingt heures, ils s'éclipsaient, filaient pointer au bercail et s'installaient dans leur vie de famille.

Le chauffeur nous a déposés dans une venelle à ornières dans le quartier Sikasika. Nous avons pénétré dans une parcelle qui me rappelait celle de Tante Élodie. Dans ce décor, ma tenue m'a brusquement semblé ridicule. Je sentis des gouttes de sueur couler sous ma chemise.

– C'est lui, là-bas, m'a chuchoté Mowudzar, en accompagnant son propos d'un léger mouvement du menton dans la direction de Ngandalouka.

Il s'était placé dans un coin de la salle avec un acolyte et trois dames en pagne que je distinguais mal dans la pénombre. La « personnalité » était vêtue d'une chemise à fleurs à manches courtes. J'ai maudit Mowudzar de m'avoir obligé à me vêtir à l'européenne. Les murs de la pièce étaient nus et le sol en ciment. Un tube de néon rose et des lampes lucioles posées sur les tables éclairaient faiblement les lieux. Des ombres étaient accroupies autour de tables basses et les extrémités incandescentes des cigarettes traçaient dans le noir des arabesques rouges.

Une serveuse nous a proposé une table. Mowudzar l'a taquinée de quelques propos grivois auxquels elle répondit avec esprit tout en laissant flotter la part d'ambiguïté qui convenait.

– Et Tantine Gigi ? a-t-il demandé.

– Elle est là, dit-elle en avançant ses lèvres dans une direction de la pièce.

M'abandonnant, Mowudzar et la jeune hôtesse se sont éclipsés par un chambranle agrémenté d'un rideau sommaire confectionné avec un pagne.

Une sono grésillante diffusait une rumba molle aux paroles mièvres. Elle semblait inspirer M. Ngandalouka, la personnalité, qui, dans l'angle opposé, le visage grave, secouait la tête pour marquer la cadence. Sur la piste, deux couples répétaient sans se lasser les mêmes pas, tandis qu'un autre, qui se tenait à bras-le-corps, dansait en se mouvant sur un espace étroit. L'atmosphère m'a fait penser à celle des surprises-parties de mon adolescence. Chaque fois, je m'y sentais partagé entre l'envie de flirter et la crainte de m'infantiliser.

Le disc-jockey a passé une biguine des Antilles.

Pour se mettre dans l'ambiance, la personnalité a tapé dans ses mains, s'est dressée et a tendu les bras à l'une des femmes avant de se diriger d'un pas dansant vers la piste, suivie de la femme qui traînait des pieds moins par ennui que pour accentuer la houle de ses hanches. Ils se sont encastrés l'un dans l'autre et leurs corps, qui ne faisaient plus qu'un, se sont mis à onduler. Malgré mes origines, je n'avais pas cette aisance dans la biguine. L'aurais-je possédée que je n'aurais jamais osé danser ainsi. Ils mimaient les mouvements de l'accouplement et les secousses de l'orgasme.

Au bout d'un moment, Mowudzar est réapparu flanqué d'une femme élancée, vêtue d'un pagne bien coupé. Elle m'a salué en esquissant un sourire discret. Mowudzar a fait les présentations avec l'application d'un agent du protocole. Le tintamarre de la sono ne permettait pas à la nouvelle venue de distinguer mon nom. Elle a quand même hoché la tête d'un air entendu et ouvert des yeux admiratifs comme si l'on venait de la mettre en présence d'une célébrité. Mowudzar avait dû, dans les coulisses d'où il l'avait ramenée, me peindre sous un jour flatteur. Elle avait de surcroît ce souci, propre aux séductrices de classe, de savoir prêter attention à l'inconnu qu'on vous présente. C'était Gigi, la maîtresse des lieux. Elle avait une silhouette de Massai.

Elle s'est assise avec grâce, tête et buste droits, genoux joints, jambes repliées et mains posées sur les cuisses. J'ai remarqué ses longs doigts.

– Je vous souhaite la bienvenue et serais heureuse de vous offrir le verre de l'amitié.

J'ai balbutié une protestation qu'elle n'a pas dû entendre.

– Champagne ? a-t-elle proposé.

– Dom Pérignon, a précisé Mowudzar. Et bien frappé, s'il vous plaît, maman.

Gigi a levé le doigt vers la jeune serveuse et donné un ordre en langue.

En tirant sur sa cigarette, Mowudzar, d'un ton de connaisseur, a loué le talent de danseur de la personnalité, M. Ngandalouka. Ce devait être effectivement, pour son amie, un cavalier agréable. À côté de moi se chuchotait un commentaire. Il m'était d'évidence destiné. Ainsi appris-je que Ngandalouka avait occupé le portefeuille de l'Économie et des Finances dans le gouvernement durant plus de sept ans ; qu'il avait dû l'abandonner, impopulaire mais riche. Je brûlais de savoir quelle position cet individu tenait lors de l'assassinat de mon père.

La conversation est tombée et un silence embarrassant a pesé sur notre table. J'observais notre hôtesse du coin de l'œil. Elle avait la peau métissée et les traits fins. Mais peut-être ne devait-elle son teint qu'à quelque crème miraculeuse. J'essayais d'imaginer le chemin qui avait conduit dans ce bouge une femme d'un tel maintien.

Tres, tres,

Tres Lindas Cubanas.

La musique secouait les danseurs. Ce n'était ni dans la mélodie aiguë ni dans les éclairs sifflants de la flûte qu'ils coulaient les mouvements de leurs corps ; leurs pas prenaient appui dans le rythme sourd et saccadé des instruments à percussion. Je battais discrètement la mesure de la tête manifestant mon accord avec une musique que je reconnaissais.

Tres, tres...

Gigi m'observait d'un œil amusé, et je sentais son regard sur moi. Elle a posé sa main sur ma cuisse et, dans un chuchotement, m'a invité à danser.

Sur la piste, la personnalité trottnait maintenant autour de sa cavalière, s'arrêtant par moments pour effectuer des passes de torero. Il rivait ses yeux sur ceux de la jeune fille comme pour l'hypnotiser. Elle frétilait et feignait la pâmoison.

J'ai entraîné Gigi à l'autre bout de la piste. Je n'allais pas rivaliser avec la personnalité sur son terrain favori. L'homme avait dû pas mal *ambiancer* avant de devenir ministre. Peut-être avec Goma, voire avec mon père.

Sans transition, la sono a joué un rythme congolais des années cinquante. Gigi m'a retenu et a plaqué son ventre contre le mien. Elle me ponçait le bas-ventre par des rotations savantes de ses hanches. Un flot de sang m'a envahi et je n'ai pu me retenir. Je bandais trop pour qu'elle ne le sentît pas. Gigi s'est blottie encore plus contre moi, et notre tangage s'est fait plus lent, plus langoureux. Les pieds rivés au sol, nous roulions harmonieusement des reins. J'étais plus nègre que je le croyais.

Entourant l'épaule de sa cavalière d'un geste protecteur, Ngandalouka regagnait sa place. Mowudzar s'est dirigé vers leur table. Il a fait une révérence à la japonaise et a échangé quelques propos avant de nous rejoindre.

– C'était bon, papa, m'a susurré Gigi à l'oreille à la fin de la rumba.
Je lui ai serré la main et elle s'est pelotonnée contre moi.

Quand Gigi a voulu me présenter, j'ai crainit la réaction de la personnalité. Ces gens-là se montrent souvent chatouilleux sur l'étiquette et n'apprécient guère les intrusions dans leur vie privée.

Raïde, sans un sourire, Ngandalouka a écouté Gigi, m'a tendu sa carte de visite et m'a invité à passer le voir le lendemain.

– À quelle heure, Excellence ?

Je m'en voulais d'avoir usé de cette formule. Mais j'avais noté que sa tête se redressait de satisfaction chaque fois que Gigi l'affublait du titre d'Excellence. Et moi, j'avais besoin de ce rendez-vous.

Il a réfléchi avant d'édicter d'un air grave :

– Dans l'après-midi ; le matin nous avons notre conseil d'administration.

Quand j'ai voulu faire préciser l'heure, Mowudzar m'a tiré par le bras et a murmuré quelque chose à la personnalité comme pour réparer une bourde que j'aurais commise.

Gigi nous a invités dans ses appartements. On y accédait en traversant une cour au fond de laquelle on apercevait une bâtisse *en dur*, de la taille d'un arbuste. Il fallait se baisser pour en franchir le seuil.

Le salon de Gigi m'a fait penser à celui de Tante Élodie. Les murs étaient tapissés de photos et d'un crucifix. Le sol, carrelé, était recouvert d'un tapis chinois tufté en laine. Je n'arrivais pas à déterminer si c'était pour m'honorer que l'on venait de m'introduire dans l'intimité de Gigi, ou si je me trouvais dans l'antichambre qui donnait accès à l'alcôve. J'étais, dans cette case, plus emprunté que dans un palais. J'ai allumé une

cigarette pour me donner une contenance. Mowudzar évoluait et s'exprimait avec aisance et, au passage, me tapotait l'épaule comme pour m'inviter à me détendre et à me faire moins mouroupéen. Il savait où se trouvaient les verres, les boissons, le seau à glace et se conduisait en maître des lieux.

Gigi s'absentait souvent pour aller, j'imagine, accueillir ou raccompagner un client ou bien encore s'assurer d'un détail dans le dancing. Quand j'ai voulu régler les consommations, elle est partie d'un éclat de rire. J'avais bien, *moi-là*, des réflexes de Mouroupéen. Dans son éclat de rire, elle s'était légèrement renversée soulevant une poitrine discrète mais ferme.

Mowudzar et elle m'ont abandonné un instant pour aller dans la chambre de Gigi. J'ai pensé qu'il était son amant et j'ai voulu m'éclipser. Mais ils sont vite revenus. Mowudzar m'a donné à nouveau une tape sur l'épaule et m'a demandé si je me sentais heureux. Il m'a pris par l'épaule et m'a susurré, en me lançant un clin d'œil, qu'il allait prendre congé.

– Mais nous sommes venus ensemble.

– Ne vous inquiétez pas, patron, le chauffeur est consigné devant le bar. Il ne partira que sur votre ordre. S'il le faut, ajouta-t-il, en accompagnant son propos d'un clin d'œil, il restera à son poste jusqu'à l'aube.

– Ou au-delà, renchérit Gigi, en langue, persuadée que je ne pipais mot.

Non, remerciai-je, je devais rentrer. J'avais un rendez-vous téléphonique à l'hôtel. Une longue palabre s'en est suivie et j'ai eu le sentiment d'être en même temps l'objet d'un malentendu et une manière de trouble-fête. Gigi nous a escortés jusqu'à l'entrée de la parcelle. En la saluant, j'ai gardé sa main dans la mienne, plus que de raisonnable, et m'apprêtais à la baiser. Elle m'a saisi le visage entre ses mains et fermant les yeux m'a embrassé en frôlant de ses lèvres la commissure des lèvres.

Le lendemain, à l'heure convenue, Mowudzar et moi nous trouvions dans le bureau de Ngandalouka. Il acceptait que j'enregistre l'entretien mais exigeait, si je ne voulais pas m'exposer à un démenti, de lire ma transcription avant sa publication.

J'ai commencé par des questions relatives à sa personne, sa carrière et ses activités du moment. Cela l'a détendu.

Au début de l'interview, ses réponses étaient trop longues. J'ai dû l'interrompre à plusieurs reprises. Même s'il se maîtrisait, son regard ne trompait pas, je l'agaçais à lui couper ainsi la parole. Songeant à mes lecteurs, et pour clore un entretien sans grand intérêt, je voulais lui arracher un message en direction de la communauté africaine des États-Unis.

– Il y a des Africains là-bas aussi ? s'est-il exclamé d'un air goguenard. Eh bien, dites-leur de rentrer chez eux. Ils seront les bienvenus ici pour construire le pays.

Il a souri, satisfait de sa repartie, et a regardé successivement son assistant et Mowudzar. L'un et l'autre ont hoché la tête avec gravité. J'ai arrêté le magnétophone pour expliquer à M. Ngandalouka qu'il ne s'agissait pas d'étudiants africains ni d'émigrés, encore moins d'exilés, mais de Noirs américains ; que ceux-ci ne voulaient désormais plus être désignés par les termes de « Noirs », « nègres » ou « hommes de couleur », mais d'*African Americans*, en hommage à leurs origines.

– Vous ne voulez pas dire, j'espère, que le mot « nègre » les gêne ?

J'ai tenté d'expliquer qu'il ne s'agissait pas de honte mais d'une question de contexte ; que les Noirs américains étaient d'abord des Américains ; que...

– Bien, dites-leur de venir investir ici, alors.

À mon retour aux États-Unis, le rédacteur en chef de notre revue a trouvé l'interview fort peu attrayante et même préjudiciable à l'Afrique. Ce personnage, m'a-t-il dit, pouvait fournir de l'eau au moulin des racistes et des *afro-pessimistes* : il n'était pas typique de la nouvelle Afrique. On ne trouvera donc que des extraits de cet entretien en marge de mon reportage paru dans les n^{os} 129, 130, 131 et 132 de la revue *African Heritage*.

Quand j'ai débranché et rangé mon magnétophone, Ngandalouka a voulu savoir où j'avais appris le français. Je me suis inventé une enfance : fils de diplomate noir américain, j'avais accompagné mon père dans des pays francophones. Mowudzar m'a regardé en fronçant les sourcils.

– Étiez-vous au pays en 1965 ? lui ai-je brusquement demandé.

Après un court moment de réflexion, il a opiné du chef.

– Étiez-vous déjà dans le gouvernement à cette époque ?

– Non, mais j'étais très actif dans la Jeunesse patriotique du parti.

Le commando qui a enlevé mon père portait l'uniforme des milices de cette jeunesse. Mama Motéma était formelle sur ce point.

Nous avançons dans le vestibule qui conduisait à la sortie. Ngandalouka s'est arrêté et, posant la main sur mon épaule, m'a expliqué que le pays était alors en butte à des attaques répétées d'un groupe d'exilés appuyés par des mercenaires.

Je connaissais cette version. C'était celle que les autorités de l'époque avaient avancée pour justifier l'assassinat de mon père. Sans l'affirmer explicitement, elle laissait entendre qu'il était de mèche avec l'ennemi.

Une Mercedes-Benz noire à ailerons, surmontée de plusieurs antennes et aux vitres fumées, glissait doucement vers le perron en faisant chuintier les graviers. Elle s'est immobilisée devant les marches.

Un athlète en blazer et lunettes noires est sorti de l'avant et s'est précipité pour ouvrir la portière arrière. Un fil en tire-bouchon sortait de l'oreille de l'athlète et s'insinuait dans son dos, entre le col de sa veste et sa chemise. L'ancien ministre m'a tendu la main. J'ai osé une dernière question :

– 1965. Était-ce l'époque de l'assassinat de Mayélé ?

Il a dardé sur moi un œil soupçonneux.

– Mayélé ? Lequel ? Vous savez, c'est un nom répandu au Mossika. Même au-delà ; dans toute la zone bantoue.

Il avait parlé d'une voix sourde.

– Mayélé l'avocat, ai-je précisé.

– Excusez-moi, j'ai un chat dans la gorge.

Il a toussoté et fait un pas vers son véhicule. Les lunettes noires guettaient le moindre de mes gestes.

– A-t-on élucidé son assassinat ?

– Quel assassinat ?

– Celui de Mayélé.

Son assistant a murmuré à Ngandalouka quelque chose en langue à l'oreille ; il a hoché la tête et s'est raclé encore la gorge.

– Affaire compliquée, monsieur... D'abord, était-ce un véritable assassinat ? C'est si vieux, mon Dieu ! Qui s'en souvient encore ? C'est une affaire classée, aujourd'hui mais... si vous voulez...

Il a regardé sa montre, puis son assistant et s'est excusé.

– Il y a eu un procès à ce sujet, monsieur. Plus exactement une espèce d'explication familiale à huis clos entre les camarades... Nous faudrait au moins une autre heure pour que je vous explique tout le... tout le chose-là...

– Tout le contexte, souffla son assistant.

– C'est ça. Sans le contexte, on ne comprend rien à cette affaire.

Cette esquive m'a donné l'impression que je l'avais importuné.

J'ai par la suite vainement tenté de revoir Ngandalouka. Son secrétariat me répondait chaque fois qu'il était absent et qu'on me

rappellerait. On notait mon numéro de téléphone et personne ne se manifestait.

Mon souci de prendre des rendez-vous, même pour des visites privées, exaspérait Mowudzar. Manières de Mouroupéen, ronchonnait-il. L'Africain, lui, n'a pas ces façons-là. Je ne me résolvais cependant pas à surgir à l'improviste chez M. Babéla. L'homme qui nous répétait, à chaque cours, que pour rattraper les Blancs, il fallait avant tout de la méthode, devait posséder une discipline dans l'usage du temps qu'il lui restait à vivre et se ménager des plages de solitude. Mais j'eus beau chercher, son nom n'apparaissait pas dans l'annuaire téléphonique.

Il habitait Tourougou, un quartier construit par l'administration coloniale dans les années cinquante à l'intention des *évolués*. Hormis des modifications que M. Babéla avait introduites, la bâtisse *en dur*, aux toits de tuiles et fenêtres à persiennes, ressemblait à toutes ses voisines.

À peine nous étions-nous assis qu'une femme en pagne est apparue et, après une flexion du genou, nous a proposé à boire d'une voix mal assurée, tête et paupières baissées. Elle me paraissait trop jeune pour être l'épouse de notre hôte. Une parente ? Une servante ? La présentation étant aux yeux de mes compatriotes un cérémonial trop guindé, son identité me resta inconnue.

Comprenant qu'il n'y avait pas de whisky sous le toit de M. Babéla, Mowudzar a indiqué à la jeune femme qu'il se satisferait d'une bière, tout en manifestant, de manière appuyée, sa préférence pour une marque supérieure fort prisée des habitants de Likolo. L'inconnue disparut.

M. Babéla tint des propos amers sur les dernières années de sa carrière. Les valeurs avaient changé et la sienne était méconnue. On

n'accordait plus aux travailleurs la considération dont ils avaient joui à l'époque coloniale. Du temps des Blancs, le mérite déterminait les promotions ; maintenant c'était la tribu. En témoignait sa décoration dans l'ordre des palmes académiques, reçue des mains du gouverneur général. Encadrée, sous verre, elle était accrochée au mur au-dessus du poste de radio. Il la devait à un inspecteur d'Académie dont il s'étonna que j'ignorasse (il aimait faire usage du subjonctif passé) le nom : un Blanc, martelait-il, un Blanc dont le livre de lecture, *Les Contes du griot Moriba*, constituait un hommage à notre culture et un modèle pédagogique encore valable. J'ai pensé à Mama Motéma. Elle aussi prétendait que l'époque coloniale était meilleure que celle de la nouvelle Afrique.

M. Babéla se leva lentement, se traîna jusqu'à une bibliothèque, chaussa ses lunettes et extirpa d'un rayon *Les Contes du griot Moriba*. La gravure de la couverture m'a fait penser à *Mamadou et Binéta*, notre livre de lecture. J'avais oublié les rues de Likolo mais pas *Mamadou et Binéta*.

La jeune femme en pagne réapparut. Elle était entrée par la porte du côté rue, l'anse d'un panier d'osier accrochée au bras. Elle en retira des bouteilles qu'elle déposa sur la table, avant de s'agenouiller pour les décapsuler.

M. Babéla l'admonesta. On ne servait pas ainsi la bière. Il fallait pencher le verre pour réduire la mousse. La femme prit un air penaud et disparut côté cour dès qu'elle eut terminé de remplir nos verres.

M. Babéla avait une piètre idée des hommes politiques en place. *Ces messieurs* l'avaient maintenu dans une catégorie de la fonction publique inférieure à celle où plastronnaient ceux à qui il avait appris à lire et à écrire, aujourd'hui ministres et hauts fonctionnaires.

Comment pouvait-il regretter le temps du régime de l'indigénat et du racisme ? Peut-être n'était-ce que des boutades, des saillies lancées par un pince-sans-rire et qu'il ne fallait pas prendre au premier degré. J'ai voulu apporter des nuances à ses condamnations mais mes idées me paraissaient boiteuses et mal étayées.

M. Babéla a soupiré et haussé un sourcil dubitatif avant de nous inviter à boire avec un sourire de résignation. La bière n'était pas assez fraîche. Il a rappelé la jeune femme et lui a parlé en langue sur un ton vif.

J'étais gêné pour elle. Comment ce républicain, laïc, moderniste, pouvait-il humilier publiquement une femme ?

– Ainsi, reprit-il d'une voix paisible, ainsi le jeune Lazare Mayélé est devenu journaliste !

J'eus le sentiment d'être percé à jour. Le temps avait passé, j'avais évolué, m'étais assagi, transformé, pourtant voici que je redevais l'élève pris en défaut.

– Et pas n'importe où. Aux États-Unis, s'il vous plaît !... Vous êtes journaliste aux États-Unis ? En langue anglaise ?

Il n'y avait aucune malice dans sa voix, mais j'eus l'impression qu'il persiflait.

– Oui, maître.

Moi aussi, je lui donnais ce titre qu'il s'était gardé de récuser lorsque, un peu plus tôt, Mowudzar l'en avait affublé.

Tout à sa méditation sur mon parcours, il a hoché la tête en poussant un sifflement raté. Ce n'était pas dans son genre de siffler.

Maître Babéla n'ironisait pas. Comme s'il avait perçu ma confusion, il a exprimé son admiration pour ceux qui possédaient la maîtrise d'une langue étrangère.

– Mais tel est votre cas, maître.

Il m'a regardé d'un air effaré.

– La colonisation..., ai-je hasardé, la colonisation vous a obligé à écrire et à penser dans la langue du maître et vous le faites à merveille, comme si c'était votre langue maternelle.

J'ajoutais que Maître Babéla était lui-même un parfait polyglotte et j'ai cité les trois langues indigènes que, comme tous mes compatriotes, il parlait couramment, et que j'étais malheureux, moi, de ne pas comprendre.

Mowudzar a mentionné aussi un parler d'Afrique centrale que, semble-t-il, Maître Babéla maniait avec aisance pour avoir servi dans cette région.

Maître Babéla a secoué la tête et poussé un soupir excédé.

– Vous aussi, mon cher Lazare, répétez ces sornettes ? Cela fait partie des idées reçues. Mon père était déjà un interprète à l'époque coloniale. Il avait perçu l'importance du français : langue clé pour notre instruction mais surtout langue de pouvoir. Ses enfants n'avaient le droit de s'adresser à lui qu'en français. Sinon, c'était, selon son humeur, la chicotte ou une journée de régime au manioc sec et à l'eau. Quelquefois les deux... Seules nos sœurs pouvaient se permettre de parler en langue sans se faire corriger.

Une grosse mouche tournoyait au-dessus de nos verres. Pour la chasser, Maître Babéla s'est mis à exécuter de grands gestes qui le rendaient comique. Chassait-il seulement la mouche ou bien aussi l'esprit invisible qui l'accompagnait ? Finalement, il a ordonné à la jeune femme de couvrir nos verres.

Nous avons poursuivi la conversation sur l'utilisation des langues au pays. Il les appelait autochtones et moi nationales. En fait, j'écoutais surtout Maître Babéla. Ses propos, à contre-courant, tant du discours officiel que des opinions de nos intellectuels, me permettaient de mieux saisir des comportements de la vie quotidienne qui m'avaient désarçonné. Ils m'aidaient à concevoir un reportage moins superficiel, ils me fournissaient peut-être aussi la clé d'un monde dont mon père était issu et que, aveuglé par des théories bien articulées, il n'avait pas su, ou pas voulu, voir. Mon rédacteur en chef comprendrait-il ?

Mowudzar sirotait sa bière sans intervenir. Je crois même qu'il s'était assoupi. Je me suis dit qu'il avait dû passer la nuit *Chez Tantine Gigi* et j'ai éprouvé un sentiment de jalousie à son égard.

Patiemment, Maître Babéla m'expliquait qu'une chose était d'aimer et de pratiquer nos langues, une autre de prétendre les officialiser et d'en faire des outils d'enseignement. Il a même déclaré que le français était

devenu une langue africaine. Formule que le rédacteur en chef de la revue *African Heritage* m'a demandé de retirer de mon texte.

Dans mon reportage, je dépeins Maître Babéla comme le représentant d'une génération en voie d'extinction, celle des évolués à laquelle lui-même se rattachait avec fierté. Éduqués et formés sous la colonisation, ils y avaient subi des humiliations liées à leur couleur de peau. Ils avaient lutté pour se faire reconnaître des droits fort simples. L'idée de revendiquer l'Indépendance ne les avait pas effleurés. À l'époque, ils n'aspiraient qu'à devenir des citoyens français. Cette pétition, m'expliquait Maître Babéla, constituait un combat à risques. Les fonctionnaires indigènes étaient mutés dès qu'ils refusaient un traitement dégradant ou se rebellaient en réaction à une insulte. Exiger des excuses d'un Blanc constituait une insolence et vous faisait ranger au nombre des fortes têtes, des agitateurs, catalogués, dans l'ambiance d'alors, communistes ; vous étiez, sans autre forme de procès, passible de cachot ou de déportation.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que l'administration coloniale leur avait reconnu des droits et avait aboli certaines pratiques humiliantes.

J'écoutais cette évocation en prenant des notes. Aucun des livres d'histoire ou des traités politiques que j'avais consultés ne fournissait ces détails de la vie quotidienne des indigènes dans les années trente et quarante.

– Je parle de l'administration ! soulignait Maître Babéla en levant l'index et ouvrant de gros yeux, car pour les colons c'était une autre affaire. Leur mauvaise volonté dans l'application des nouvelles lois était manifeste.

L'Indépendance prit les *évolués* de court. Ils l'acceptèrent avec scepticisme ; ils se seraient bien accommodés d'un statut de citoyens français qu'on leur refusa jusqu'au dernier jour, hormis quelques exceptions dont il m'expliqua les raisons.

Captivé par le récit de M. Babéla, j'ai omis de noter les noms de ces privilégiés. Même si je sais que mon père aurait sans doute fort peu goûté

de telles réflexions, j'ai pour ma part du mal à les condamner ; le mot de « collaborateurs » leur convient mal.

Au bout du compte, je pense avoir plus de considération pour ces *évolués* que pour la génération suivante.

Autant j'amassais chaque jour une riche matière pour mon reportage, autant je n'avançais guère dans l'enquête sur l'assassinat de mon père. Alors que M. Babéla devait en savoir un bout sur la question, nous ne l'avions pas abordée. Je me réservais de le faire à l'occasion de ma prochaine visite, que j'envisageais de lui rendre sans mon cher Mowudzar.

En revenant à l'hôtel, je voulais me retrouver seul. C'était la bonne heure pour appeler Nancy à Haverford. Après, je me replongerais dans Gide. Les pages du *Voyage au Congo* que j'avais lues avaient suscité en moi l'envie de terminer ma tournée africaine par un crochet dans ce pays. Là-bas aussi s'était tenue une Conférence nationale *souveraine*. L'étude de ce cas enrichirait mon reportage ; en fait un alibi pour faire un pèlerinage sur les traces de Gide.

Mais quand, dans le hall de l'hôtel, j'ai voulu prendre congé de Mowudzar, il m'a rappelé qu'il avait un message à me transmettre. Déjà dans la voiture, il avait, prenant un air sombre de conspirateur, exprimé le désir de me confier une information et, lorsque je l'avais invité à le faire, il avait, en agitant vivement la tête dans un mouvement de dénégation, froncé les sourcils et avancé les lèvres en direction du chauffeur. Ce manque de confiance m'avait étonné puisque le chauffeur était un homme sûr, un de ses parents, m'avait-il précisé, lorsqu'il avait proposé de le prendre à notre service.

Nous nous sommes dirigés vers des fauteuils situés à l'écart.

– Chef, j'ai un problème.

J'ai réfréné un mouvement d'impatience. C'était la formule d'entrée en matière de Mowudzar, chaque fois qu'il voulait obtenir de moi quelques milliers de francs CFA.

– C'est Gigi, poursuivit-il la mine soucieuse.

– Quelle Gigi ?

J'avais compris, bien sûr. Mais qu'avais-je à faire avec la tenancière d'un troquet ?

– Elle dit que depuis que vous *l'avez dansée, façon façon-là*, elle ne trouve plus le sommeil. Et elle jure que si vous ne la dormez pas avant votre départ, elle sera obligée de *tuer son corps*.

J'ai feint de ne pas entendre et j'ai abordé un autre sujet. À plusieurs reprises, M. Babéla m'avait signalé qu'un de mes amis d'enfance, Moléka, désirait me voir. Il était conseiller dans un cabinet ministériel et avait été mon condisciple dans la classe de Maître Babéla. Depuis notre départ pour la France, il n'avait jamais cessé de demander de mes nouvelles. Son nom ne m'évoquait aucun souvenir. J'avais noté la chose avec amusement et n'avais pas l'intention d'y donner suite, mais l'insistance de M. Babéla finit par me décider. Peut-être lui aussi possédait-il des informations sur mon père ? Il ne fallait rien négliger.

Mowudzar connaissait l'homme et se faisait fort d'établir immédiatement le contact. Il promit de me rappeler dans la soirée.

Quand j'ai voulu prendre congé, Mowudzar m'a suivi jusqu'à l'entrée de l'ascenseur.

– Alors, je dis quoi, patron ?

– Dire quoi à qui ?

J'avais parlé si fort que des regards s'étaient tournés vers nous.

– À Gigi, patron.

– Tu lui diras que je suis marié.

– Eh, mais vous aussi là, patron. Comment je peux aller rapporter une chose pareille à une dame ?

Il me considérait avec un mélange de curiosité et de pitié.

– Si je lui dis ça, la femme-là va croire que tu l'insultes.

Je me suis engouffré dans l'ascenseur dont les portes allaient se refermer, abandonnant un Mowudzar abasourdi. En mon tréfonds je me sentais fier d'avoir séduit.

La porte du bureau s'est entrouverte laissant apparaître un homme de haute taille. Les visiteurs de la salle d'attente se sont respectueusement levés. Il a jeté un rapide coup d'œil sur tous et son regard s'est arrêté sur moi.

– Monsieur Lazare Mayélé ? a-t-il demandé d'une voix avenante.

J'étais un peu raide dans ses bras mais j'ai vite réussi à me départir de ma réserve pour ne pas l'offenser. D'évidence, Mowudzar et lui étaient de vieilles connaissances.

Il n'a pas voulu nous recevoir derrière sa table de travail, m'a pris par l'épaule et m'a dirigé vers un salon aménagé dans un coin de la pièce.

– Lazare ! a-t-il soupiré, est-ce possible ? Après tant d'années ! Te souviens-tu de moi ?

De son ton et son maintien émanait une impression d'intelligence, et une étincelle d'humour illuminait son regard. Sa chevelure grisonnait de manière dissymétrique.

Pour resituer notre relation, il a évoqué une anecdote dont je n'avais gardé aucun souvenir, puis une deuxième et une troisième. La dernière a réveillé quelque chose en moi, mais avec une telle imprécision que je me demandais s'il s'agissait d'un vécu oublié ou si, une fois encore, je ne céda pas à l'ambiance créée par la gentillesse de Moléka. Pour ne pas le décevoir, j'ai feint de me remémorer l'événement.

Il m'a interrogé sur moi, mon parcours, ma vie actuelle. Une question en appelant une autre, il a voulu savoir si j'avais épousé une Blanche ou une Noire.

- Ni l’une ni l’autre.
- Une Asiatique ?
- Non plus.
- Une métisse, alors.
- Non plus... J’ai épousé la femme que j’aime.

Il s’est étonné qu’après plus de trois ans de mariage je n’eus pas d’enfant. Lui parlait avec fierté de ses cinq rejetons légitimes, et des quatre autres, qu’il avait eus « à côté ». Il élevait toute cette progéniture chez lui avec quelques neveux et nièces, hérités d’un frère décédé.

- Et comment faites-vous...
- Tu me vouvoies, maintenant ?
- Je parle à un haut fonctionnaire du pays !

Ma réponse l’a amusé. Il s’est renversé et a tapé dans ses mains comme s’il tuait un moustique.

- Comment fais-tu pour nourrir tout ce monde ? lui ai-je demandé.
- Je n’ai pas à me poser la question. Je dois.

Le téléphone a sonné et il s’est excusé. C’était sa ligne directe.

Sous le portrait du chef de l’État, il répondait debout presque au garde-à-vous par des monosyllabes à un supérieur apparemment exigeant. Il a conclu sa conversation en rassurant son correspondant d’une promesse et, avant de me rejoindre, a décroché une autre ligne pour donner des instructions sur un ton de commandement.

J’ai demandé à Mowudzar de nous laisser seuls un instant.

La pièce ne possédait pas d’ouverture. Aussi, en dépit de l’heure, les tubes au néon du plafond et la lampe de bureau étaient allumés. Un climatiseur ronronnait bruyamment et la température était fraîche, presque glaciale.

Après une introduction maladroite, j’ai expliqué à Moléka que le reportage n’était qu’un prétexte. Il me fournissait l’occasion de réaliser un vieux dessein : enquêter sur l’assassinat de mon père.

Il a hésité, bafouillé, louvoyé avant de se rembrunir, la tête baissée. Il a répété à plusieurs reprises que ses informations sur cette affaire

n'étaient pas de première main. Finalement, il m'a conseillé de m'adresser à Mme Polélé, un chirurgien dont le mari, journaliste, avait été enlevé la même nuit que mon père.

Pour en avoir le cœur net, dès le lendemain j'ai consulté Tante Élodie.

En entendant le nom du Dr Polélé, elle a redressé le buste, et son visage s'est assombri. Elle a inspiré profondément, puis est restée muette en se prenant le visage entre les mains. Quand elle est redevenue maîtresse d'elle-même, elle a demandé à ses filles de nous laisser tête à tête.

– Tu es assez grand maintenant, Lazare, pour que je te mette au courant.

Au temps de leurs études en France, Antoinette Polélé avait été la maîtresse de mon père. La liaison avait ensuite été rompue pour des raisons inconnues de Tante Élodie. On racontait que, par dépit, la jeune étudiante en médecine avait eu plusieurs amants successifs, dont Mamba. L'aventure avec ce dernier avait tourné court. Rentrée au pays, Antoinette Polélé avait épousé un journaliste considéré alors comme la meilleure plume du Mossika.

Les mauvaises langues affirmaient qu'Antoinette et Bossuet continuaient à se voir. Vrai ou faux, le ragot affectait Motéma. Quand elle rencontrait le médecin dans Likolo, elle changeait de trottoir.

Le mari d'Antoinette Polélé avait effectivement été enlevé la même nuit que mon père, dans les mêmes circonstances. On racontait qu'elle avait reconnu certains membres du commando.

Au cours du procès, organisé à huis clos à la fin des années soixante, « entre camarades », elle fut appelée à témoigner. Elle aurait nommé

mis en cause Mamba. Au juge qui lui demandait d'étayer une accusation aussi grave, elle aurait répondu :

– J'ai agrippé au hasard l'un des agresseurs et je jure que c'était lui.

– Lui, qui ?

– Mamba.

– Mais vous avez dit auparavant, docteur, qu'il faisait noir ; que le commando avait sectionné les câbles électriques et téléphoniques !

– Je maintiens qu'il faisait noir. Mais j'ai été la maîtresse de Mamba, monsieur le juge. Je connaissais son corps par cœur, je l'ai reconnu.

En sortant de chez Tante Élodie, je me rendis à la clinique du Dr Antoinette Polélé.

Elle était absente. En mission au Zimbabwe, elle participait à un séminaire organisé par l'OMS. Sa secrétaire ne pouvait préciser la date de son retour car elle se proposait de prolonger son séjour à l'étranger par des vacances au Kenya et peut-être en France.

Avant de m'endormir, j'avais lu tard, puis appelé Haverford. C'était l'heure où Nancy rentrait à la maison. Elle était absente et j'ai laissé un message sur le répondeur. Sans doute avait-elle été retenue par une réunion de professeurs.

Le téléphone m'a réveillé quelques heures plus tard. Il était une heure et demie du matin. J'ai pensé que c'était Nancy. N'ayant jamais voyagé vers l'est, elle ne tenait pas compte du décalage horaire ou s'embrouillait dans ses calculs. Mais il ne s'agissait pas d'elle. Le réceptionniste m'a annoncé des visiteurs et, avant que j'aie eu le temps de manifester mon indignation, sa voix a été relayée par celle de Mowudzar.

– Nous sommes en bas, chef.

– Qui vous ?

– Eh bien, Tantine Gigi et moi. Je vous avais prévenu, chef. Elle ne peut plus tenir. Elle veut que vous la dormiez.

– Que je la dorme ?

Pour lever toute ambiguïté, Mowudzar a employé une formule plus crue avant d'ajouter :

– Je ne veux pas de suicide sur ma conscience, wo.

J'ai raccroché et me suis renfoncé dans mes draps.

Quelques minutes après, on sonnait à ma porte. J'ai d'abord fait la sourde oreille mais on insistait.

J'ai pensé à mon père, et mon cœur s'est mis à battre. N'était-ce pas un piège qu'on me tendait ? J'ai cherché mon carnet d'adresses. L'ambassade m'avait donné un numéro de téléphone à appeler en cas d'urgence.

La nuit où ils étaient venus chercher papa, Mama Motéma avait essayé d'appeler au secours mais ils avaient coupé la ligne.

La sonnerie a retenti à nouveau, cette fois de manière plus insistante. Je faisais le mort. Puis me raisonnant et finalement m'enhardissant, je me suis levé et j'ai marché sur la pointe des pieds en direction de la porte. À travers l'œilleton, j'apercevais deux silhouettes : l'une masculine, l'autre féminine. L'œilleton déformait leurs visages mais je n'avais aucun mal à les reconnaître : Mowudzar et Gigi.

J'ai encore hésité et envisagé la possibilité d'un piège. Gigi et Mowudzar étaient-ils utilisés comme appâts ? Tout cela se passait très vite dans ma tête. J'ai fini par ouvrir.

Mowudzar arborait le visage ravi de celui qui a le plaisir d'offrir un cadeau. Gigi baissait la tête dès que nos regards se rencontraient. C'est Mowudzar qui a rompu le silence :

– Bon, ben voilà, patron, je vous laisse, ko.

Mowudzar a accompagné son propos d'un geste de présentateur et a disparu.

D'abord hésitante, Gigi a osé quelques pas et je me suis effacé devant elle. Elle s'est assise sur le bord du lit et a dissimulé sa tête dans ses mains. Puis, d'un brusque mouvement, elle s'est redressée et a essayé de se composer une attitude. Elle a examiné la pièce comme si elle cherchait quelque chose.

– Pardon, excusez-moi. C'est de la folie. Ramenez-moi chez moi.

J'étais plus troublé qu'elle et ne savais comment dominer la situation.

Elle s'est à nouveau excusée.

– Je ne sais pas ce qui m'a prise. Ramenez-moi chez moi et oubliez tout cela... Pardon, monsieur, pardon... Vous êtes un Blanc, vous ne pouvez pas comprendre.

Le souffle agité, elle m'a supplié de la ramener chez elle.

Le téléphone a sonné ; c'était Nancy.

– Quelle heure est-il, *honey* ? Je ne sais jamais.

Après s'être excusée sur un ton d'ingénue, elle a promis de bien noter le décalage horaire.

– Pardon, minou. Je te laisse dormir, je te rappellerai demain.

– Non ! Ne raccroche pas surtout. Au contraire, j'ai besoin de bavarder... Je ne sais pas pourquoi mais je n'arrive pas à m'endormir.

Nancy s'est à nouveau apitoyée sur mon sort et m'a dit que je lui manquais beaucoup ; qu'il fallait abrégé ce voyage. Sinon, elle plaquerait ses étudiants, sauterait dans le premier avion et débarquerait au Mossika.

Tandis que Nancy me contait par le menu la tempête de neige qui s'était abattue sur la Pennsylvanie et ses conséquences, j'ai aperçu Gigi qui se levait et se dirigeait vers la porte.

– Attends, ma chérie, ai-je dit à Nancy. Juste un instant.

J'ai voulu raccompagner Gigi à la porte mais elle m'a ignoré.

A l'autre bout du fil, Nancy m'a demandé ce qui se passait ? J'ai dit que j'étais allé réduire le son de la télévision.

Notre conversation a duré longtemps.

Plus tard, quand j'ai éteint la lumière, je ne suis pas parvenu à retrouver le sommeil. J'ai tenté de lire mais ma pensée revenait à la situation créée par Mowudzar. J'avais beau me féliciter d'avoir refusé le cadeau qu'il avait voulu m'offrir, la silhouette de Massaï de Gigi ne cessait de m'obséder. J'avais par bêtise raté une aventure dont personne n'aurait jamais rien su.

Je me tournais et me retournais dans mon lit. Je me suis masturbé en pensant à Gigi. Dégoûté de moi, j'ai rallumé et pris un livre mais ne parvenais pas à me concentrer. J'ai allumé la télévision. L'une des deux chaînes nationales retransmettait un match de football en différé. Un jeune métis dont je n'ai pas entendu le nom a marqué deux buts. Il avait un jeu fluide et captivant. Il distribuait les balles avec intelligence et a fait la passe décisive à l'origine du but victorieux de son équipe.

À la suite d'un heurt sévère avec un adversaire, il était resté un moment étendu sur le sol. Une bagarre commençait. Revenu à lui, il avait protégé l'arbitre et calmé ses camarades.

À l'occasion de cet incident, les reporters n'avaient à la bouche que le nom de ce brillant attaquant que j'ai finalement pu entendre : Patrice Mamba.

À la fin de la partie, il a été interviewé par les journalistes. D'habitude, les sportifs sont médiocres dans ce genre d'exercice. Lui était plus brillant que les politiciens du Mossika qu'il m'avait été donné d'entendre ou d'interviewer.

Un journaliste a voulu savoir s'il était vrai qu'il faisait l'objet d'une offre de contrat d'une équipe professionnelle française. Il en a convenu mais a ajouté qu'il se sentait incapable de vivre en dehors du Mossika. Son visage avait les traits européens et il aurait pu se faire passer pour un Blanc bronzé par un séjour au soleil. Son visage m'a rappelé celui d'un autre métis que je n'arrivais pas à déterminer.

Était-il, avec son patronyme, un parent de Mamba, l'ennemi de ma famille ? Je me suis dit qu'il y avait des milliers de Mamba au Mossika et que ce nom devait indiquer plus une origine tribale qu'un lien de famille.

Mamba était injoignable. Son secrétariat faisait barrage ou, pour se débarrasser de moi, promettait de me rappeler sans jamais donner suite. C'est à Mowudzar que je dois de l'avoir rencontré. Bien qu'appartenant à des classes d'âge différentes, ils étaient tous deux membres d'une association d'anciens élèves d'une école des Pères blancs. Mowudzar avait ainsi pu approcher Mamba et, lui parlant de ma présence, lui avait fait miroiter la perspective d'une interview dans une grande revue américaine. Répétant avec intelligence un argument que je lui avais développé, il le convainquit du bénéfice qu'il retirerait à se forger une image séduisante à l'étranger.

Le jour dit, on nous fit languir plus d'une demi-heure. La chaleur de la salle d'attente devenait insupportable. Mowudzar nourrissait ma patience en m'expliquant que, selon la tradition, le chef ne doit jamais arriver à l'heure. Il doit imposer une attente à ses sujets pour leur rappeler son rang et éprouver leur attachement.

Trois solliciteurs s'étaient ajoutés à ceux qui, à notre arrivée, nous avaient jeté des regards ulcérés tels des fauves prêts à bondir sur des rivaux qui s'aventurent à la lisière de leur territoire.

– S'il ne nous reçoit pas, déclara l'un de mes voisins, d'une voix suffisamment forte pour être entendue dans les couloirs, nous irons à son domicile.

J'ai pensé que leur grogne était aussi dirigée contre Mowudzar et moi.

– Là-bas, y a la garde, soupira l'autre, la mine sombre.

– Et alors ? Ce sont des nègres comme nous, non ?

– Pire que les chiens de garde des colons, oui.
– Sa garde ? (Une grimace de mépris.) Allez, quitte là ! Ce sont les gens de notre patois, après tout. Faut pas qu'il oublie, dit-il en montrant du doigt le bureau de Mamba, que c'est la région qui l'a placé là.

Mamba nous accueillit avec gaucherie.

Je lui tendis une carte de visite sur laquelle il jeta un coup d'œil rapide avant de la glisser dans une de ses poches. Je doute qu'il prêtât attention à mon nom.

Il lança une plaisanterie à Mowudzar, qui lui répondit sur le même ton. Mamba conclut le dialogue en gratifiant Mowudzar d'une tape affectueuse sur l'épaule et les deux hommes topèrent comme des maquignons.

J'avais du mal à juger Mamba avec objectivité, trop de soupçons pesaient sur lui. Il avait beau se montrer avenant, nous offrir à boire, me poser des questions sur mon séjour, j'imaginais l'homme, trente ans plus tôt, tapi dans l'obscurité, dirigeant et épiant le commando qui était venu arracher mon père.

Le visage prognathe, il était grand, avait une ossature volumineuse et des mains épaisses, larges comme des pelles. Un collaborateur, dont le souci était de se rendre discret, l'accompagnait.

– Je m'appelle Mayélé. Lazare Mayélé. Journaliste à *African Héritage*, un magazine de Philadelphie.

Malgré son désir de paraître imperturbable, il ne put dominer un léger froncement de sourcils. Cette fois-ci, mon nom avait dû le frapper mais il se garda de tout commentaire.

Il nous offrit un canapé capitonné et s'assit en face de moi, sur un fauteuil Louis XVI, ou Louis XV, je fais toujours la confusion. Le canapé était plus bas, si bien que Mamba me dominait de son buste d'athlète.

Curiosité intellectuelle ou bien afféterie ? Il me posa des questions sur l'actualité américaine. Je bredouillai quelques propos généraux avant de dire que, absent des États-Unis depuis plus d'un mois, je n'étais pas au fait des récents événements.

Ses longues jambes croisées, la tête légèrement penchée, il m'observait avec aménité.

Après lui avoir succinctement expliqué le but de mon interview, je lui laissai croire que son nom était connu aux États-Unis mais que l'on manquait d'information sur sa position actuelle. Mamba ne se départit pas de son impassibilité mais une lueur dans son œil laissa percer le plaisir d'entendre des propos flatteurs sur sa personne. Par moments, il secouait faiblement le chef en fermant à demi ses paupières comme s'il s'adonnait à une profonde méditation.

Lorsque je lui proposai de se présenter à mes lecteurs, il prit une mine effarouchée et je dus insister. Encouragé par les regards de son collaborateur et de Mowudzar, il se lança dans une description dans l'ensemble fort habile quoique émaillée de passages grotesques. Son collaborateur notait scrupuleusement mes questions et ses réponses.

Je l'invitai alors à faire une analyse de la situation politique au Mossika.

Son discours était sévère. D'une voix mal assurée, et un peu éraillée, il commença par théoriser en parlant d'une contradiction principale et de contradictions secondaires. Une approche que j'avais trouvée aussi dans les articles que mon père écrivait une trentaine d'années plus tôt, à Paris, dans la revue *L'Étudiant d'Afrique noire*. Il philosopha ensuite un moment en recourant à des concepts en isme. Toujours appliqué à ne pas perdre un mot, le collaborateur notait avec application et hochait la tête pour vénérer la parole du maître. Mamba utilisait en abondance une terminologie qui ressortissait à une langue de bois surannée. Dans un propos dont j'avais du mal à saisir la cohérence, il s'interrompait souvent pour chercher ses mots et, quand il ne les trouvait pas, il recourait à la formule « l'aut'là » pour désigner un homme aussi bien qu'un objet. Je me gardais de l'interrompre, me reposant sur mon magnétophone.

Ce fut alors, je crois, que j'aperçus des photos sur une table ovale. L'une d'elles représentait un jeune métis dont le visage rappelait celui du

joueur de tennis Yannick Noah. Mais, contrairement à celui-ci, ses cheveux, bouclés, n'étaient pas nattés.

Mamba dut remarquer ma distraction. Imputant ce relâchement à son discours, il voulut capter à nouveau mon attention en faisant des comparaisons avec le mouvement des droits civiques en Amérique. Il ne parlait jamais des États-Unis mais des US. La politique US, l'impérialisme US, la doctrine US... Je l'encourageais à poursuivre dans ce sens en émettant de légers hochements de tête. Sa connaissance des événements était étonnante, mais quel pâle orateur ! Ce qui aurait pu se transformer en un morceau de bravoure devenait dans sa bouche un propos décousu. Il prenait plaisir à égrener les noms de Malcolm X, Rap Brown, Stokely Carmichael et d'autres figures prestigieuses des Panthères noires, mais j'avais le sentiment qu'il les déclamait surtout pour l'effet exotique que lui procurait la sonorité des patronymes étrangers.

Pour en avoir le cœur net, je lui posai quelques questions faciles sur ces figures des années 1960. Il ressembla brusquement à un étudiant qui vient de tirer une colle.

Je n'insistai pas et l'interrogeai sur la période des études en Europe. Son collaborateur me jeta un regard courroucé. On n'interrompt pas le chef dans son discours.

Mamba n'avait pas non plus apprécié mon infraction à l'étiquette mais il se contenta ; il tenait à séduire le journaliste étranger que j'étais. Les années cinquante et soixante étaient les plus belles de sa vie. Il décrivait une jeunesse généreuse qui menait de front études et action militante dans des réseaux secrets. En fait, il mentait : les étudiants d'alors se réunissaient en France au grand jour et lui avait abandonné ses études avant sa licence en raison d'échecs répétés.

La séance de prise de photos l'enchantait.

– Soyez naturel, s'il vous plaît. Ne vous occupez pas de moi.

Il se montra docile à tous mes caprices. Je l'ai photographié debout, assis, de face, de profil, derrière son bureau, s'entretenant au téléphone, signant des dossiers, palabrant avec Mowudzar ou avec son collaborateur,

posant devant sa bibliothèque. En fait, la plupart de mes clichés étaient des gros plans de son visage prognathe.

Pour terminer, je lui demandai une faveur : poser à côté de lui. Mowudzar était ravi de se rendre utile en jouant les photographes.

– Encore une prière, Excellence.

Mowudzar m'avait dit qu'il adorait ce titre.

– Allez-y, dit-il d'un air enjoué, en m'entourant l'épaule de son bras.

– Pourrais-je savoir quel est votre violon d'Ingres ?

– Le sport, déclara-t-il, sans hésitation.

Mowudzar se transforma alors en griot. Il connaissait le palmarès de Mamba mieux que ses tables de multiplication. Champion scolaire du triathlon de l'Afrique équatoriale française, détenteur des records d'Afrique du lancer du marteau et du saut en longueur, médaille d'or du 3000 mètres steeple aux jeux de l'Union française. Il ajoutait que Mamba avait eu un début de carrière fort prometteur en boxe dans la catégorie des poids moyens.

– Pratiquez-vous toujours ?

– Hélas ! plus le temps.

– Son Excellence est modeste, susurra Mowudzar. Tous les matins, Son Excellence court des kilomètres. Tout Likolo vous le dira.

– Oui, si vous voulez, dit-il avec humilité. Juste un peu de jogging pour entretenir la forme... Quatre à cinq kilomètres, dix les week-ends.

Mowudzar intervint à nouveau pour souligner que Son Excellence aimait s'adonner à cet exercice en solitaire, ce qui suscitait la désapprobation de sa garde rapprochée.

– C'est qu'ils n'arrivent pas à me suivre, plaisanta-t-il. Ils prétendent qu'ils ne doivent pas me lâcher d'un pouce. Pourquoi ? Comme si je risquais quelque chose parmi les miens ? Hein ? Qui, dans ce pays, pourrait me vouloir du mal ? Je suis un enfant du peuple, moi. Un miraculé, sauvé des eaux du lumpenprolétariat.

Au cours de l'interview, il avait employé à plusieurs reprises l'expression de lumpenprolétariat qu'il abrégait en lumpen.

– D’ailleurs, je ne cours pas vraiment seul. Mon fils, Patrice, m’accompagne.

De son index, de la taille d’un hot dog, il me désigna le portrait du jeune métis qui ressemblait à Noah.

Bassement flatteur pour encourager sa volubilité, je lui demandai l’autorisation de mentionner ces détails dans la présentation que je ferais de lui en liminaire de l’interview.

– Pourquoi pas ?

– Merci, Excellence. Cela plaira aux lecteurs. Les Américains sont un peuple de sportifs...

Cela l’amusa et il voulut savoir s’ils égalaient en cela les Chinois.

J’hésitai un instant avant de lui faire ma proposition :

– Ce qui serait bien, ce serait de vous photographier pendant votre jogging.

Son collaborateur me lança un regard de mâtin et Mowudzar se racla la gorge de quelques toussotements.

– Écoutez, pourquoi pas, si vous êtes matinal. Je cours entre cinq heures et cinq heures et demie du matin. Qu’il fasse beau, qu’il pleuve ou qu’il vente.

Je lorgnai encore vers la photo de son fils et conclus qu’il s’agissait du jeune attaquant de football que j’avais vu quelques jours plus tôt à la télévision. Il me le confirma. Je le félicitai. Avec une fausse modestie évidente, Mamba concéda que son fils était effectivement un virtuose du football.

Une familiarité inexplicable s’était instaurée entre nous, comme entre de vieux copains. Pour me mettre à l’aise, Mamba m’indiqua même les parcours sur lesquels il aimait trotter. Il ne tenait qu’à moi de me lever aussi tôt que lui et de me poster sur son trajet avec mon appareil photo. Je promis de le faire.

Une pensée folle a alors traversé mon esprit : me poster effectivement sur son parcours de jogging mais avec une arme au lieu d’un appareil photo. Mais je ne m’étais pas préparé à un tel acte de vendetta. Et puis,

était-ce lui l'assassin ? Surtout, étais-je capable de tuer, même un assassin ?

– Ah, excusez-moi, Excellence, j'allais oublier. Une dernière question. Et Bossuet Mayélé ?

– Bossuet Mayélé ?

– Oui, Bossuet Mayélé. Que faisait-il durant vos années d'études en France ?

– Bossuet Mayélé, je ne comprends pas, c'était, c'était... tout simplement un militant parmi d'autres. Vous savez, dans notre mouvement, on évitait le culte des individus. C'était un grand collectif, la Feanf !

J'ai feint de ne pas comprendre le sens de cet acronyme.

– La Feanf, a-t-il répété, avant d'épeler F.E.A.N.F. Fédération des étudiants d'Afrique noire en France.

Il a peint la Feanf en termes idylliques, comme je l'avais entendu lors de mon passage à Dakar. Il en a dit les exploits, les héros, et cité quelques-uns de ses présidents. Mayélé n'était pas du nombre.

Je lui ai demandé qui la présidait en 1959.

Il s'est gratté la tête, a regardé son collaborateur puis Mowudzar. Ils ne pouvaient l'aider. Celui-là était trop jeune, celui-ci était alors instituteur adjoint en brousse.

– Bien sûr que je le sais, se reprit-il. Mais à brûle-pourpoint, comme ça, c'est comme si vous me demandiez quelle est la dix-huitième lettre de l'alphabet.

– Ce n'était pas Mayélé ?

Il a secoué la tête et pris une mine lippue en signe de dénégation.

– Non, c'était Hamat Bâ ou Noé Koutoukli. Mayélé, lui, était secrétaire général.

C'était exact. J'ai cependant pris des notes comme si je l'apprenais. Je l'ai laissé parler encore de sa vie militante en Europe.

À la fin, j'ai opiné du chef, puis lui ai demandé calmement en plantant mes yeux dans les siens :

– Où pourrais-je voir Mayélé, durant mon séjour ?

– Qui ?

– Mayélé.

Son collaborateur et lui m'ont dévisagé d'un air outré. Mamba a bredouillé des mots incompréhensibles.

– On m'a dit qu'il habitait du côté du cimetière, ai-je osé d'un air candide.

– Du cimetière ?

Il y a eu un silence.

Je lui ai encore posé quelques questions sur le programme de son parti, avant de lui demander s'il aurait quelque chose à ajouter.

Son collaborateur s'est penché à son oreille. Il a secoué la tête, puis a tendu le doigt dans ma direction.

– Ouais, j'allais oublier l'aut'là... Pourriez-vous me faire parvenir la chose-là avant l'aut'là... pour que je contrôle...

Je ne comprenais pas.

– Monsieur Mamba a l'habitude de revoir ses interviews avant publication, a déclaré le collaborateur. Il est, vous savez, très chatouilleux sur son style.

Cela me contrariait mais je me suis montré complaisant. J'en profitai pour lui offrir à nouveau ma carte de visite.

– Vous pouvez me joindre à l'hôtel Sheraton. Je m'appelle Lazare Mayélé, j'habite la chambre 220.

– Mayélé ? Mais, mais... C'est le nom... C'est un nom d'ici ! Je vous croyais américain.

– Je ne vous apprendrai pas que le Mossika a fourni un bon nombre d'esclaves aux Amériques et aux Antilles. Si la plupart ont pris les noms de leurs maîtres, certains ont conservé ou, quelquefois, repris leur patronyme africain.

Il a paru soulagé, mais son front s'est vite plissé.

Dans la voiture, j'ai questionné Mowudzar sur ce fils métis dont Mamba arborait la photo dans son bureau.

C'était le rejeton d'un premier mariage avec une Française qui n'avait pas réussi à s'adapter au Mossika. Elle l'avait mis en demeure de choisir entre elle et son deuxième, troisième et toute quantité de *bureaux*. Le fils aîné, lui, était resté avec son père.

– Il se prénomme Patrice ?

– Ouais, comme Lumumba.

Selon Mowudzar, Patrice devait avoir mon âge. En fait, il devait être plus jeune que moi puisque je suis né avant l'épopée de Lumumba. Sinon, peut-être me serais-je, moi aussi, prénommé Patrice.

Je retournais régulièrement chez Tante Élodie. Mes visites étaient brèves. Chaque fois, c'était de grandes effusions. Les formules rituelles échangées, nous avions peu de réflexions à partager. Nous appartenions à la même famille mais avions été façonnés sur deux planètes différentes.

Ce jour-là, elle a demandé à mes cousines de nous laisser seuls. Comme le ton de Tante Élodie était grave, j'ai redouté l'entretien. Allait-elle me mettre au pied du mur et éprouver mon sens de la solidarité ? Revenir sur ma faute, je veux dire ce long silence durant lequel je m'étais fait passer pour mort ? Me reprocher un culte insuffisant à la mémoire de Mama Motéma ? De n'être pas venu à ses obsèques ?

Elle a débuté l'entretien en me demandant si j'avais rencontré le Dr Antoinette Polélé. Elle n'a pas insisté mais je lui ai fait part de mon souhait de retarder la date de mon retour en Amérique tant le témoignage de cette femme sur mon père me paraissait capital. Il me fallait attendre son retour.

– Pourquoi, tu comptais repartir déjà ?

– Je ne suis pas en villégiature, Tantine. J'aimerais tant. Je suis en mission, et mon patron trouve que je traîne trop ici.

Elle ne comprenait pas que je n'aie pas la liberté de disposer de mon temps à ma guise ; qu'il me fallût demander des permissions pour un oui, pour un non.

– De toute façon, s'il te faut rester un peu plus, on inventera un deuil. Quel patron peut demeurer insensible à une telle obligation ? Tu n'étais pas là pour le retrait de deuil de Mama Motéma. Bonne raison pour en

refaire un en ton honneur... Et puis, là-bas, en France de ta femme-là, qui va venir vérifier ? Suffit de mossikaner la vérité, ko.

Je me suis contenté de rigoler. Je ne savais comment lui expliquer que les choses ne se passaient pas en Amérique, la France de ma femme-là, comme au Mossika.

– Pour l’heure, ce qui va te retenir ce n’est pas quelque chose de triste. Au contraire.

La température était torride dans la pièce exiguë. Je n’aurais pas pu y vivre. Tante Élodie n’avait pas éteint la télévision, un poste au-dessus duquel j’apercevais la photo de Mama Motéma. Derrière la vitre convexe du petit écran, une animatrice en pagne expliquait en langue les dangers du sida.

– Mon fils, me dit Tante Élodie, je dois te parler franchement.

J’ai mal saisi la suite et lui ai indiqué que la télévision était trop bruyante. Elle a réduit le son. L’image en noir et blanc m’a rappelé l’époque où Tonton Goma m’emmenait à la cinémathèque du Palais de Chaillot pour y voir des films de Charlie Chaplin.

– Si ton idée t’a dit de revenir au pays, alors qu’ils t’en avaient chassé, c’est qu’une force plus puissante que toi t’a poussé, mon fils. C’est la puissance du sang...

Tante Élodie m’entraînait dans une logique où je perdais pied. Elle a parlé de coutumes, de traditions, de valeurs anciennes.

Dans son dos, l’animatrice de l’émission introduisait avec application le bout d’un manche à balai dans un préservatif et poursuivait sa leçon à l’adresse des téléspectateurs. Elle devait proférer des menaces car, les yeux exorbités, elle secouait énergiquement l’index.

Tante Élodie ne la voyait pas et poursuivait son propos : elle savait que j’avais été élevé, à mon corps défendant, dans un autre système mais était persuadée de ma réceptivité au souffle des ancêtres. Sinon, je n’aurais jamais fait ce pèlerinage sur leur sol. Il s’agissait maintenant de le consolider pour ne jamais perdre le lien avec Bossuet, mon père. Chaque fois, elle disait mon *défunt* père ou tout simplement *le* défunt.

– Pour cela, il faut te baigner à nouveau dans notre fleuve... Car c'est par l'eau qu'on renaît à la vie, qu'on cesse d'être mécréant, qu'on embrasse la religion de la famille... Tu ne comprends pas, Lazare ? Laisse-moi t'expliquer et te conduire vers le Jourdain.

Elle s'est levée, m'a pris la main, comme pour m'inviter à danser. Elle m'a entraîné vers la fenêtre. Dans la cour, mes deux cousines devisaient avec une jeune coquette, vêtue d'un pagne aux teintes indigo.

– Tu vois cette jeune gazelle ?

Chaque fois que je venais, je l'apercevais. J'avais été frappé par sa beauté qui évoquait en moi celle de certains personnages des toiles de Gauguin.

– Elle t'appartient, m'a dit Tante Élodie.

Dans la cour, les trois filles potinaient. Boute-en-train, l'aînée de mes cousines contait je ne sais quoi. Sa sœur l'écoutait le regard brillant et l'autre jeune fille, la mine amusée, était avachie sur son siège, les jambes écartées sous son pagne, mâchant un bâtonnet pour l'éclat de ses dents.

– Elle n'est pas à ton goût ? s'est inquiétée, l'œil coquin, Tante Élodie.

– Là n'est pas la question. Cette fille est jeune et...

– La belle affaire ! Tu ne l'es pas moins... Ouais, je sais, à ton âge, quinze années de différence paraissent un demi-siècle. En fait, elle est déjà une femme et toi tu demeureras mâle pour encore un bon nombre d'années.

Elle avait dit la dernière phrase en me jaugeant d'un œil malicieux avant de sourire en clignant de l'œil.

– Faudrait peut-être commencer par lui demander son avis, non ?

– Tu penses bien que je l'ai fait. Quelle jeune fille refuserait un parti de ton calibre ? Épouser un Africain du pays des Baroupéens, c'est l'occasion d'aller voir le pays de Tino.

Elle s'est étonnée que je ne sache pas qui était Tino... Tino Rossi, le chanteur de charme de sa jeunesse ! Pour mieux m'expliquer, elle s'est mise à fredonner l'un de ses succès, *Tchi-Tchi*, en fermant les paupières et roulant des *r*. « Ah ! ma belle Catarinata. »

– Je suis marié, tantine.

– Je le sais. Et alors ? Où est le problème ? Tu es un Noir, non ?

J'étais flatté d'être aussi spontanément casé dans le lignage. Mais je sentais qu'il fallait changer de ton. Je m'étais laissé enfermer dans le jeu de Tante Élodie, et ma politesse à son égard était prise pour de l'obéissance.

– Ta femme ne s'imaginerait tout de même pas qu'elle va te garder pour elle seule ? Elle a besoin d'une coépouse. Ne m'as-tu pas dit qu'elle était institutrice ?... Ouais, je sais, institutrice d'université. D'école primaire ou d'université, c'est la même chose. Une intellectuelle, quoi. Qui lui fait le ménage et la cuisine quand elle a la tête dans ses bouquins ? On m'a dit que les boys étaient chez vous hors de prix. Il faut donc à ta madame-là une coépouse, mon fils. Et la gazelle que tu vois là, c'est une ménagère capable d'entretenir comme il faut un château de Baroupéen. Quant à ses qualités de cuisinière !... J'ai pris soin de vérifier.

De plus en plus désarçonné, je ne savais comment répondre. En français ou en langue, allions-nous parler la même langue ?

– Il te faut, Lazare, une autre femme de notre peau. Pas un vulgaire *deuxième bureau*, mais une coépouse officielle qui enfante pour toi. Déjà que tu es café au lait, avec plus de lait que de café !... Ce ne sont même pas des métis (elle prononçait *méti*) que tu vas faire avec une Mouroupéenne, mais des Baroupéens. Ce qu'il te faut, mon fils, c'est une charmante petite négresse. Ainsi auras-tu des enfants en qui nous nous reconnaitrons : des métis bien sombres.

J'avais du mal à avaler ma salive. Faire un esclandre eût été comme de gifler ma mère.

J'ai voulu faire appel à des considérations éthiques mais mon propos aurait sonné faux. Car il ne s'agissait pas de s'exprimer pour un public new-yorkais ou parisien, mais pour Tante Élodie. Au lieu d'un prêche, je me suis borné à déclarer qu'il fallait à cette jeune fille un garçon de sa génération.

Ses bras vigoureux croisés sur sa poitrine opulente, Tante Élodie dardait des yeux vigilants vers l'infini.

– Je vois, je vois, je vois. C'est bien ce que l'on m'avait dit. La femme-là t'a fétiché, mon fils.

J'étais de plus en plus désarçonné.

– C'est la Gigi-là, j'en suis sûre.

Elle a tapé trois fois dans ses mains et, les joignant, les a agitées comme pour secouer des dés. Un long silence a suivi. Et le timbre de voix de Tante Élodie a changé pour se faire plus grave. Elle s'est mise à maudire Gigi, la mère de Gigi et à qualifier leurs sexes de papayes pourries remplies de vers et bourdonnantes de mouches. J'aurais dû m'en douter. Quelque jaloux avait dû soit m'apercevoir danser *Chez Tantine Gigi*, soit surprendre Mowudzar la nuit où il avait essayé de me livrer Gigi. Mais Tante Élodie était trop affranchie pour se scandaliser de la chose. N'avait-elle pas eu, elle-même, quatre enfants de pères différents sans avoir jamais épousé aucun d'entre eux ? Ses malédictions lancées, elle s'est calmée et s'est mise à m'entretenir comme une mère son fils ; m'a demandé de la considérer comme sa maman-maman. Je n'avais plus de mère et elle était ma seule, ma vraie mère. En trépassant, *la défunte* m'avait confié à elle. Dorénavant, je devais d'ailleurs bannir le terme de tante pour ne la plus nommer que maman.

Tante Élodie est un débateur hors pair. Je l'avais sous-estimée. Pour mieux m'embobiner, elle avait recours à mille procédés. Et, même si je n'en étais pas dupe, ceux-ci agissaient sur ma personne. J'étais à court de réplique en face de cette femme sortie des entrailles de Sikasika. À nouveau, elle a tenu des propos désobligeants sur Gigi. Une sorcière, un reptile. Mielleuse et séductrice, mais en réalité un serpent venimeux. Et surtout... Est-ce que je savais qu'elle était la maîtresse de Mamba ? Étais-je conscient du péril que constituait le partage d'un *deuxième bureau* avec une personnalité politique ? Qui plus était, Mamba ! Mamba l'assa...

Elle s'arrêta, secoua la tête en signe de dénégation, poussa un long soupir, un peu théâtral, comme si elle venait d'attraper un coup de sang,

avant de lâcher :

– Mamba ! Un triste sire sans foi ni loi, ni états d'âme. Quand il se sent insulté, se transforme en bête, mon fils ! Plus rien n'arrête sa rage. Prends garde.

Elle s'est demandé dans un profond soupir qui nous débarrasserait de ce monstre.

J'étais arrivé en retard à *La Tramontane*. Un appel téléphonique de Philadelphie m'avait retenu. Le rédacteur en chef s'impatientait. Il avait fallu lui expliquer les raisons de la prolongation de mon séjour au Mossika. Il me fixait une limite ultime au-delà de laquelle les frais de séjour seraient à ma charge.

M. Babéla était déjà là. En entrant dans le restaurant, je ne l'avais pas aperçu. Un *France-Soir*, largement déployé, le dissimulait. Un numéro de la semaine précédente que lui avait offert la patronne pour le faire patienter.

Il a sursauté en reconnaissant ma voix et s'est levé précipitamment, comme il nous avait appris à le faire chaque fois que quelqu'un pénétrait dans la salle de classe, trente ans auparavant. Il s'était pour l'occasion endimanché dans un costume de drill blanc et portait un nœud papillon.

J'avais dû supplier M. Babéla ; aller au restaurant l'intimidait. Il avait perdu le souvenir de ces lieux où personne ne songeait plus à le convier. Sans autre revenu que sa pension de retraité, il économisait le moindre centime.

J'aurais pu choisir un *maquis*, comme on appelle là-bas les restaurants de cuisine africaine. Leur nombre s'est multiplié depuis quelques années à Likolo. Je m'étais dit que M. Babéla y serait plus à l'aise. En fait, m'avait-il confié, en répondant à mon invitation, il répugnait à se commettre en de tels lieux. Il les laissait aux touristes : pour manger pays, rien ne vaut la cuisine familiale.

– Ah ! Monsieur l'Américain, s'est écriée la patronne en accourant vers moi les bras ouverts.

C'était une femme plantureuse à l'accent provençal, qui s'était elle-même baptisée, à l'intention de ses habitués et de tous ceux qu'elle adoptait, la Reine Mère.

J'ai dû me soumettre au rituel de la maison et me plier en deux pour l'embrasser. Elle m'a gardé un moment contre elle en me serrant dans ses bras de catcheur. M. Babéla observait ces familiarités d'un regard d'acier.

– Elle ne me reconnaît pas, me confia-t-il, tandis que la patronne s'en retournait derrière son comptoir, mais moi je la connais depuis plus de quarante ans, Mme Rossini.

La Tramontane datait des années 1940. Un lieu de sortie pour les petits Baroupeens de la société coloniale. Les Noirs ne commencèrent à en franchir le seuil que dans les années cinquante, au moment de l'abrogation du système de l'indigénat.

– L'époque où l'on n'osait plus nous traiter de nègres, ni même de Noirs, dit-il en souriant avec malice. La bienséance voulait que nous fussions désormais des Africains.

Il a pouffé de rire.

– Était-ce l'époque du mouvement de la négritude ? ai-je demandé.

– La né-gri-tude ? demanda-t-il en faisant la grimace.

La même grimace de dégoût qu'il esquissait, une trentaine d'années plus tôt, chaque fois que l'un de nous commettait un barbarisme. J'ai hésité un moment avant d'égrener les noms des poètes Césaire, Damas, Senghor... Hormis le dernier, ils lui étaient tous inconnus. Et le Senghor dont il avait entendu parler, c'était l'homme politique. Il se souvenait de son rôle dans le Mouvement socialiste africain et associait son action à celle d'autres personnalités dont j'entendais les noms pour la première fois : Blaise Diagne, Lamine Ngueye, Ouezzin Coulibaly, Jacques Opangault... J'ai pris note et me suis promis, dès mon retour, de mieux me documenter sur ces années-là.

Heureux de jouer le rôle auquel je l'incitais, celui d'un griot en costume européen, ultime témoin d'une période oubliée de l'histoire, M. Babéla s'est mis à peindre les métamorphoses de la dernière décennie des années coloniales. Il était ravi de me voir prendre des notes. Cela devait lui rappeler le temps où il professait, allant et venant dans les allées de la classe.

– Vous êtes gaucher, Lazare ?

Il n'avait pas souvenir de ce détail. À l'époque, il faisait la guerre à tout élève qui prenait son porte-plume de la main maudite.

– Comment réussissez-vous à écrire de gauche à droite, de la main gauche ? C'est contre le bon sens.

Je lui ai fait remarquer que beaucoup d'Arabes écrivaient de la main droite et de droite à gauche. Il ne le savait pas. Il m'a demandé si je parlais aussi l'arabe. C'est à ce moment-là, je crois, que le garçon s'est présenté avec un plateau sur la paume de la main ; il n'osait interrompre le Maître.

Dans nos verres, un porto brun et brillant jouait avec la lumière.

Nous avons trinqué. Dehors, le soleil de midi éblouissait. En avalant la première gorgée d'apéritif, M. Babéla a fermé les yeux, sa pomme d'Adam a tressailli et il a discrètement poussé un profond soupir.

– Où en étions-nous, mon cher Lazare ?

– À la période coloniale, Maître.

Une période qui me paraissait appartenir au siècle précédent. Il a évoqué la fameuse fusillade de la place Marchand. Je me suis mis à griffonner plus fébrilement. Mama Motéma avait souvent évoqué cet événement mais toujours de manière succincte et vague. Les livres à ma portée n'en parlaient pas et mes professeurs ignoraient ce monde. Tonton Goma lui-même n'en savait pas grand-chose. J'essayais de noter chacune des phrases de M. Babéla.

Delage, un employé français d'une société concessionnaire, avait insulté un comptable indigène pour une erreur de calcul. L'autre avait sommé le Blanc de retirer l'injure. Celui-ci avait répondu par une gifle. Le

Noir avait saisi son chef au collet et s'était mis à le boxer devant les autres indigènes médusés. En ce temps-là, porter la main sur un Blanc constituait un grave sacrilège.

Lorsque M. Babéla décrivait la correction infligée à Delage, son visage s'illuminait d'un sourire d'adolescent, et ses bras et son buste mimaient au ralenti les mouvements d'une bagarre de western.

On emprisonna le Noir.

M. Babéla contait les épisodes par le menu. Tout en prenant soigneusement note, je me demandais s'il me livrait des faits tels qu'une mémoire prodigieuse les avait conservés, ou s'il s'agissait de l'histoire revécue par lui. Je n'ai pas pu noter tous les détails des réunions clandestines des évolués, non plus que les noms des quelques Blancs anticolonialistes qui s'associaient à eux dans l'ombre. Je ne voulais pas lui faire perdre le fil de son récit. Je m'en voulais de ne m'être pas muni d'un magnétophone. Mais je n'avais pas invité M. Babéla dans ce restaurant pour travailler ; j'avais répondu à un élan du cœur et je voulais honorer un vieux monsieur qui m'était cher.

La manifestation des évolués se déroula un 15 décembre – il ne se souvenait plus si c'était en 1936 ou 1937 – sur la place Marchand, à deux cents mètres du palais du gouverneur. Il y aurait eu un échange de mots, ponctué de formules historiques, entre les leaders de la manifestation et le commandant de la gendarmerie coloniale, formée pour l'essentiel de tirailleurs, qu'on appelait improprement sénégalais. Il dit les sommations, puis la fusillade, les morts et les déportés. Tandis qu'il racontait, je sentais un changement de ton dans sa voix. Son cœur saignait encore au souvenir de cette journée.

Mon grand-père avait participé à la manifestation et avait été arrêté. « Un patricien nègre ! » lâcha-t-il d'une voix émue, en branlant du chef.

J'ai imaginé cet aïeul, dont je ne possédais même pas de photo, et je lui ai prêté les traits de paysans de romans haïtiens. Peut-être n'avait-il jamais dû porter de chaussures ni d'autres vêtements que des haillons. Son souvenir n'avait cessé de hanter mon père. D'autant plus qu'il l'avait

vu se faire fouetter en place publique sur ordre du gouverneur. Le jeune Bossuet Mayélé s'était fait serment ce jour-là de laver l'humiliation en boutant les Blancs hors du pays.

Des cris enjoués nous ont alors interrompus : c'était la Reine Mère qui s'en venait les bras chargés de deux sous-main de cuir. Elle nous a appelés ses enfants et, après nous avoir tendu les menus d'un geste cérémonieux, s'est campée devant nous afin de réciter d'un seul souffle :

– Outre la carte, je vous propose en plat du jour, pour l'entrée, des gambas. Livrées hier par avion du Cameroun, un régal ! Ou bien... une salade avec des queues d'écrevisses locales et, en plat principal, un capitaine du fleuve grillé au fenouil. Ça c'est pour ceux qui *sont poissons*. Pour ceux qui *sont gibiers*, une pintade du pays, accompagnée de pommes rissolées aux oignons, de l'antilope ou de l'outarde, le chasseur me les a livrées ce matin... Je vous laisse consulter et reviens dans quelques instants.

Le texte était calligraphié à la plume sergent-major avec des pleins et des déliés soignés. Sur un ton chic, M. Babéla a eu quelques mots critiques sur les *L* et les *R* majuscules, qu'il trouvait bâclés, et s'est mis à étudier le menu article par article.

Je ne voulais pas le lâcher et, la commande faite, j'ai repris la conversation où nous l'avions laissée. J'avais besoin de lui faire préciser certains points.

À trois heures de l'après-midi, tous les clients étaient partis et nous étions encore là, assis à une table de coin. Il faisait chaud et la salle n'était pas climatisée. Un brasseur d'air grinçant, et aux pales nonchalantes, tentait sans succès de diffuser une brise artificielle. M. Babéla a soupiré qu'il en était ainsi à chaque fin de saison des pluies ; que la saison sèche, notre modeste hiver, était cette année en retard. On ne se trouvait plus qu'à quelques jours de la date symbolique, celle qu'il nous faisait apprendre par cœur en classe de cours élémentaire.

Je m'étais habitué à la sieste. Pris par mon sujet, ce jour-là, à *La Tramontane*, je n'y pensais pas.

J'ai demandé à M. Babéla pourquoi il n'écrivait pas ses souvenirs.

Il a écarté les bras en un geste d'impuissance. Je lui ai trouvé alors une contenance qui le faisait ressembler à des hommes âgés de race blanche.

– Vous avez raison, Lazare. Vous le ferez à notre place, dit-il avec un sourire apaisé.

– Ce ne serait pas la même chose. Ce serait un ouvrage de deuxième main. Nous avons besoin des témoignages de votre génération et de vos réflexions.

Il a d'abord invoqué son âge. Il était trop tard pour se lancer dans une telle entreprise et sa mémoire faiblissait. Coquetterie, bien sûr. Je l'ai rassuré sur ses capacités et, malgré sa volonté de demeurer impassible, ses yeux ont brillé. Devant mon insistance, il a fini par dire que pour écrire, il fallait, il fallait... Il ne trouvait pas le mot approprié. Finalement, il a parlé d'atmosphère, même si, je l'ai senti à sa moue, il n'était pas satisfait de la formule. L'atmosphère du pays était irrespirable ; le seul fait de prendre des notes vous rendait suspect. Des gens avaient été arrêtés, certains fusillés, parce qu'on avait découvert des noms de hautes personnalités sur leur agenda. À l'époque, la sécurité avait proclamé qu'il s'agissait des noms de code d'un gouvernement fantôme. Et l'on avait brandi la liste pour étayer la thèse d'une conjuration.

– Mais, maintenant, les choses ont changé. C'est la démocratie, n'est-ce pas ?

– Ouais... Encore que ... Mais on ne va pas chipoter là-dessus... Admettons donc que ce soit la démocratie. Le problème est que l'ancien régime a tant duré qu'il nous a donné une seconde nature. Un comportement de gens soucieux de survivre en pratiquant la loi du silence. À force de ne plus rédiger, nous nous sommes ankylosés. Et puis, vous savez, Lazare, ce n'est pas à nous d'écrire tout cela. Nous avons la mémoire, mais la méthode nous fait défaut. Alors que, parmi ceux de votre génération, plus d'un ont étudié la science historique.

Je n'aimais pas l'expression de « science historique » mais je n'ai rien dit. Je ne voulais pas le contrarier. J'avais l'impression de vivre un moment sacré où j'étais en harmonie avec cet homme vénérable, le maître de mon père. Je ne voulais pas rompre cet instant de paix.

La chaleur devenait de plus en plus insupportable. Elle engourdissait les membres et l'esprit. Non, je n'étais pas fait pour vivre sous les tropiques. Sinon, moi aussi, je me serais anesthésié et mutilé.

Dehors, à l'ombre d'un manguier, Mowudzar patientait dans le véhicule. Il semblait boudier parce que, cette fois-là, je ne l'avais pas associé au repas.

La lumière était éblouissante et la ville endormie. Je me suis demandé comment M. Babéla pouvait supporter son costume et sa cravate.

J'ai dû le supplier de monter dans la voiture. Il tenait à rentrer par ses propres moyens. Il m'a fallu insister plusieurs fois pour venir à bout de sa résistance.

Nous nous sommes installés à l'arrière. Le climatiseur faisait un bruit de soufflerie mais n'était plus capable de rafraîchir. Nous avons abaissé les vitres, et l'air qui pénétrait était aussi brûlant que dans un sauna. Nous avançons dans des rues mortes. Les magasins ne rouvriraient pas avant le coucher du soleil.

À hauteur de l'église Saint-Ambroise, M. Babéla a indiqué que le chauffeur avait pris une direction erronée.

– Vous n'allez pas chez vous, à Tourougou, au Quartier chic ?

– Non, je vais chez ma femme.

Par discrétion, je n'ai pas manifesté de surprise.

– Chez ma jeune femme, a précisé M. Babéla. Rue des Tirailleurs-Sénégalais, au quartier Sikasika.

Nous sommes arrivés à une extrémité de la rue des Tirailleurs-Sénégalais, mais dans le mauvais sens. M. Babéla a dit qu'il était inutile de contourner le pâté de maisons ; qu'il était à deux pas de chez sa femme.

Son doigt pointait une maison aux fenêtres à barreaux en fer forgé. La troisième après le carrefour.

J'ai annoncé à M. Babéla mon départ dans quelques jours.

– Déjà ?

Il n'a rien ajouté mais j'ai perçu une déception et un désarroi sur son visage. Peut-être se disait-il que, vu son âge, nous ne nous reverrions plus. Un sentiment de culpabilité m'a alors envahi.

J'ai promis de lui rendre visite avant mon départ. L'instant d'après, je me suis reproché cet engagement car je n'étais pas sûr que mon emploi du temps me laisserait la possibilité de le tenir.

– Si vous ne me trouvez pas au Quartier chic, c'est que je suis ici. Vous voyez, au début de cette rue, au numéro 22. C'est là qu'habite ma seconde épouse.

Malgré la chaleur et mon envie d'aller faire la sieste, j'ai retenu Mowudzar.

Il ne refusait jamais une invitation à prendre un verre.

Je savais que si j'étais monté dans ma chambre, je n'aurais pu m'endormir. Les souvenirs que m'avait livrés M. Babéla m'agitaient. D'autant plus qu'à la fin, nous avons parlé de mon père, le jeune Bossuet Mayélé. Un élève brillant, fasciné par le personnage d'Hannibal. Il traduisait pour son plaisir des pages entières du *De viris* et, plus tard, de Tite-Live et Polybe afin de s'imprégner dans les détails de son épopée vers Rome. Hannibal, un Africain qui avait fait trembler l'Europe ! M. Babéla se reprochait de n'avoir pas su dissuader Bossuet Mayélé de ne pas aller au séminaire. Pour M. Babéla, lui-même ancien séminariste, seule l'éducation laïque avait du prix. Mais au bout du compte, le résultat n'avait pas été aussi mauvais.

J'ai dû me montrer insistant pour lui arracher quelques souvenirs sur le jeune avocat qui rentrait de France. C'est le verre de Marie Brizard qui avait vaincu ses réticences. De fil en aiguille, il s'était laissé aller à aborder

l'affaire de l'assassinat, les circonstances, et l'atmosphère qui régnait alors. Il n'avait cité aucun nom mais insisté sur la jalousie de certains médiocres, condisciples de Bossuet Mayélé ; ceux qui peuplaient les mares de la politique et craignaient le charisme de mon père.

Le réceptionniste de l'hôtel m'a remis un message, qui me demandait de rappeler le secrétariat du Dr Antoinette Polélé. C'est elle-même qui a décroché.

Elle a voulu savoir si j'avais un lien de parenté avec Bossuet Mayélé, puis m'a proposé de venir tout de suite à son cabinet.

J'ai préféré m'y rendre sans Mowudzar.

Son cabinet se trouvait aux limites de l'ancienne ville européenne et du quartier Sikasika.

Il n'y avait plus de patient à cette heure-là. C'est elle-même qui m'a ouvert. Un rire nerveux et amusé aux lèvres, elle a trouvé que j'étais tout le portrait de Bossuet.

Elle a d'abord voulu me situer. Je souhaitais me présenter de manière succincte mais elle m'interrompait souvent. Quelles études j'avais faites ? Qui m'avait élevé ? Qu'est-ce qui m'avait conduit aux États-Unis ? Depuis quand ? Pourquoi ce brusque retour au Mossika ? Etc. Sa curiosité m'obligeait à me lancer dans de longues explications. Cela m'agaçait : j'étais venu apprendre d'elle et voilà qu'elle me soumettait à un interrogatoire.

Quand je lui ai indiqué l'objet de mon reportage, elle a ri et a voulu savoir quelle opinion je m'étais faite, depuis mon arrivée, de la vie au Mossika. Je lui ai répondu que la série d'articles que je me proposais d'écrire fournirait plus de données que d'opinions. Je voulais laisser le soin au lecteur de se faire lui-même son propre jugement. Elle n'a fait aucun commentaire et, bien qu'elle m'écoutât en s'efforçant d'avoir un

visage de marbre, j'ai cru déceler du scepticisme dans l'esquisse d'un sourire et un léger mouvement de l'œil. J'ai aussitôt ajouté que je donnerais néanmoins la parole, sous forme d'interview, à de nombreuses personnalités, dont elle-même, si elle n'y voyait pas d'inconvénient.

– Allons bon ! Moi qui croyais que c'était pour une consultation que vous veniez me voir. Tant mieux, tant mieux, cela prouve que vous êtes en bonne santé. Je préfère cela.

Après quelques coquetteries, elle a consenti à fournir des réponses à mon flot de questions. Elle était concise et claire. J'avais soudain le sentiment de me retrouver en présence de quelqu'un qui faisait appel à la logique dans laquelle j'étais habitué à penser et que j'utilisais de moins en moins au fur et à mesure que se prolongeait mon séjour à Likolo. Lorsque je prenais la parole, j'avais du mal à la fixer car, plus je la regardais, plus j'oubliais son âge. Elle était encore séduisante. Une beauté que rehaussaient l'intelligence, la culture et une agilité d'esprit.

Son analyse du pays ne faisait appel ni à l'actualité ni à l'anecdote. Elle dégagait de grandes idées qui mettaient en lumière des lignes de force. Les obstacles à la modernisation du Mossika la préoccupaient.

À plusieurs reprises, la sonnerie du téléphone a retenti. Elle n'a jamais décroché, hormis une fois. Un signal que je n'avais pas perçu avait dû lui indiquer l'importance de cet appel. D'une voix calme, elle a expliqué à son correspondant qu'elle en avait encore pour un bon moment, de ne pas l'attendre, de commencer à dîner.

J'ai regardé ma montre, il était tard.

Gêné, j'ai songé à prendre congé pour ne pas abuser de sa disponibilité mais la clarté de son propos me poussait à l'interroger encore. C'était surtout la seule occasion qui m'était offerte de lever enfin le voile sur le mystère de l'assassinat de mon père. Si, par souci de bienséance, j'abrégeais l'entretien, quand donc pourrais-je la revoir ? Lui poser les questions que je ruminais depuis des années ?

Elle a baissé les yeux, s'est emparée d'un crayon sur la table et ses doigts se sont mis à le tripoter.

L'éclat de son visage a disparu et elle s'est plongée dans une méditation.

– C'est une affaire compliquée, a-t-elle finalement soupiré. Par où commencer ?

Je m'impatientais :

– Qui l'a tué ? Pourquoi ?

Elle a hoché la tête.

– Pensez-vous que ce soit Mamba ?

Elle a plissé les yeux et m'a fixé avec intensité comme si elle voulait me percer à jour. Elle a baissé la voix et a commencé à s'exprimer avec lenteur. Son calme m'infligeait une leçon de maintien.

– Ce n'est pas un homme qui a tué votre père.

Je n'avais pas besoin de prendre note. Je savais que je retiendrais chacune de ses phrases, chacun de ses mots, chaque nom. Elle en a cité cinq : trois morts depuis les événements, les deux autres avaient perdu la raison.

– On vous aura informé, j'imagine, de mes relations avec votre père ? murmura-t-elle.

J'ai secoué la tête faiblement.

– Bossuet Mayélé a été mon mentor, monsieur. Sur tous les plans : intellectuels, politiques, littéraires, musicaux. C'est avec lui que j'ai franchi la première fois la porte d'un musée, que j'ai assisté à un concert de musique classique. C'est lui qui m'a fait comprendre qu'on pouvait être un érudit en médecine mais intellectuellement et émotionnellement pauvre... Nous avons aussi été...

Elle a hésité.

– Comment dire ?... Nous avons... Votre père fut aussi mon premier ami. Vous comprenez ?

Elle a voulu ajouter quelque chose mais s'est interrompue. Elle me fixait avec dureté et observait ma réaction. Aurais-je dû baisser la tête par pudeur ? J'ai continué à la fixer mais je sentais que mon visage se décomposait.

Je lui ai proposé une cigarette, elle l'a refusée en souriant. La fumée ne la gênait pas.

Elle a précisé la date du début de leur relation. Je l'ai rapprochée de celle de la mort de ma mère, deux ans auparavant.

– Et savez-vous pourquoi il ne m'a pas épousée ?

Elle racontait avec une telle maîtrise du français que je me suis demandé si elle n'avait pas également fait des études de lettres.

Il y avait, m'expliqua-t-elle, en ce temps-là à Paris, outre les étudiants, un groupe de fonctionnaires qu'on appelait « stagiaires » ; des *évolués* qui avaient accompli leur carrière dans les services de l'administration coloniale. Ils avaient été envoyés précipitamment pour subir des stages accélérés afin d'africaniser la haute fonction publique de leur pays. Un grand nombre appartenait à la tribu de mon père. Un jour, ils le convoquèrent. La réunion, en langue, était présidée par quelqu'un qui se disait l'oncle de mon père. Un véritable tribunal. Il rappela à Bossuet Mayélé sa place dans le clan, les règles du groupe et, au nom de la tribu, lui intima l'ordre de cesser sa relation avec une femme qui n'appartenait pas à son cercle. Bossuet Mayélé leur tint tête et déclara qu'il ne s'agissait pas du sort de la tribu mais de son destin personnel.

« L'oncle et les cousins » revenaient régulièrement à la charge et Bossuet leur répliquait toujours avec la même détermination. L'oncle le menaça même de damnation. Cela avait fait sourire la jeune Polélé. Pas Bossuet Mayélé : il en fut longtemps perturbé.

Puis, le temps jouant, ce fut comme si Bossuet était rongé par le remords. Il se montrait de plus en plus préoccupé et même agité dans son sommeil.

– Je lui ai proposé, dit le docteur, de le libérer. Il a refusé. Mais notre vie de couple devenait infernale. Les occasions de dispute se multipliaient pour des futilités.

Un jour, elle découvrit que Bossuet entretenait une autre liaison. Avec une jeune fille de sa tribu, Motéma.

À ce stade du récit, Antoinette Polélé eut un sourire résigné. Ses mains ne jouaient plus avec le crayon mais tordaient avec maladresse un trombone qui traînait sur la table.

– Oh ! c’est une histoire banale. À l’époque, j’en fus brisée ; aujourd’hui, j’en souris.

Elle n’a pas indiqué qu’elle avait sombré dans une dépression. Je tenais cette précision de Tante Élodie.

– Le plus grave est ailleurs. L’abdication de votre père l’a entraîné dans l’engrenage qui allait le broyer.

J’ai failli l’interrompre. Le mot « abdication » m’offusquait. Il ne pouvait convenir à mon père. Toute sa vie avait constitué un combat. Pour émerger d’une société où il était un citoyen de seconde zone.

Au fur et à mesure qu’elle poursuivait son récit, l’émotion, sans doute suscitée par le souvenir de la première histoire d’amour, s’atténuait, disparaissait et le Dr Antoinette Polélé s’exprimait avec le même détachement qu’elle devait adopter dans le diagnostic d’une affection.

– Il a été récupéré par sa tribu et celui qui avait été un symbole national, même un porte-parole du mouvement étudiant africain sur le plan international – parce qu’il faut que vous sachiez que votre père constituait une voix écoutée au sein de l’Union internationale des étudiants – s’est trouvé réduit au rôle d’un chef de tribu.

Antoinette Polélé avait retrouvé le maintien et l’assurance qu’elle avait au début de notre entretien. J’étais de nouveau subjugué par sa beauté. Elle m’a fait penser à une autre femme dont le charisme et le charme avaient joué sur moi, Kolélé, la chanteuse congolaise que j’avais découverte grâce à un portrait télévisé réalisé par son compatriote, le cinéaste Achel.

Pédagogue, elle montrait comment mon père s’était graduellement séparé de ses camarades de combat pour se constituer une clientèle de même *patois*. Elle a même dit qu’il était devenu, avant la lettre, une manière de chef de faction libanaise.

– Mais cela ne méritait pas d’être puni de mort, madame.

– Absolument pas. Ce qui s'est passé est condamnable. C'est un crime inqualifiable.

– Alors ?

– Alors ? a-t-elle repris, comme si de répéter le mot lui donnait l'occasion de retrouver son souffle et de remettre de l'ordre dans ses idées.

Elle a décrit l'atmosphère révolutionnaire qui régnait à l'époque au Mossika. Les modèles étaient ce qu'on appelait les « démocraties populaires ». Elle m'a dit le Viêt-nam, la Chine, Cuba, le « Che » ; elle a dit comment la jeunesse était amoureuse de ce paladin. Je l'ai trouvée à la fois naïve et emphatique. Elle a été pendant un instant contraire au personnage qui m'avait reçu et captivé. Dans le processus d'imitation, a-t-elle poursuivi, ils s'enflammaient tout aussi bien pour célébrer Che Guevara que pour découvrir, accuser, condamner, demander l'exécution des contre-révolutionnaires. On trouvait chez les militants d'alors à la fois d'admirables apôtres prêts à vivre leurs convictions jusqu'au martyre et de doctes et intransigeants inquisiteurs prompts à ériger des bûchers. Ils ressentaient la révolution comme un idéal qui se conjugait avec les exigences de leur âge mais ne voyaient pas qu'elle générait un système qui les précipitait vers des tragédies sanglantes et un gâchis de vies humaines.

– Outre la tribu, votre père a aussi été victime des idéologies de son temps. Des idées que lui-même avait semées à Paris, à Likolo, dans la tête de ceux qui devinrent ses ennemis.

– Mais ce ne sont pas des idées qui l'ont assassiné, madame. Ce sont des hommes.

Je n'ai pas pu me maîtriser et j'ai prononcé une fois de plus le nom de Mamba. Un silence a suivi. Elle m'a observé posément. Il y avait de la patience et de l'indulgence dans son regard. Elle a souri avant de me demander une cigarette.

– Vous fumez ?

– Rarement. Mais cela m'arrive.

Sa voix était blanche.

Elle a repris la parole mais de manière à peine audible. J'ai dû lui faire répéter le début de sa phrase.

Le Dr Antoinette Polélé comprenait mon émoi. Elle aussi avait vécu la même tragédie. Son mari, le journaliste Sango, avait été enlevé sous ses yeux. On l'avait arrachée à son corps auquel elle s'accrochait pour faire rempart. Si elle n'avait pas sombré dans la folie, c'était grâce à ses fils. Ils étaient plus jeunes que moi et n'avaient pas connu leur père ou plutôt, ce qui revient au même, n'avaient conservé aucun souvenir de son visage.

Je me suis agité sur ma chaise et j'ai allumé la dernière cigarette de mon paquet.

– Mamba, Mamba, Mamba. Tout le monde accuse Mamba. On raconte même que je l'aurais identifié parmi les membres du commando...

Elle a haussé les épaules d'une manière à peine perceptible et fermé les yeux.

– ... que je l'aurais enserré dans mes bras et que j'aurais reconnu son corps parce que...

Elle n'a pas terminé sa phrase.

– Tout cela fait partie d'une rumeur qui s'est répandue je ne sais comment au point de constituer aujourd'hui, pour beaucoup, une vérité d'évangile.

– Mais... il ne s'agit pas d'une simple rumeur ; c'est bien la vérité, madame. Non ?

– Non.

– Pourquoi ne démentez-vous pas alors ?

– Je l'ai fait. Mais le résultat a été pire. Nous vivons dans une société où personne ne croit aux démentis. Les démentis sont des documents officiels, donc suspects. Seule la rumeur est crédible. Sans doute parce qu'elle est libre. La rumeur, c'est Robin des Bois. Les communiqués et les démentis sentent les affaires et la propagande ; ils sont suspects.

J'ai avancé d'autres preuves. Elle les connaissait.

– Cela constitue des présomptions ou des indices, pas des preuves.

À chacune de ses réponses, elle introduisait le doute en moi. Sans le lui avouer, je reconnaissais que je ne m'étais pas donné la peine, faute de temps, de passer mes sources au crible d'une critique méthodique.

– Mamba possède une responsabilité incontestable. Mais pas plus grande que celle des dirigeants de l'époque, a-t-elle affirmé.

Le docteur m'a cité des déclarations du président de la République, du Premier ministre, du ministre de l'Intérieur dont je n'avais pas connaissance. Ils avaient annoncé, la veille de l'assassinat, l'imminence d'un « tremblement de terre » dans la ville.

– Selon moi, tous les dirigeants de l'époque étaient des apprentis sorciers. Ils ont déclenché un mouvement qu'ils n'ont pu contrôler. Et puis, il y a eu la complicité de tous. La complicité de tous par lâcheté.

– Il y a bien eu un ou des commanditaires, non ? Et des exécutants.

– Bien sûr.

– Qui, alors ?

Elle a longuement haussé sourcils et épaules.

– Comment le savoir ? Ce n'est pas parce que des êtres chers ont été des victimes qu'il nous faut trouver des coupables à tout prix. Cela ne nous rendra pas les nôtres. Aucune vengeance ne m'apaisera. Je crains même qu'elle accroisse mes tourments.

Elle a dû lire la surprise dans mes yeux et elle s'est interrompue pour expliquer.

– ... Je serais hantée par la douleur et la souffrance des proches du nouveau supplicié, celui-ci fût-il l'assassin de mon mari. Sa famille est aussi innocente que nous le sommes et que l'étaient votre père et mon époux.

Sa voix redevenait tranquille, insupportablement tranquille.

– ... Il ne faut condamner qu'en toute assurance, monsieur. Votre père et mon mari ont été victimes d'une psychose générale qui régnait alors. La peur des contre-révolutionnaires, des mercenaires, de la Cinquième Colonne...

Je ne savais pas ce qu'était la Cinquième Colonne. Cela l'a amusée. Elle me l'a expliqué de manière détendue.

– Excusez-moi, madame. Il se fait tard mais encore une question, s'il vous plaît.

– Allez-y.

– Vous ne voulez pas dire qu'il ne doit pas y avoir de devoir de mémoire ? Qu'il faut cultiver l'impunité ?

– Non. Il nous faut une mémoire, mais apaisée. Celle, sérieuse, des historiens. Notre société est encore la proie des émotions de l'époque homérique. Une société sauvage où les règles de vie et l'éthique ne sont pas celles du monde occidental moderne. Il faut calmer les passions. Mettre un temps d'arrêt et nous construire. Économiquement, socialement, culturellement, moralement... Émotionnellement aussi. L'éducation émotionnelle est une chose primordiale.

– Je ne suis pas sûr de vous comprendre.

Elle m'a parlé de l'Afrique du Sud et de ce qu'elle a appelé « le principe Mandela ».

– Ce dont nous avons besoin, ce ne sont pas des tribunaux mais d'une commission vérité-réconciliation.

Je connaissais mal ce dont elle parlait. C'est à mon retour aux États-Unis que je me suis documenté.

Quand je me suis levé pour prendre congé, le Dr Antoinette Polélé m'a raccompagné. Sur le seuil de son cabinet, elle a encore ajouté, en me tenant la main :

– Vous savez, monsieur, d'autres gens ont subi le sort de votre père et de mon mari. Par milliers en Éthiopie, il y a vingt ans. D'autres pourront encore le subir, dans ce pays, en Afrique ou dans le monde. Le mal est en nous.

J'ai dégagé ma main.

– Il nous faut changer nos mentalités. Il ne suffit pas de tout mettre sur le compte du colonialisme, de l'impérialisme et de faire l'apologie de nos sociétés communautaires. C'est vrai qu'elles le sont, qu'il y a beaucoup

à apprendre d'elles, mais nous ne sommes pas de bons sauvages ; nous sommes des êtres aux mentalités médiévales. Chaque jour dans un de nos villages, tantôt une prétendue sorcière est brûlée, tantôt le sorcier désigne à la vindicte générale une victime de son choix. Bossuet Mayélé était trop grand pour ce pays. Il n'aurait jamais dû y revenir.

Je lui ai serré la main une dernière fois. Le taxi m'attendait. Le docteur est restée sur le pas de sa porte. Je l'ai aperçue en train d'agiter la main dans ma direction. Ce n'est pas cette dernière image que j'emporte d'elle. C'est celle d'une femme courageuse développant un raisonnement à contre-courant de son milieu.

Lorsque Mowudzar est venu me chercher dans ma chambre, la radio diffusait la chanson que j'avais entendue au *Marsouin*, à Cap Lamentin. Cela a rendu joyeux Mowudzar qui a esquissé des pas de danse en fermant les yeux. J'ai augmenté le volume. Mowudzar reprenait les paroles avec le chanteur.

– Tu connais ce morceau ?

– Bien sûr, patron.

Cela l'a amusé de me voir me précipiter à la recherche d'un papier pour noter le titre.

– Et l'auteur ?

– Bien sûr. Lucien Goma. C'est même lui qui chante là. Je m'étonne toujours qu'ils n'aient jamais censuré la chose-là. Car si tu lis bien entre les mots, c'est une critique de nos politiques.

– C'est que nous sommes au temps de la démocratie maintenant.

– Où ça ? protesta-t-il dans un cri.

Mowudzar connaissait Goma. Lors de ses séjours à Likolo, ce dernier ne manquait pas de passer chez Gigi. Il s'asseyait des heures au bar et buvait jusqu'à s'enivrer. Oh ! un ivrogne sympathique. Nul n'aurait eu l'idée saugrenue de le mettre à la porte. Il était le monstre sacré des bars louches de la capitale et ses diatribes contre les Zoulous faisaient les délices des consommateurs qui remettaient des tournées pour l'entendre encore. Il lui arrivait de sortir une cassette de sa poche qu'il priait le disc-jockey de jouer. Généralement, du jazz auquel ce dernier était hermétique. Il repoussait l'offre de Goma en arguant que ce n'était pas

une musique d'ici ; qu'elle faisait fuir la clientèle. Alors, Gigi intervenait. Par charité. Selon Mowudzar, Goma devait à ce moment-là jouer dans un restaurant de Port Lamentin.

– Au *Marsouin* ?

– Quelque chose comme ça.

Était-ce donc lui que j'avais entendu ? Comment ne l'avais-je pas reconnu ?

Je n'ai eu aucun mal à trouver, dès le lendemain matin, le numéro de téléphone du *Marsouin* et, après quelques difficultés, j'ai fini par joindre Goma. La conversation a donné à peu près ceci :

– Allô ! Tonton Goma ?

– Plaît-il ?

Son ton me désarçonnait.

– C'est bien monsieur Lucien Goma ?

– Ouais, et alors ?

– Ici, Lazare.

– Pardon ?

J'ai épelé mon prénom. Il m'a interrompu avant que j'aie pu adjoindre mon nom de famille.

– Ah ! Le ressuscité ! Que me vaut cet honneur ? Et que puis-je pour vous, monsieur ?...

J'ai bredouillé quelques propos incohérents.

– Exprimez-vous clairement, bon Dieu ! Je n'entends rien à votre galimatias.

– Pardon, tonton, ai-je fini par dire d'une voix pitoyable. C'est Lazare Mayélé. Le fils de Bossuet.

– De mieux en mieux, le fils de l'évêque de Meaux. Son bâtard, voulez-vous dire.

– Oui, le bâtard. Comme tous les métis.

À l'autre bout du fil, Goma s'est raclé la gorge, puis s'est tu. C'est moi qui ai rompu le silence.

– Tu vois qui, maintenant ?

– Écoutez, monsieur, je ne vois rien. Je ne sais pas où vous voulez en venir, mais je vous prie de cesser cette plaisanterie... Sinon, je raccroche ! Et puis, arrêtez de me tutoyer !

– Ce n'est pas une plaisanterie. Je suis Lazare Mayélé, le fils de Bossuet, élevé par Mama Motéma.

– Lazare Mayélé est mort en...

– Non, c'est faux, il s'agit d'un malentendu.

J'ai pu expliquer brièvement cette triste histoire dont j'avais de plus en plus honte.

– Et tu ressuscites des morts, Lazare, pour revenir chez les Zoulous !

J'ai reconnu le ton railleur de Tonton Goma. Il n'y avait plus de doute, c'était bien lui.

Il devait venir à Likolo, dans la semaine, pour honorer un contrat dans un hôtel, mais la chose n'était pas encore confirmée. Il me le ferait savoir.

Je lui ai proposé de prendre l'avion pour Cap Lamentin.

– Si tu es vraiment Lazare, le Lazare que je connais, et possèdes des CFA à dépenser, ne les donne pas aux margoulins de ces compagnies d'aviation. Envoie-les à ton oncle Goma. Ne te casse pas, *man*, je vais venir. Rappelle-moi ce soir au même numéro, je te confirmerai.

Comme moi, Goma logeait au Sheraton. Nul hasard en cela ; il y a peu d'hôtels à Likolo. Il devait y animer la soirée de bienfaisance du Rotary Club.

J'ai fait un gros effort pour masquer ma surprise. Les années l'avaient métamorphosé. Je n'avais plus devant moi le svelte dandy qui, pour se désintoxiquer de la fumée des caves de Saint-Germain-des-Prés, venait nous rendre visite rue Théophraste-Renaudot, mais un corps d'ourson, surmonté d'une tête presque chauve, où persistaient des plaques de cheveux blancs aux pointes jaunissantes. Il s'est avancé vers moi d'un pas lent et hésitant, ponctué d'une légère claudication. Il m'a serré la main d'une poigne de fer, m'a regardé fixement dans les yeux, sans un mot, comme s'il m'adressait un reproche. C'est lorsqu'il a perçu un mouvement de mon buste en avant qu'il m'a attiré vers lui et m'a serré contre sa poitrine en murmurant mon prénom.

Je ne me souvenais pas que je le dépassais d'une tête. Il avait dû se tasser.

Nous sommes demeurés un instant enlacés, sans bouger, sans prononcer un mot.

Les fauteuils du hall de réception et ceux du bar étaient tous occupés. Je lui ai proposé de monter dans ma chambre. Ses yeux ont jeté un regard à la ronde, comme s'il devait calculer avant d'accepter mon offre. Il était vêtu d'une de ces chemises-vestes que les Zaïrois ont baptisées *abacost* (à bas les costumes) et d'un pantalon dépareillé, l'une et l'autre élimés. J'ai remarqué qu'il tenait à la main un livre relié en peau d'iguane.

Était-ce à moi de dire le premier mot et, dans ce cas, par quoi devais-je commencer ? La présence d'autres clients dans l'ascenseur nous a réduits au silence. Quand nos regards se croisaient, j'esquissais un sourire gauche avant de détourner la tête. Lui demeurait impassible.

La porte de ma chambre franchie, il s'est arrêté un moment et a promené son regard dans les moindres recoins. Que cherchait-il ? Pourquoi cette méfiance ?

Je lui ai proposé le seul fauteuil de la pièce. Il ne s'est pas fait prier pour accepter à boire. Comme toujours du whisky.

C'est finalement lui qui a rompu le silence. Toujours la même question : qu'étais-je venu chercher chez les Zoulous ? Ces gens-là étaient incapables de construire un métro.

Au fur et à mesure qu'il parlait, je retrouvais, dans son visage empâté, les traits du jeune musicien qui fréquentait la rue Théophraste-Renaudot.

L'amertume de ses propos n'était pas dirigée contre tel ou tel mais englobait l'ensemble de la société, ces Zoulous qui ne voulaient pas s'extraire de leur gangue.

J'ai éprouvé le besoin de me justifier en lui contant l'objet de mon voyage. La griserie que suscitait en moi l'atmosphère des retrouvailles me rendait bavard, alors qu'il aurait fallu l'écouter. Chemin faisant, je lui ai confié l'enquête que je menais pour en savoir plus sur mon père, surtout sur les circonstances de son assassinat.

Il a vidé son verre et a regardé autour de lui avec des yeux de bête traquée. J'ai pensé qu'il était en manque et lui ai proposé un autre whisky. Après avoir avalé une rasade, il s'est essuyé la bouche du revers de la main. Il a encore regardé les murs et le plafond d'un air préoccupé. J'hésitais à lui faire part de ma rencontre avec Antoinette Polélé.

– *Man*, a-t-il dit, en se levant, pourrait-on aller plutôt poursuivre notre conversation dehors ?

Cela me faisait chaud au cœur d'être appelé *man*, comme au temps de la rue Théophraste-Renaudot. J'ai compris qu'il n'avait pas confiance dans les murs des hôtels.

– Mais avant que j’oublie, prends ceci.

Il m’a tendu la plaquette en peau d’iguane que j’avais remarquée avant de monter dans l’ascenseur, puis s’est repris, s’est rassis et l’a ouverte. Il l’a feuilletée, à la recherche d’un passage. Finalement, il l’a refermée l’air résigné.

– Tu connais ? a-t-il demandé en me tendant l’ouvrage.

C’était *Le Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé Césaire.

J’avais, bien sûr, entendu parler de l’ouvrage du poète martiniquais mais n’en avais lu que des extraits dans *L’Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Léopold Sédar Senghor. Le vocabulaire, à mon avis trop recherché, m’avait rebuté et je n’avais pas été plus loin, m’attardant plutôt sur les poèmes de Damas et de Tirolien dont l’intimisme correspondait davantage à ma nature.

Les pages de l’exemplaire que Goma m’offrait étaient jaunies. Il a posé son index épais sur une signature à l’encre violette sur la page de garde.

– C’est celle de ton père.

Quelque chose comme Bihagel ou Bmayel. Le *l* final ressemblait à un lambda grec.

– Un jour, Bossuet Mayélé m’a offert ce livre en échange d’un autre.

– Lequel ?

– Peu importe. Descendons.

En bas, dans le hall d’entrée, c’était la cohue. Un minibus et des taxis venaient de déverser l’équipage et les passagers d’un avion. Mowudzar m’a tapé sur l’épaule alors que je le cherchais. Je crois qu’il guettait mon arrivée. Il avait dû trouver étrange cette rencontre dont je ne lui avais rien dit.

– J’ai besoin de la voiture, Mowudzar.

– Tout de suite. Juste le temps de la faire avancer.

– Non, pas de chauffeur. Je veux la clé. C’est moi qui vais conduire.

– Mais vous n’avez pas votre permis, patron.

– Si.

– Puis-je le voir ?

Tandis qu'il examinait le document, j'ai sorti un billet de mon portefeuille.

– C'est un permis américain, patron. Je ne sais pas s'il est valable au pays.

Il a lorgné le billet de banque et je le lui ai tendu.

– Attendez, patron, je reviens tout de suite net-même.

Il a disparu pour se présenter quelques minutes plus tard avec les clés de la voiture à la main.

– Je me suis renseigné : votre permis est valable ici, patron.

Tandis que j'entraînais Goma vers le parking, il m'a encore lancé :

– Attention ! patron, le réservoir est vide.

Nous avons descendu la colline du Sheraton et pris sur la droite dans la direction opposée au quartier Sikasika. Je roulais avec prudence car j'avais perdu l'habitude de ce type de voiture sans boîte automatique, comme c'est la norme en Amérique. Le mutisme de Goma me déconcertait. Je meublais le silence de banalités. Nous avons pris la grande avenue du centre-ville, puis j'ai tourné en direction du lac et me suis engagé sur le boulevard à deux voies qui le longe. J'avais envie de l'entendre parler de mon père, comme il avait si bien su le faire jadis à Paris ; qu'il me dise n'importe quoi sur lui. Même des vétilles.

– Encore ! Je ne t'en ai pas assez raconté ?

– Si, mais je ne suis pas sûr d'avoir bien noté.

– En gros, tu veux que je répète ce que je t'ai déjà dit à Paris ? J'suis pas un griot, moi. La mémoire, elle flanche, *man*. Tu verras quand t'auras mon âge. Et puis, surtout, tu sais, à Paris, ça venait comme ça. Selon l'inspiration, selon les lieux. D'ailleurs...

Il s'est tu et a semblé plongé dans une méditation.

– D'ailleurs, il n'est pas sain de trop se tourner sur le passé. Quelques coups d'œil dans le rétroviseur suffisent. C'est surtout la route devant soi qu'il faut regarder.

Je lui ai alors confié mon projet d'écrire un livre sur mon père. Goma a émis un sifflement d'admiration et je me suis demandé s'il estimait le projet au-dessus de mes forces.

– Tu trouves qu'il n'y a pas assez de bouquins comme ça ? La moitié des bibliothèques pourrait bien disparaître puisque personne ne lit ce qui

s'y trouve.

– Il y a peu de livres sur l'Afrique.

– Qu'est-ce que ça peut foutre ? Tout livre apprend l'Afrique mais les Zoulous ne lisent pas, hormis la littérature sportive et les magazines de mode. Quant aux Baroupéens, l'Afrique ne les intéresse pas. Un nom propre bien africain les rebute. Bon, mettons que j'exagère.

– Tu n'exagères pas, tonton, mais un jour les Zoulous liront. Ils finiront par se ressaisir. Ils voudront se comprendre.

– Tu veux témoigner, quoi.

Il avait prononcé le mot « témoigner » avec emphase. Je ne voulais pas lui porter la contradiction, je me suis contenté de sourire.

– Pourquoi pas, après tout. Le mot, a-t-il poursuivi d'un ton songeur, a son pouvoir... presque aussi fort que la musique. C'est bien, *man*, écris. Mais sache aussi qu'un vrai livre, un livre bien senti, un livre qui, comme dirait l'autre, se moque de la littérature, ça vous expose et vous fragilise. Même ceux qui ne lisent pas craignent de tels pavés et traquent leurs auteurs.

Un chauffard nous a doublés en nous frôlant et, au carrefour suivant, j'ai été surpris par le feu orange.

– Dis donc, *man*. T'as grillé le feu rouge. On fait ça en Amérique ?

J'ai répondu par une plaisanterie et cela a rappelé à Goma une blague qu'il a racontée avec verve. Nous avons ri et, après un moment de silence, j'ai relancé la conversation.

– J'ai déjà rédigé plus d'une centaine de pages mais mon récit souffre de lacunes. Par exemple, je ne comprends pas ce qui s'est passé. Comment et pourquoi ils l'ont tué ? Qui a exécuté le forfait, qui l'a commandité ?

– Ça, personne ne le sait. Moi, moins que quiconque ; j'étais en France quand cela s'est passé.

– Mais depuis ton arrivée, tu as bien appris quelque chose.

– Des rumeurs, des ragots, oui. Mais comment démêler la vérité dans tout ça ? D'ailleurs, on ne peut pas savoir la vérité chez les Zoulous.

– Mais le fait qu'on cite toujours les noms de...

– Est-ce qu'on peut parler librement dans cette bagnole ?

– Bien sûr.

En fait, je n'en savais rien.

– Avec les tires des Zoulous, a-t-il dit en haussant les sourcils sans terminer sa phrase.

Je me suis arrêté pour faire le plein dans une station-service. Des clients ont reconnu Goma mais il a détourné la tête et chaussé de grosses lunettes noires à la Ray Charles. Une jeune fille s'est enhardie et lui a tendu un journal pour un autographe. Il a refusé, l'a invitée à assister le lendemain à la soirée du Rotary. On y vendrait ses disques et il les signerait. Quand j'ai remis le moteur en marche, nous avons échangé quelques idées reçues sur les inconvénients d'être une célébrité. Bof, il ne se faisait plus d'illusion : sa notoriété était celle des borgnes au royaume des aveugles. Le fait d'avoir utilisé un proverbe européen l'a rapproché de moi. Je collectionne les recueils de proverbes africains ; je n'en ai pas trouvé un seul des peuples du Mossika.

Nous roulions le long du lac. Je me suis arrêté. L'endroit était désert. C'était durant le week-end que les familles venaient s'y promener.

– On peut descendre et marcher le long du lac, si tu préfères. Il n'y a pas de système d'écoute en plein air.

Il fallait lui arracher les mots de la bouche. Il a répété qu'il ne se trouvait pas au pays lors « des événements » et qu'il ne comprenait rien à la politique.

– Encore que, ajouta-t-il après un silence, il ne s'agisse pas en l'occurrence de politique mais de gangstérisme... Que veux-tu que je te dise, *man*, ils l'ont liquidé.

– Qui ?

– Personne ne le sait, personne ne le saura jamais.

Je savais qu'il ne portait pas Mamba dans son cœur.

Il prétendait que tout le monde se taisait sur cette affaire. Il y avait bien eu un procès à huis clos, une quinzaine d'années plus tôt, mais les

débats avaient été tenus secrets et les protagonistes se taisaient. J'ai décidé de lui poser brutalement la question.

– Et Mamba ?

Le soleil s'était couché et des piroguiers jetaient une nasse dans le lac. Goma les contemplait. Au bout d'un moment, il a consulté sa montre et m'a dit qu'il était temps de rentrer. Il devait répéter son concert et avait un rendez-vous auparavant. Dans la voiture, je suis revenu à la charge.

– Oui, on cite le nom de Mamba, a-t-il concédé. Mais ce n'est pas sûr. Ce n'est qu'une des versions. J'en connais au moins trois autres, qui toutes se tiennent.

– Et voilà, comme l'âne de Buridan on reste là sans plus d'exigence. Faute de certitude, on laisse les criminels courir et se pavaner.

Il a eu un sourire de pitié à mon égard et un mouvement de tête pour dire non.

– *Man*, tu es bien un nègre, oui. Un nègre qui n'a rien pigé à l'Afrique. Faut te mettre dans le crâne que les enquêtes n'aboutissent jamais chez les Zoulous.

– Ça, c'était avant, tonton. Les Zoulous ne sont plus au pouvoir aujourd'hui.

– Et depuis quand ?

– Depuis la Conférence nationale.

Sans m'en rendre compte, je l'ai qualifiée de « souveraine » et Goma a éclaté de rire.

– Et la démocratie, les élections, le multipartisme ? Tout cela n'a rien changé ? ai-je renchéri.

– Espèce de nègre, va. Nègre tu es et nègre tu resteras. Naïf comme le nègre Banania. Et de surcroît élevé en France et en Amérique. Ça donne un monsieur qui croit aux contes de fées ; qui croit aux baguettes magiques mais ignore tout des sociétés secrètes zouloues. La démocratie, ça suppose des citoyens, *man*. Et nous, nous ne sommes pas encore civilisés. Les élections, le multipartisme et les institutions n'engendrent

pas la démocratie comme le foie secrète la bile. Il y a quelque chose de plus profond à changer dans nos mentalités et nos coutumes.

De son poing, il désignait son estomac, ou son ventre, et n'arrivait plus à exprimer ce qu'il voulait dire. Il s'est énervé et s'est mis à bégayer.

– C'est quand on aura transformé ce qu'il y a là-dedans et puis aussi ce qu'il y a ici (il pointait sa tempe de l'index), que la mayonnaise commencera de prendre... Même l'Europe, même l'Amérique, toutes leurs démocraties-là, elles n'avaient pas ce beau visage il y a seulement quarante ans. Quand nous sommes arrivés en France, ton père et moi, on mettait encore en prison pour délit d'opinion, on avait encore la censure et pourtant c'était déjà un régime républicain. Démocratique ! Quant à l'Amérique, à la même époque, elle légalisait encore le racisme. Je ne parle pas du XIX^e siècle, *man*, je parle de ce siècle, le XX^e. Et pourtant, malgré ces avatars, l'Amérique était déjà considérée comme une démocratie modèle !

Il a encore cité l'Afrique du Sud de l'apartheid que le monde admettait sans vergogne aux Nations unies !

Tout cela était vrai mais ne me satisfaisait pas. Il y avait quelque chose à rétorquer mais je ne savais pas quoi. Je ne suis pas, je ne veux pas être un politique.

Je suis retourné chez Tante Élodie. Comme chaque fois, elle tenait conciliabule. Ses amies et elle s'exprimaient en langue, émaillant leurs propos de mots français.

Quand elle m'a présenté, sa commère a écarquillé les yeux et poussé un cri avant de poser sa main sur sa bouche. Non, elle ne savait pas qu'Élodie avait un *fil*s de cet âge. Je n'ai pas saisi la suite de la conversation. Son rythme était trop rapide pour ma connaissance de la langue. Toutefois, à ses gestes, empruntés sans doute à un rituel qui m'était inconnu, et au sourire de satisfaction de ma tante, je devinais que la femme concluait en m'adressant une bénédiction.

Je n'ai pas annoncé mon départ à Tante Élodie. Elle pensait qu'il s'agissait de l'une de ces visites auxquelles je l'avais habituée. Depuis mon arrivée, je ne laissais pas passer trois jours sans me rendre dans sa parcelle. Je ne me souviens plus des sujets que nous avons abordés au cours de cet ultime entretien.

Avant de prendre congé, je me suis excusé auprès de ses visiteuses et j'ai entraîné Tante Élodie à l'écart pour lui remettre un peu d'argent. Tenant son avant-bras droit de sa main gauche, elle a pris la mienne et a fléchi le genou sans rien dire. Ses remerciements se lisaient dans ses yeux. Puis, voyant que je n'avais pas abordé le sujet qui lui tenait le plus à cœur, Tante Élodie m'a rappelé que « la gazelle-là de l'autre jour » attendait toujours. Elle a ajouté que les femmes du Mossika savaient faire montre de patience. Afin d'éviter un nouveau dialogue de sourds, je lui ai

répondu que je poursuivais ma réflexion et l'ai priée de me laisser encore du temps.

– Si c'est ta femme...

Elle n'arrivait pas à retenir le prénom, pour elle inhabituel, de Nancy.

– Si c'est ta femme, je peux lui expliquer, tu sais. Veux-tu que je vienne à l'hôtel pour lui parler au téléphone ?... Ça t'étonne ? C'est que toi, tu ne sauras pas lui présenter la chose normalement comme il faut. Avec moi, elle comprendra. Entre femmes...

– Dans quelle langue ?

– Dans quelle langue, quoi ?

– Dans quelle langue allez-vous converser, Nancy et toi ?

– Mais en français, seulement. Tu crois que le mien n'a pas assez d'étages pour s'adresser à ta madame ? Comment tu l'appelles-là déjà ?... Ouais, c'est ça même, Nancy.

– Mais Nancy est américaine, elle ne parle pas le français, tantine.

– Qu'est-ce que c'est que cette Blanche qui ne parle pas le français ?

M. Babéla n'était pas chez sa coépouse mais bien au Quartier chic, à son domicile principal. Il nous a reçus dans l'arrière-cour, à l'ombre d'un manguier. J'ai coulé un regard sur le titre du livre déposé sur la table de jardin : *Batouala*, de René Maran. Une brise de fin de journée portait jusqu'à nous, par vagues, les effluves d'un air de danse à la mode. Vraisemblablement, les haut-parleurs de quelque tripot des alentours. Non, a rectifié M. Babéla, il s'agissait du poste de radio d'un voisin. J'ai reconnu le morceau. Un de ces high-lifes nigériens dont le rythme est frère de celui des calypsos trinitadiens. M. Babéla ne goûtait guère ce tapage mais n'avait pas pris la peine de déposer une plainte.

– Un homme puissant, j'imagine.

– Même pas, Lazare. Un employé de bureau quelconque.

– Il a des relations, alors...

– Non plus. Mais un escogriffe persuadé de son bon droit. De fait, aucune législation n'existe contre ce genre de nuisance. Et quand bien même il y en aurait, le bonhomme a le sang chaud, des muscles fermes et des arguments frappants.

– Et les autres voisins ?

– Trouvent cela normal. Le tintamarre fait aujourd'hui partie de notre mode de vie.

Il s'est à nouveau lancé dans un thème qu'il affectionnait. Celui du dépérissement de l'éducation actuelle. Il a évoqué les bonnes vieilles méthodes et déploré qu'on ne formât plus, comme jadis, aux valeurs du

recueillement et de la réflexion. Malgré mon respect pour Maître Babéla, sa nostalgie des années coloniales éveillait un malaise en moi.

J'ai détourné la conversation sur le thème que nous avons abordé quelques jours plus tôt au restaurant *La Tramontane*.

– Il faut écrire vos souvenirs, Maître ; nous en avons besoin. Si écrire vous coûte, enregistrez-vous.

Je lui ai spontanément offert mon magnétophone.

– Vous plaisantez, Lazare. Ça coûte cher.

J'ai insisté, comme on fait dans ces cas-là.

– Et d'ailleurs, a-t-il maugréé, d'ailleurs saurais pas me servir de ces trucs-là. Je suis du temps de la plume sergent-major et de l'encre violette, moi.

Je lui ai expliqué le mode d'emploi de l'appareil. Il suivait mes indications d'un air sceptique. Je les ai couchées sur papier.

La chaîne stéréo du fâcheux nous offrait maintenant *Femme colloquinte*, un meringué que j'affectionnais.

– C'est à vous d'écrire, a insisté M. Babéla, d'un air las.

– À condition que vous m'envoyiez vos enregistrements.

Il me restait deux bandes magnétiques vierges. Je les ai sorties de mon sac pour les lui laisser.

– Je ne saurais pas me servir de ces engins-là, vous dis-je. C'est trop compliqué pour moi.

Mowudzar est intervenu pour offrir ses services. Lui savait utiliser le magnétophone. Il suffirait à M. Babéla de faire appel à lui chaque fois que de besoin.

– Je vais voir, a concédé le vieux maître.

Le refrain de *Femme colloquinte* m'a fait penser à Gigi. J'avais entendu cet air chez elle.

M. Babéla m'a sorti de ma rêvasserie.

– De toute façon, si je parviens à enregistrer mes souvenirs sur ce machin-là, ce sera à vous de les transcrire.

Il a fait allusion à Homère, ensuite à Socrate et à Platon. J'ai d'abord été surpris qu'il eût de telles références, puis je me suis souvenu que, lui aussi, comme mon père, avait été au séminaire. Il l'avait quitté en claquant la porte. Pour autant que je me souviene, la conversation a ensuite dévié sur l'écriture.

À l'époque, je n'avais pas encore écrit mon premier ouvrage ; je me suis ouvert à lui de mon désir de devenir romancier.

– Vous avez raison, a-t-il aussitôt lâché. Un vrai roman est toujours plus captivant que le meilleur des livres d'histoire.

Après avoir développé son idée, il s'est saisi de *Batouala*, l'a agité et m'a demandé si je l'avais lu.

– Bien sûr.

Je mentais ; je savais ce que l'ouvrage représentait dans l'histoire de la littérature noire, j'en connaissais l'intrigue, je savais le scandale qu'avait soulevé son couronnement par l'académie Goncourt, en 1921, mais je ne l'avais jamais lu. À chacune des tentatives que j'avais faites, le livre m'était tombé des mains.

– Vous aimez ? poursuivit M. Babéla.

– Oui.

– Moi, ça me barbe. Le style n'a pas résisté au temps.

Déclarer cela dans un département d'études africaines d'une université américaine aurait soulevé un tollé.

– Si vous vous lancez dans l'écriture d'un roman, Lazare, s'il vous plaît, évitez l'écueil contre lequel butent la plupart des écrivains africains de cette décennie. Ils veulent convaincre, ils veulent informer, ils veulent...

Submergé par la fureur qui montait en lui, M. Babéla ne trouvait plus ses mots. Pourquoi ce sage s'emportait-il au point de bégayer alors qu'il s'agissait d'une question anodine au regard de la marche du monde ?

– Le roman, poursuivait-il, n'a pas pour objectif d'informer mais de former. Je lis pour me construire, pour m'amender. La lecture, c'est ma prière.

Cette phrase m'a surpris et je me suis mis à prêter plus d'attention à ses propos. Il n'a parlé que quelques minutes mais j'y ai puisé l'essentiel de ma profession de foi d'écrivain. La conférence que j'ai prononcée à Duke University, en mars 1997, tire sa substance de ce que M. Babéla m'avait confié cinq ans plus tôt, la veille, ou l'avant-veille, de mon départ de Likolo. Une perspective qui l'attristait mais il comprenait et approuvait mon choix ; la vie m'avait modelé pour d'autres climats ; je possédais un héritage venant de là-bas qui s'exprimait dans mon intérêt pour certaines choses comme la musique et la danse nègres, mais désormais, pour l'essentiel, j'étais d'ailleurs ; si je restais au Mossika, j'y serais un arbre dépareillé. Cette terre n'était plus mienne.

– N'ayez pas mauvaise conscience, Lazare. Tel est votre destin, il faut l'assumer.

Il a dû percevoir mon désarroi car il a ajouté :

– Mais dites-vous bien que si vous n'êtes plus mossikanaï, vous demeurez un Africain... Même avec ce passeport américain que vous m'avez montré l'autre jour, ajouta-t-il en baissant la voix.

Au moment de nous séparer, j'ai senti qu'il voulait me livrer un dernier message mais qu'il était retenu par je ne sais quel scrupule. J'ai prolongé l'instant en disant des banalités de circonstance. Des phrases qui n'étaient pas dignes du moment que nous vivions. Finalement, il s'est décidé.

– Lazare, j'aimerais vous demander un service...

– Bien sûr, Maître.

– Pourriez-vous me faire parvenir un panama ? Je fais 61 de tour de tête.

J'ai sorti un pense-bête de ma poche.

– J'aimerais aussi un catalogue de la Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Étienne.

Bien que ne vivant plus en France depuis plus d'une décennie, je savais que ce catalogue était introuvable, hormis chez quelques bouquinistes. Je me suis gardé de le dire à M. Babéla ; je ne voulais pas le

peiner. Je me promettais d'effectuer un voyage à Paris à la seule fin de me procurer un exemplaire de ce catalogue.

M. Babéla s'est levé et a disparu un instant à l'intérieur de la maison.

Cette scène n'a cessé de me poursuivre. Au pays, les gens vivent le regard rivé sur la France, comme si elle demeurerait la Métropole. Elle ne l'était plus administrativement, mais dans les cœurs, si. Saurais-je expliquer cette réalité à mes collègues d'*African Heritage* ? La France n'avait pas besoin de s'affûter une stratégie pour nous happer. Dans notre pirogue, nous payions de toutes nos forces, ivres de nous amarrer à elle.

Lorsque M. Babéla est revenu, il m'a tendu une enveloppe. Elle contenait une feuille de papier avec un numéro, son tour de tête, et quelques billets de francs CFA.

– Je préfère que vous me remboursiez quand je l'aurai acheté, dis-je en lui rendant l'argent. Je n'ai aucune idée du prix, Maître.

– Promis ? Je tiens à payer moi-même. C'est une question d'honneur, Lazare.

Trois jours plus tard, Nancy m'accueillait à l'aéroport de Newark.

– Il était temps de rentrer au bercail.

Où était mon bercail ? En avais-je un ? Je suis un sans-domicile-fixe, plus précisément un sans-identité-fixe.

Elle m'a tendu les clés de la voiture mais j'avais perdu l'habitude de conduire au milieu d'un tel trafic.

Malgré l'heure, il faisait encore jour. Je reconnaissais sur la route de hauts portiques agrémentés d'écussons bleus coupés d'une bande rouge qui indiquaient les directions.

Nancy s'est engagée dans la boucle d'un échangeur en trèfle et nous avons débouché sur l'autoroute 95 en direction de Philadelphie. L'Amérique ressemblait à celle que j'avais découverte en y arrivant, une dizaine d'années plus tôt. À l'époque, j'avais ressenti une impression d'irréel.

– Alors, ce périple africain, content ?

Comment répondre, et bien répondre, en quelques phrases ? Comment formuler un bilan sensé et cohérent au pied levé ? Même si je n'avais pas été fourbu par le voyage et le décalage horaire, l'exercice était au-dessus de mes forces.

Je venais de vivre l'Afrique sans la penser, immergé en elle. C'est maintenant que j'allais méditer. Mais je savais déjà qu'en voulant la faire comprendre à d'autres, je risquerais de la trahir. Je ne pourrais pas, je ne saurais pas l'expliquer.

Mes scrupules ne concernaient pas seulement mon reportage destiné à *African Heritage* mais un roman qui m'obsédait de plus en plus.

Avais-je le droit de faire de ce monde, à peine entr'aperçu et dont je comprenais mal les langues, le sujet de mon premier ouvrage ? Il ne me reste de mon héritage que mon nom de famille. Est-ce suffisant pour que mon écriture soit africaine ? La conversation avec M. Babéla m'est alors revenue en mémoire.

Nous doublions et croisions des camions au métal éclatant et bien astiqué qui tractaient de longs wagons. Des monospaces nous dépassaient avec des conducteurs coiffés de casquettes de base-ball. C'était vendredi et j'ai pensé qu'ils partaient en week-end. Ils paraissaient vivre dans un bonheur douillet.

– As-tu retrouvé de la famille ? m'a demandé Nancy.

– Oui... d'une certaine façon. Posée ici, la question prend un sens différent de là-bas. J'ai retrouvé, ou découvert, une famille qui n'est pas la mienne au sens occidental du terme mais qui est bien mienne à l'africaine. Une famille qui est attachée à moi, qui m'aurait offert la moitié du peu qu'elle possède, si j'en avais eu besoin, mais une famille que je ne comprends plus.

Nancy a dit que c'était partout la même chose ; qu'elle non plus ne comprenait plus sa famille ; qu'elle avait vécu avec son père sans échanger avec lui. Je me suis dit que je m'étais mal exprimé, que je ne lui avais pas fourni tous les éléments nécessaires à la compréhension de la chose, mais je me suis tu.

Nous longions des forêts attirantes. Une lumière rasante de fin de journée d'automne rendait le paysage émouvant. Les dernières feuilles de l'année avaient pris des couleurs qui allaient du jaune au rouge, avec mille nuances de roses, de rouges et de roux.

– En tout cas, a repris Nancy, je ne te laisse plus repartir. J'ai mal supporté ton absence. Si tu entreprends encore un voyage aussi long, tu m'emmènes.

– Tu sais bien que si j'avais pu...

– Si tu ne m’emmènes pas la prochaine fois, tu ne me retrouveras pas à ton retour.

Même si cette menace faisait partie d’un jeu, elle m’a effrayé. Si je perdais Nancy, je serais désemparé et redeviendrais un étranger en Amérique.

Son regard s’est détaché de la route un court instant. Elle m’a souri et a posé sa main sur ma cuisse. J’ai entouré son épaule de mon bras et me suis penché pour l’embrasser.

– Attention ! espèce d’obsédé sexuel, m’a-t-elle grondé, tu vas nous faire aller dans le décor.

Agrippée à son volant, Nancy parlait le regard fixé sur la route.

– J’ai envie de connaître l’Afrique. Sais-tu qu’afin de mieux t’accompagner par la pensée, durant ton absence j’ai lu tous les romans africains que j’ai trouvés dans ta bibliothèque ?

C’était pour la plupart des romans d’auteurs nigériens et sud-africains. Je n’ai pas jugé utile de lui indiquer que cette Afrique n’était pas mon pays. Il n’y a pas une mais des Afriques. *Mon* pays ? Une fois encore, je me suis demandé si j’avais le droit d’utiliser ce possessif à propos du Mossika.

J’ai dû m’assoupir dans la voiture. À mon réveil, j’ai demandé à Nancy de m’excuser d’avoir été un mauvais compagnon de route. La nuit était tombée. Sur notre gauche, la ligne de crêtes des gratte-ciel du *downtown* de Philadelphie dominait le paysage. En moi-même, j’ai crié : « Waw ! Salut Philly ! » La silhouette de la rangée d’immeubles géants évoquait l’enceinte d’une ville médiévale. Nous n’étions plus loin d’Haverford. J’étais loin de Likolo. Déjà, je me sentais bien. En sécurité.

Quand Nancy a franchi l’entrée du campus d’Haverford, il faisait nuit. Au fur et à mesure que la voiture avançait dans l’allée, je reconnaissais les lieux. La pièce d’eau, les villas des professeurs, enfin la nôtre.

À peine mes bagages posés, Nancy m’a annoncé qu’elle avait préparé mon plat préféré. Mais j’avais dîné dans l’avion et il était pour moi, à

cause du décalage horaire, une heure du matin.

– Tant mieux ! s'est réjouie Nancy.

Elle m'a attrapé par le cou et a chuchoté à mon oreille qu'elle avait faim de moi. Elle avait trop jeûné, elle allait m'avalier.

– Tu es encore plus obsédée que moi, lui ai-je chuchoté.

– C'est pourquoi je vais te violer.

Elle m'a entraîné dans notre chambre. Je n'ai pas eu le temps de défaire mes bagages pour en retirer les cadeaux.

Malgré la fatigue, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai soulevée et déposée sur le lit. Elle avait mis des draps roses, une fantaisie à elle ; elle prétend que cette couleur fait chanter la teinte de ma peau.

Nancy m'a murmuré qu'elle souhaitait avoir un enfant.

– Si c'est un garçon, nous l'appellerons Bossuet.

Elle prononçait le nom avec l'accent américain. J'ai souri et l'ai caressée. Fourbu, je n'avais pas la force de lui expliquer que ce prénom était ridicule et qu'il ne fallait pas rouvrir les dossiers classés.